

De la photographie de presse à la photographie d'auteur



Mes débuts dans la photographie, photo filmeur au Festival du Film à Cannes © MANO/SipaPresse 5 mai 1970.

Avec les amis qui m'ont mis le pied à l'étrier dans la photographie, Maurice Gaulmin qui travaillait pour *Nice Matin*, Georges Wyatt qui travaillait pour le journal de langue française aux Etats-Unis, *France Amérique*, Yves Coatsaliou, Yves Siki Mirkine et la Famille Traverso.

Serge Assier

1946 / 2024

54 ans de Photographies

Photo Reporter et Photographe Auteur

Du verbe à l'image avec des auteurs littéraires

Médiathèque du Patrimoine et de la Photographie

Ministère de la Culture

Serge Assier : il est l'une des dernières figures mythiques de la photographie méditerranéenne.

Souvent ignoré, parfois maltraité comme l'année dernière par quelques ignorants employés de mairie qui voulaient jeter ses archives qu'heureusement l'Etat et le Patrimoine ont récupérées. Conscient du temps qui passe et toujours à la recherche d'une reconnaissance plus que méritée, il s'est loué cette année un endroit pour montrer ses images en Arles du 1^{er} juillet au 25 août. Les voici ! **Jean-Jacques Naudet**

Page de garde. Avec une citation de René Char

« Il n'y a que deux conduites avec la vie :
ou on la rêve ou on l'accomplit ».
René Char

VOILÀ UNE PETIT PARTI DE MA VIE. À 78 ans

Dans la vie, il faut savoir prendre des risques et c'est ce que je me suis toujours efforcé de faire, en homme libre. Et je ne suis pas quelqu'un qui baisse les bras, même à 78 ans.

Nous les artistes, les purs et durs, nous créons des merveilles, avec ces bulles de vie qui bouillonnent dans notre sang, à travers le corps du poète, dans le couloir de nos vies. La beauté existe encore à travers notre liberté. C'est l'arbre et ses fruits, sources de plénitude dans le brouillard matinal, qui donne cette force de création et permet d'oublier les contrariétés.

Comme l'écrivait mon ami René Char, en 1985, lors de notre deuxième exposition commune entre le verbe et l'image : « Notre vie n'est pas un feuilleton mais un collier d'éclairs découvrant le fantastique sous lui, sa diversité à foison. L'art criblé d'issues du photographe n'est jamais seul renouvelable. Et c'est bien ainsi. ». Oui je serai de nouveau présent à Arles, cette année, pour mes 39 ans de présence. Ma seule ambition est de pouvoir fêter mes 40 ans de présence à Arles en 2025. J'ai créé, à ce jour plus d'une dizaine de galeries éphémères le temps des Rencontres Internationales de la Photographie, devenues Rencontres d'Arles. Puis, en 2026, j'aurai 80 ans, si j'y arrive ! Ma vie aura été un combat pour défendre une œuvre photographique et littéraire, en dehors de mon métier de reporter photographe, car ne faisant pas partie de l'intelligentsia. J'ai financé la totalité de mon travail en indépendant, grâce à mon métier de reporter photographe qui m'a permis de vivre de la photographie pour la photographie d'auteur, avec mes amis poètes. Je suis passé du fait divers à la poésie de l'instant pour la beauté. Aujourd'hui, je suis soulagé. J'ai fait une donation à la Médiathèque du Patrimoine et de la Photographie au Ministère de la Culture, en 2022, de la totalité de mes travaux photographiques avec les manuscrits des auteurs littéraires et leurs échanges de courriers. Je peux partir tranquillement rejoindre mes amis poètes, dans la « fatalité de l'univers » (René Char).

Je n'ai jamais oublié notre sort. *Memento mori*, qui signifie littéralement, en latin « Aie à l'esprit, à la pensée, que tu meurs... » Ou en français « Souviens-toi que tu vas mourir ». C'est notre destin, alors profitons de la vie.

Bien Cordialement

Serge Assier



Serge Assier, Arles 2022

Page 2. Exposition. Cannes, 20 ans de Festival. Photographie **Serge Assier**. Préface de **Jean Charles Tacchella**.

VINGT ANS DE FESTIVAL

Un objectif n'est jamais objectif

Les Américains ont inventé les Oscars, et le monde entier les a imités. Nous, en France, on a inventé le Festival de Cannes, la plus grandiose foire d'empoigne artistique, réussite si incontestée de notre exception culturelle qu'elle en est devenue inimitable.

Dix jours et dix nuits d'excitation collective des professionnels de la cinématographie. Avant même votre arrivée à Cannes, vous êtes inondé de ragots, le *qu'en-dira-t-on* vous précède. Dès que vous avez mis un pied sur la Croisette, un tourbillon vous emporte. Vous êtes sur une autre planète. Rien n'est normal, tout est démesuré. Les films sont super-géniaux. Ou alors à jeter aux oubliettes. Comment a-t-on osé présenter un tel film à Cannes ? Un scandale !

Le Festival de Cannes adore les scandales. Quand, toute la journée, on voit des gens, des films, des gens, des films, un petit scandale vous rafraîchit. Il est le bienvenu, une bouffée d'air pur. Certains les provoquent ou cherchent à les faire éclater. Ce ne sont pas toujours les gagnants. À Cannes, les batailles d'Hernani sont quotidiennes. Chaque année, elles prennent des proportions inoubliables, on n'en finirait pas de les raconter.

Pourtant, sitôt que vous avez fait vos valises et repris votre avion, vous avez déjà oublié ces affrontements déchirants auxquels vous venez de participer. On est venu, on s'est tombé dans les bras ou tourné le dos, on a aimé ou détesté, et puis on est reparti. Allez, au revoir, ciao ! Quand on vit dans le cinéma, on a l'habitude, on est déjà ailleurs, courant après d'autres films.

C'est la loi des saltimbanques. Le cirque vient donner sa représentation. Et le lendemain, après son départ, il n'y a plus qu'un peu de sciure sur la place du village. Idem pour les tournages de films. On s'assemble avec enthousiasme et passion pour échafauder, construire et fabriquer une œuvre. Sans croire qu'un jour on pourra se quitter. Et puis, une fois l'œuvre terminée, qui sait si on se reverra ?

De nos brouhahas, orages et coups de tonnerre de saltimbanques, il reste des images, rien que des images. Images des films découverts sur un écran et dont certaines resteront à jamais gravées dans nos cœurs et nos mémoires. Images de ces instants éblouissants où, grâce au Festival de Cannes, les mirifiques personnages du cinéma mondial se rencontrent devant les objectifs des photographes. Du palmarès et des discussions artistiques, on garde des souvenirs incertains. En revanche, les photos témoignent et immortalisent le festival.

Serge Assier, pendant vingt ans, a été l'un des témoins du Festival de Cannes. De 1966 à 1987, avec son œil de poète, il a multiplié les clichés. De sa collection de photos, il a extrait un certain nombre de ces moments privilégiés qui ne peuvent naître que dans le tumulte et le tohu-bohu du plus grand festival du monde.

Entre 1966 et 1987, le déroulement des festivités cannoises a connu un énorme changement : le festival a déménagé. Jusqu'en 1982, le Palais du Festival se trouvait au cœur de la Croisette, entre le Grand Hôtel et le Carlton. Vu l'affluence il devenait trop petit.

Page 3. Exposition. Cannes, 20 ans de Festival. Photographie Serge Assier. Préface de Jean Charles Tacchella.

On en construit un nouveau, près du casino et du Vieux Port. Le nouveau palais fut inauguré en 1983. Au premier abord, il surprit. C'était un gros cube de béton, sans fenêtre et avec peu de portes. Il fallut plusieurs années pour améliorer le bunker et le rendre enfin très habitable.

Ce changement de palais a amené une révolution dans la cérémonie des marches.

À l'ancien palais, les marches se trouvaient à l'intérieur. L'arrivée des personnalités se faisait dans le désordre (il y avait alors moins de curieux). Après la projection d'un film, quand le public avait aimé, il se plaçait des deux côtés de l'escalier pour applaudir la descente de l'équipe du film. Dans cet ancien palais, c'est le public du festival qui applaudissait.

Au nouveau palais, aujourd'hui, les marches sont dehors (elles sont même trois fois plus longues que les précédentes). Ce n'est plus la descente que l'on applaudit, c'est la montée. Et le public qui attend les célébrités n'est pas celui qui va voir les films. Il les verra dans quelques mois, ou quelques années, ou jamais.

Autrement dit, signe des temps, ce n'est plus la reconnaissance d'une œuvre réussie que l'on applaudit et admire, c'est la gloire et la renommée, cet univers galactique des personnalités à la une des journaux, qu'ils soient télévisés ou non.

Quoiqu'il en soit, vous êtes venu à Cannes au festival, et vous y reviendrez. Quand on y a goûté, c'est un happening auquel on n'échappe plus. D'autant que, chaque année, il se renouvelle, avec des génériques impressionnants, sous le plus grand des chapiteaux.

De ces catapultages de stars, Serge Assier a collecté pour nous des trésors. En saisissant un instant d'existence, un photographe n'obtient qu'une parcelle de vérité, une étincelle. Un objectif n'est jamais objectif. Mais quelles étincelles parfois ! Ce sont quelques-unes de ces étincelles que nous propose ici Serge Assier.

Jean Charles TACCHELLA
Scénariste et réalisateur 2004



025. Cannes, 20 ans de Festival. Fred Astaire et Gene Kelly 1976.





001. Cannes, 20 ans de Festival. Federico Fellini, Anna Prucnal et Marcello Mastroianni 1980.



002. Cannes, 20 ans de Festival. William Styron, Robert Bresson, Orson Welles et Andreï Tarkowski 1983.



004. Cannes, 20 ans de Festival. Francis Ford Coppola et son épouse 1979.



008. Cannes, 20 ans de Festival. Jules Dassin, Irène Papas et Francesco Rosi 1979.



010. Cannes, 20 ans de Festival. Yves Montand et Lauren Bacall 1979.



011. Cannes, 20 ans de Festival. Liz Taylor et George Hamilton 1987.



013. Cannes, 20 ans de Festival. Eddie Williams une starlette 1977.



015. Cannes, 20 ans de Festival. Charlotte Rampling et Tennessee Williams 1976.



016. Cannes, 20 ans de Festival. Anouk Aimée et Michel Piccoli 1980.



019. Cannes, 20 ans de Festival. Ugo Tognazzi, Marie Trintignant, Vittorio Gassman et Stefania Sandrelli 1980.



020. Cannes, 20 ans de Festival. Jane Birkin et Serge Gainsbourg 1974.



021. Cannes, 20 ans de Festival. Kirk Douglas et son épouse Anne 1979.



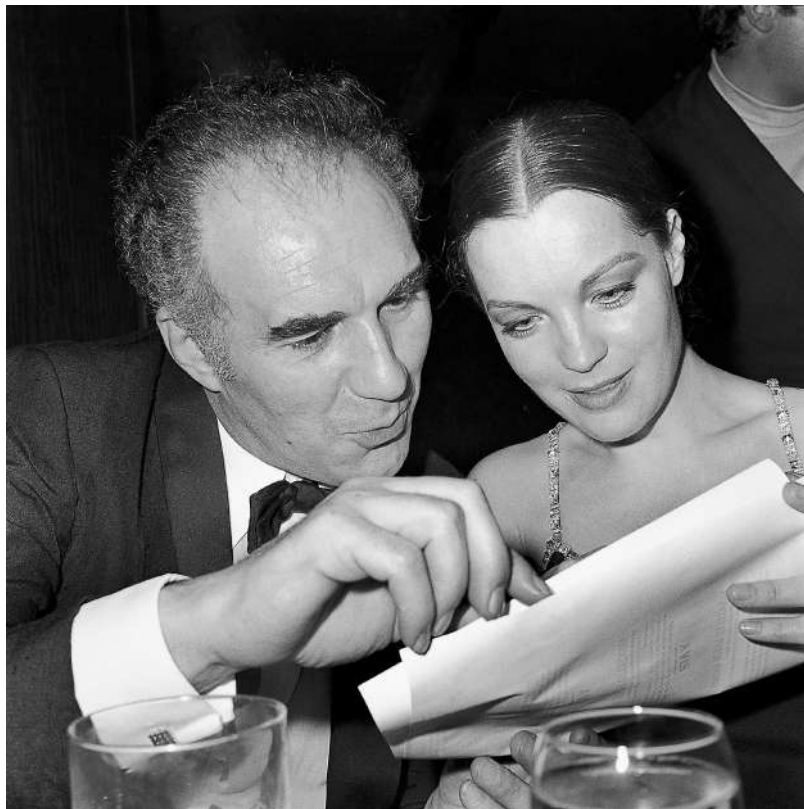
023. Cannes, 20 ans de Festival. Arnold Schwarzenegger 1977.



026. Cannes, 20 ans de Festival. Mickey Rourke 1987.



036. Cannes, 20 ans de Festival. Charlie Chaplin, et son épouse Oona et leur fille Joséphine 1971.



039. Cannes, 20 ans de Festival. Michel Piccoli et Romy Schneider 1970.



041. Cannes, 20 ans de Festival. Vanessa Redgrave, Jacques Bar et Peter Ustinov 1969.



045. Cannes, 20 ans de Festival. Robert Wagner et Nathalie Wood 1976.



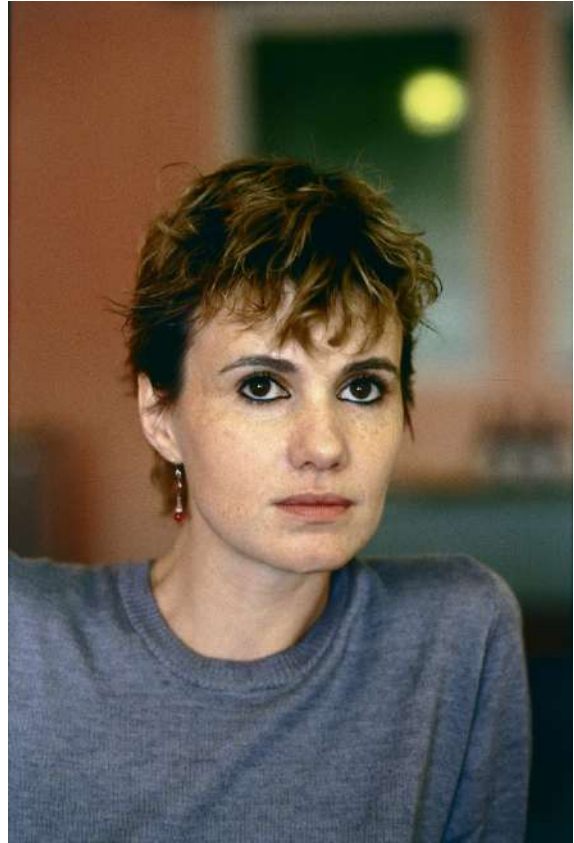
049. Cannes, 20 ans de Festival. Paul et Linda McCartney 1980.



053. Cannes, 20 ans de Festival. Gérard Depardieu, Liza Minnelli, Robert de Niro, Sophia Loren et Jean Delannoy 1984.



Isabelle Adjani, Cannes 1983.



Miou Miou, Marseille 1981.



Annie Duperey, Cannes 1983.



Géraldine Chaplin, Cannes 1983.



Anouk Aimée, Cannes 1980.



Charlotte Rampling, Cannes 1983.



Faye Dunaway, Cannes 1982.



Isabelle Huppert Cannes 1981.



Jessica Lange, Cannes 1981.



Hanna Schygulla, Cannes 1983.



Michèle Morgan, Cannes 198.



Sissy Spacek Cannes 1982.



Jane Fonda, Cannes 1978.



Jacqueline Bisset, Cannes 1984.



Lauren Bacall, Cannes 1979.



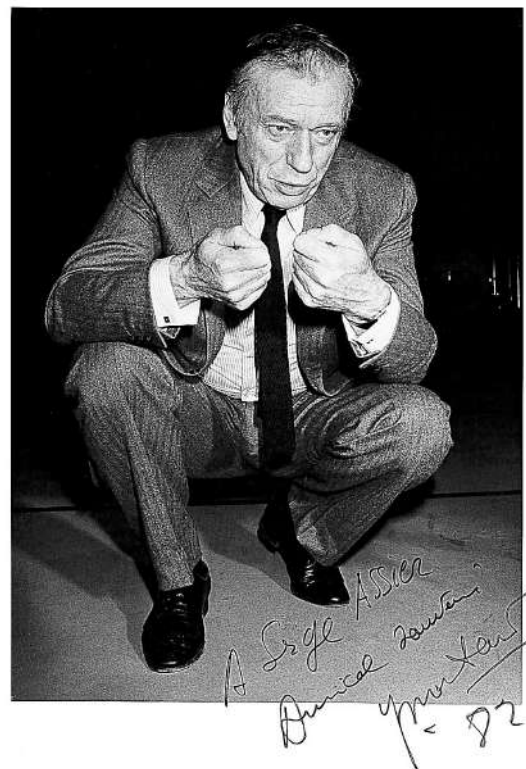
Nastassja Kinski, Cannes 1983.



Magazine Stern (Allemagne) 12 juin 1980 © Serge Assier Gamma.



Anne-Marie Philipe « Fille de Gérard PHILIPPE » Hyères, septembre 1979 © Serge Assier.



Depuis l'Olympia, au mois de janvier dernier, il sillonne la France, où il a donné en tout quarante-sept galas dans vingt-sept villes. Isaure de Saint Pierre a rencontré à Nice ce «pro» incroyablement perfectionniste.

Yves Montand

Il faut le suivre pour y croire...

La troupe Montand, ça représente trente-cinq personnes et quelques tonnes de matériel qui s'entassent chaque jour dans trois semi-remorques, deux cars, deux voitures et un camion loge sous l'œil attentif de Gilles Boyé-Pouey, le régisseur. Quarante personnes qui redont, chaque soir, les gestes familiers mais différents pour adapter les instruments et la sono à la salle, nouvelle, ou sans donner le prochain concert. Le marathon à l'Olympia, du 26 juillet au 14 août, des tournées en Europe et puis au Brésil, à Rio de Janeiro, en août, les États-Unis en septembre, puis le Canada et le Japon.

Pour préparer le spectacle, Montand a gardé son costume de ville





Mon Ami Serge

Par Ivan LEVAÏ

Berger à seize ans, reporteur-photographe à vingt-huit, Serge ASSIER qui aura un demi-siècle cette année, est l'ami de beaucoup de gens.

Il est le mien, depuis ce jour de 1987, où il refusa la responsabilité du service – photo du Provençal que j'avais cru devoir lui proposer. Il avait, c'est vrai, des curiosités multiples et la capacité de saisir en un seul regard et une seule photo : écrivains, politiciens, héros de faits divers ou syndicalistes en colère. Mais il avait plus encore, besoin de créer en liberté... Les oiseaux chantent mal en cage. Même quand elles sont dorées. En effet, il faut à Serge ASSIER, l'oxygène et le mistral de sa Provence natale, le bruit de la route et les voiles qui claquent dans le port de Marseille pour que sa muse s'éveille. René CHAR qui en fit son ami l'avait bien compris. Mais, qu'y avait-il donc entre le poète de l'Isle sur Sorgue, et Serge ASSIER mon reporteur, assez courageux, pour refuser la promotion qu'il méritait ?

Je ne le saurai jamais, mais les poètes et les photographes, les vrais, qui voient au-delà des apparences se découvrent d'instinct. Ils aiment la vie et ses images avec une humilité et une simplicité dont on n'a pas l'idée.

En ce qui concerne ces deux là, ce doit être la magie de la vie, saisie ensemble, qui les a réunis.

Serge, l'autodidacte a immédiatement compris la poésie de René, et CHAR a perçu d'emblée tout ce que le regard d'ASSIER pouvait embrasser. En un instant, il y a maintenant quatorze ans, une amitié était née, et les œuvres des deux visionnaires ont pu se croiser. L'un photographiait, l'autre soulignait, et il ne restait plus aux visiteurs des expositions en Arles ou ailleurs, qu'à s'envoler, transportés.

Mais ne nous y trompons pas : à cinquante ans, Serge ASSIER est aujourd'hui plus journaliste que poète. La preuve ? Son sens inné de l'esthétique, ne le conduit jamais à recomposer les réalités la vie. Quand il faut se jeter par exemple à la poursuite d'un fait divers, il court vite à la rue, regarde vite, et emprisonne vite aussi, l'image essentielle qui va tout résumer. Celle qui, muette, va parler plus que les autres, et danser là, en plein milieu de l'alphabet du papier imprimé. Car Dieu merci Serge ASSIER, l'ancien berger, qui expose depuis des années des photos de femmes dénudées, ne méprise pas l'actualité quotidienne. Il aime trop les journaux, les radios et les télévisions qui s'en nourrissent !

Serge reste fidèle par conséquent à ceux qui comme lui, n'imaginent pas une autre vie que la vie du plus grand nombre.

Voilà, ce qui nous a rapprochés il y a neuf ans lui et moi pour longtemps, fidèlement : dire, et montrer librement, la vie des gens.

Ivan LEVAÏ Journaliste 1995



Ouvrage publié, mai 1996. Tiré à 500 exemplaires
Promotion de la photographie de presse en Région
PACA



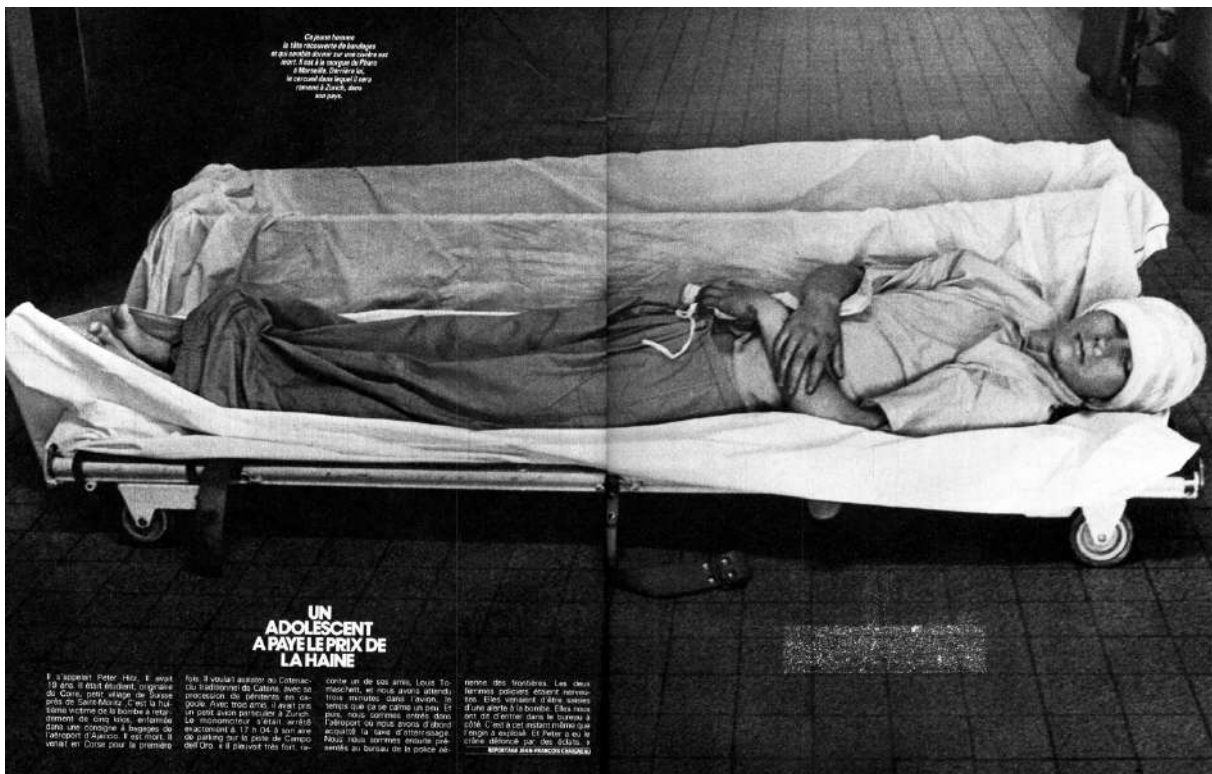
Patchwork de presse 1984



À l'école de Mad MAX ... Hold-up sanglant. Camion-scie contre fourgon blindé ! Les Cadeneaux.
Marseille, mardi 7 février 1984 © Serge Assier.



Il s'appelait Peter HITZ. Un adolescent a payé le prix de la haine, à l'aéroport d'Ajaccio (Corse). Marseille, Morgue de La Timone 17 avril 1981 © Serge Assier.



Paris Match du 1^{er} mai 1981. Double Page 62 et 63 © Serge Assier Gamma.



Assassinat du Juge Pierre Michel. Marseille, bd Michelet, mercredi 21 octobre 1981 © Serge Assier.



Paris Match du 6 novembre 1981. Double Page 92 et 93 © Serge Assier Gamma.



Assassinat du Juge Pierre Michel. Marseille, bd Michelet, mercredi 21 octobre 1981 © Serge Assier



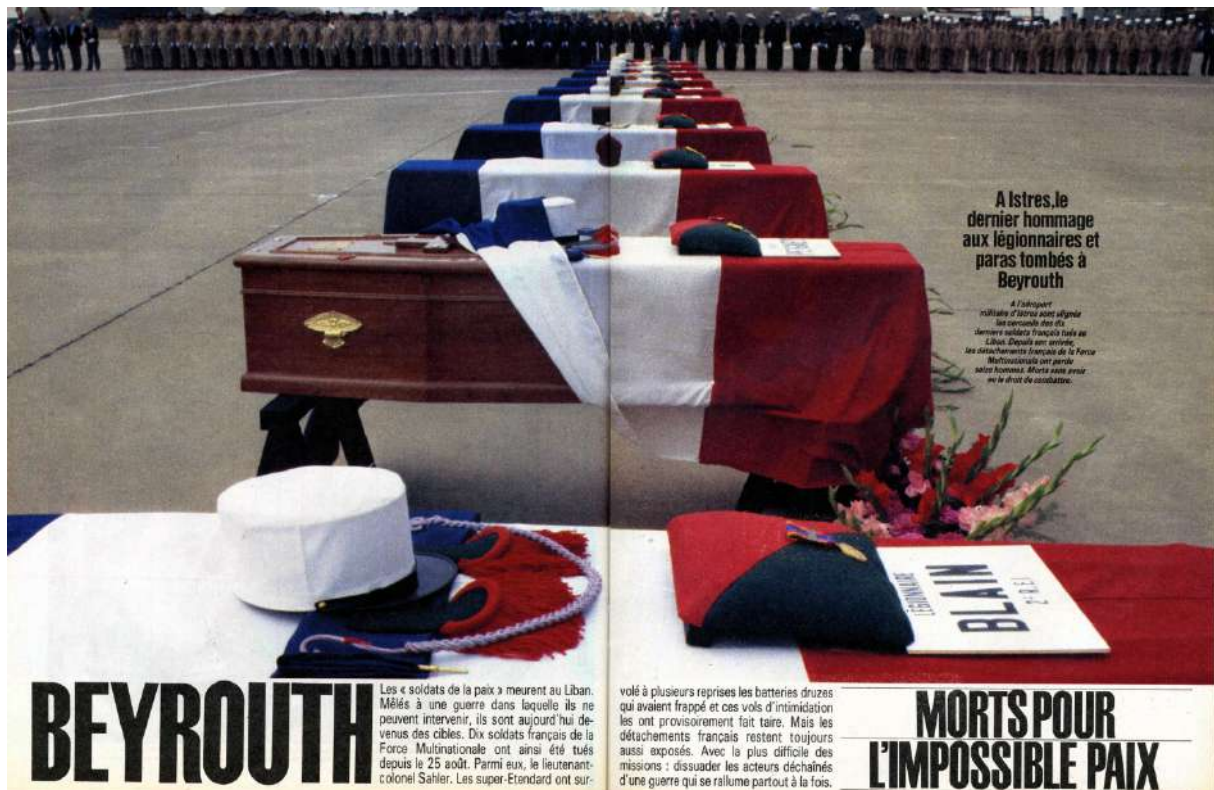
France Soir Magazine 31 octobre 1981. Double Page 28 et 29 © Serge Assier Gamma.



Couverture © Serge Assier Gamma Le Provençal.



Beyrouth : Morts pour l'impossible Paix. À Istres, le dernier hommage aux Légionnaires. Istres, 17 septembre 1983 © Serge Assier.



Paris Match du 23 septembre 1983. Double Page 60 et 61 © Serge Assier Gamma Le Provençal.



Assassinat du Docteur Jean-Jacques Peschard, Elu Socialiste et maire du 7^e district de Marseille, criblé de balles. Marseille, quartier de St Marthe mardi 16 janvier 1990 © Serge Assier.



Paris Match du 1^{er} Février 1990. Double Page 92 et 93 © Serge Assier Gamma.

Page 28. Fait de société à travers les journaux et magazines.



Le Cascadeur Franck Valverde, son dernier défi ... Marseille, dimanche 13 juin 1982 © Serge Assier.



La Domenica Del Courriere N°26 Anno 1984 (Italie). Double Page 36 et 37 © Serge Assier Gamm.a

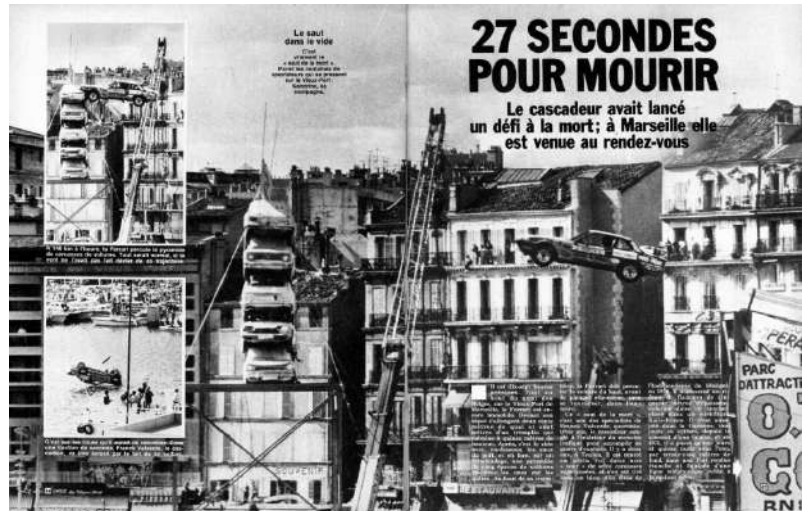
Page 29. Fait de société à travers les journaux et magazines.



Le Cascadeur Franck Valverde, son dernier défi ... Marseille, dimanche 13 juin 1982 © [Serge Assier](#).



Bunte N° 27 1982 (Allemagne). Double Page 28 et 29 © [Serge Assier](#) Gamma.



France Soir Magazine 19 juin 1982. Double Page 66 et 67 © Serge Assier Gamma.



France Soir Magazine 19 juin 1982. Double Page 68 et 69 © Serge Assier Gamma.



Couverture © [Serge Assier](#) Gamma.



Affaire Lucet : Explications de Madame Françoise Lucet. Marseille 12 mai 1982 © [Serge Assier](#) Gamma.



Jours de France N°1421 du 27 mars au 2 avril 1982. Double Page 38 et 39 © [Serge Assier](#) Gamma.



Le Provençal, jeudi 16 septembre 1982.
à la Une. © [Serge Assier](#) Le Provençal.



Mort d'une princesse «GRACE de MONACO». Monaco,
mercredi 15 septembre 1982 © [Serge Assier](#).



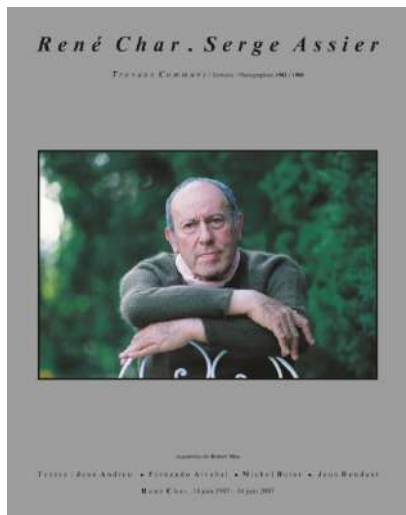
Le poignant adieu à la Princesse GRACE. Monaco, samedi 18 septembre 1982 © [Serge Assier](#) Le Provençal.



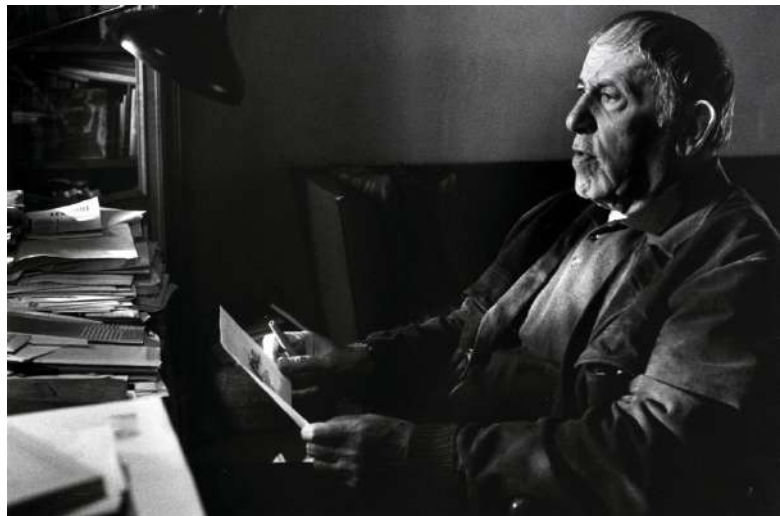
De la photographie de presse à la photographie d'auteur

J'ai construit mon travail photographique autour de mes envies, mais aussi avec des amitiés sincères.

Poètes, romanciers, essayistes, réalisateurs, universitaires, journalistes, sont entrés dans l'univers de ma photographie en acceptant d'écrire des textes pour accompagner mes images. Entre autres, Jean Andreu, Cyril Anton, Fernando Arrabal, Michel Butor, René Char, Claude Colin, Edmonde Charles-Roux, Renato Cristin, Bruna Donatelli, Marie Frisson, Georges Fréris, Lucien Giraud, Adèle Godefroy, Vicki Goldberg, Philippe Jaccottet, Zhu Jing, Jean Kéhay, Laurence Kučera, Philippe Larue, Eliahu Lemberger, Ivan Levaï, Jean-Marie Magnan, Louis Mesplé, Bernard Noël, Alain Paire, Robert Pujade, Jean Roudaut, Jean-Maurice Rouquette, Dominique Sampiero, Tereza Siza, Christian Skimao, Abigail Suncín et Jean Charles Tacchella.



Ouvrage publié, avril 2007. Tiré à 500 exemplaires Promotion de la photographie de presse en Région PACA



René Char, chez lui aux Busclats. L'Isle-sur-la-Sorgue, mardi 28 octobre 1986. © Serge Assier

cher Serge mervé,
Pour te donner une
idée de ce que sera
ton affiche ou annonce
à l'entrée de ton
exposition, ci-joint
le texte et sa disposition.
naturellement en caractères
d'imprimerie.
qu'en dis-tu.
amitiés
René Char

Rencontres internationales de la photographie,
du 2 au 28 juillet 1984
ARLES

SERGE ASSIER
PAR
RENÉ CHAR

Le petit Serge n'avait pas le choix après le bouleversement familial que les siens et lui eurent à subir et dont les jeux des hommes, cette fièvre, furent cause. La décision vint de l'énergie de sa mère. C'est à Gap qu'avec ses enfants elle se fixa, après ruine. Tout autre qu'elle eût été désemparée. Elle plaça Serge chez un paysan à troupeaux et avisa pour les autres, après qu'elle se fût assurée qu'une occupation l'attendait où elle serait bien rémunérée.

Nerveux, sensible et obstiné, Serge s'engouffra dans le plus trompeur, le plus inhumain des métiers, aussi le moins controversé : berger. En peu d'années, Serge Assier eut des yeux pour voir et une réflexion pour déduire. D'autant plus que ses rapports avec les êtres et les situations, l'originalité des visages et la fulgurance des expressions, ce qui jaillit des puits de la journée où qu'on soit, *supplie* souvent d'être rapporté, d'une façon que Serge Assier sut possible, c'est-à-dire toute personnelle. Cette insistance optique lui révéla son pouvoir après divers travaux, puis des difficultés qu'il surmonta et ne rencontra plus.

Le premier appareil photographique importe peu. Mais la passion fut foudroyante. Ce qu'on appelle les débuts n'excluaient pas l'obligation d'exercer une profession, fût-elle temporaire. Pigiste dans un grand journal de province, et tout à coup, à la suite d'un changement, la gêne chez ce travailleur en liberté d'être pour de bon limitée dans la recherche de son Art : décor aussi vite effacé que dressé, alors qu'Assier est parvenu à une limpidité, à une perfection que la composition rend intrépide, enfin à une invention qui ouvre le lendemain et écarte le tâtonnement et le doute. Et voici la persuasion.

Serge Assier, qu'on ne s'y trompe, il est temps non d'augurer, mais d'inviter le public qui le confirmera ou le découvrira, à se réjouir aujourd'hui en Arles.

Mai 1984

Affiche ne notre première exposition



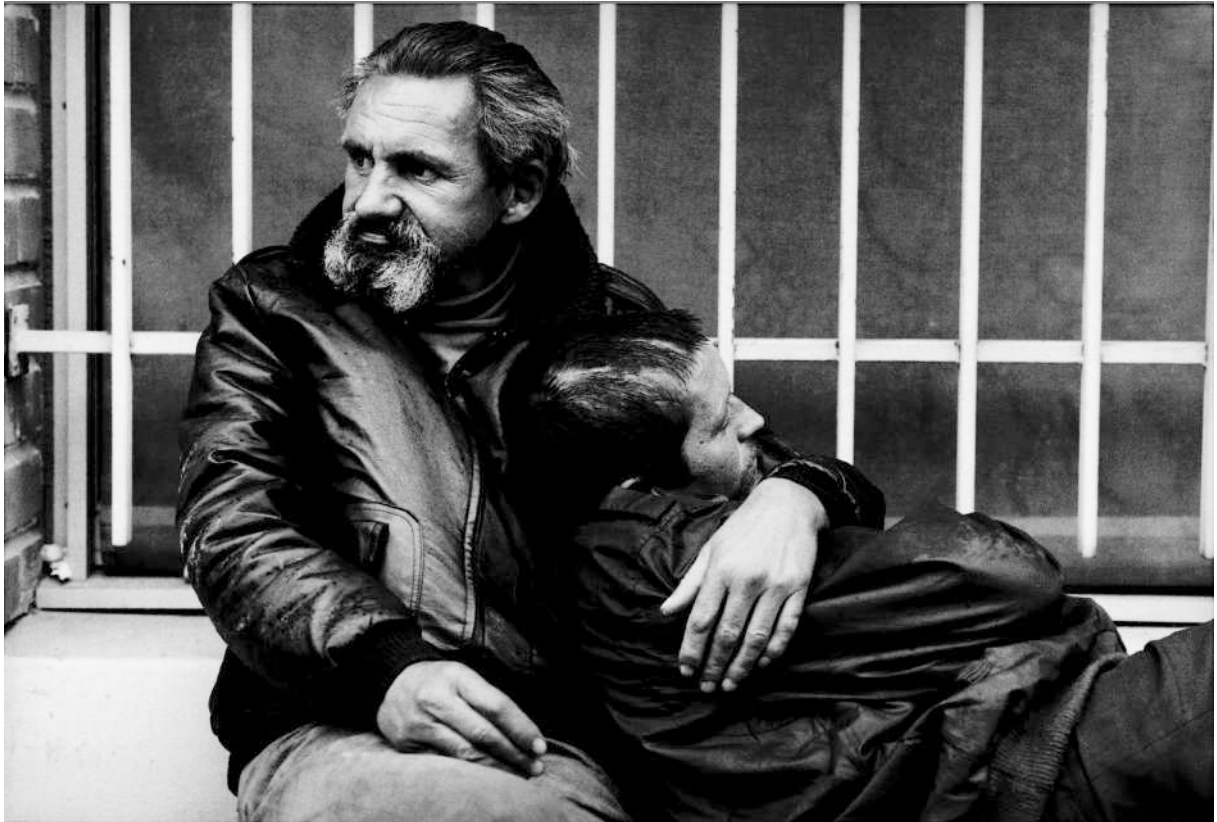
Les amants fantômes (*René Char*) Cannes, mai 1984. © **Serge Assier**



Noëlle offre la beauté de sa jeunesse à la rivière du poète de la Sorgue (*René Char*) L'Isle-sur-la-Sorgue, juin 1984. © **Serge Assier**



La jeteuse de sorts croisant la vierge (*René Char*) L'Isle-sur-la-Sorgue, août 1984. © **Serge Assier**



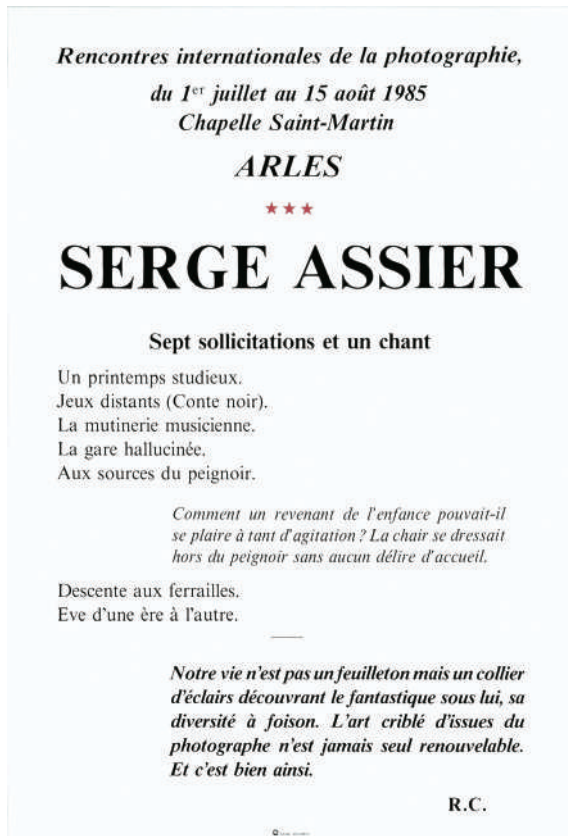
Passants de hasard (*René Char*) Marseille, avril 1984. © [Serge Assier](#)



Entraide (*René Char*) Marseille, août 1984. © [Serge Assier](#)



Deux vieux fleuves côte à côte : le fleuve humain sur son déclin et le vieux Rhône (*René Char*)
Arles, juillet 1983. © **Serge Assier**



Affiche de notre deuxième exposition



Poème N° 4 Photo 8 de l'exposition « *Sept sollicitations et un chant* » le chant est celui du poète (René Char).
La gare hallucinée. Poème photographique.



Poème N° 5 Photo 7 de l'exposition « *Sept sollicitations et un chant* » le chant est celui du poète (René Char).
Aux sources du peignoir. Poème photographique.

*aux sources du peignoir
comment un revenant de
l'enfance pouvait-il se plaire
à tant d'agitation? La chair
se dressait hors du peignoir sans
aucun délire d'accueil,*
R.C.



Poème N° 8 Photo 1 de l'exposition « *Huit sollicitations et un chant* » le chant est celui du poète (René Char). Fabienne dans votre songe, il n'est question que de vous. Poème photographique.



Poème N° 8 Photo 25 de l'exposition « *Huit sollicitations et un chant* » le chant est celui du poète (René Char). Fabienne dans votre songe, il n'est question que de vous. Poème photographique.

Serge Assier profession reporter

« Voleur d'images », « œil instantané », « Fouineur du réel ». Le poids des mots ne l'impressionne plus, il en connaît trop leurs valeurs mensonge, ces mots qui vont et viennent, qui font trois petits tours et puis... s'en vont...

Lui, c'est Serge Assier : 38 ans, 38 « balais », 38 « carats », un impact de « P.38 » un regard-laser : profession reporter.

Lui, c'est une boule de nerfs, une santé de fer, une rage de vivre à décrocher la lune, à bouffer des haubans, un traqueur d'univers, profession : reporter.

Hier, c'était là « bête », le « cerf », aujourd'hui on lui dit : « Salut l'artiste ». Mais cela ne l'impressionne pas. C'est un modeste. Il est resté tel qu'en lui-même, un petit prince vaillant de la « pelloche » qui n'est bien qu'au « charbon ». Car les autres il ne les fréquente pas... Il les connaît bien, trop bien, les rats, les cloportes, les arrogants, les sectaires, les serviles, les médiocres, les rayeurs de parquets BCBG, les grands condescendants qui n'ont jamais rien prouvé, trouvé ou fait, qui ne savent faire que deux choses, critiquer et vampiriser le talent, et qui n'auront jamais car ce sont des fruits secs.

Ils n'ont pas compris pourquoi ? Comment ? « Monsieur Poète – René Char, avec sa nature de commandeur, taillé dans une seule pièce pur, dur et obstiné ait pu jeter son regard sur cette « Gueule de Pierrot lunaire », faite de deux grands yeux d'animal doux, d'un nez prophétique et de cheveux en friches... Et puis il y a cette voix inimitable, cette mitrailleuse à paroles, rocailleuse, au verbe cru, nature. Son « "Je m'en batte les couilles", moi j'ai fait mon boulot » mérite d'être gravé sur son blason, portant un cœur de lion. Et puis il y a son rire tourmenté, fracassant, grand comme les portes de large ».

Il fallait les voir ensemble, une ou deux heures avant l'ouverture de sa récente exposition, à la « Vieille-Charité », à Marseille, ce joyau bâti dans un autre temps, un autre siècle par un autre « rustre de Provence » : Pierre Puget, aujourd'hui immortel. Deux frangins, deux complices. Il fallait l'entendre du fond des 20 m. de la galerie : « Dis-moi René, regarde ! Regarde ! Dis-moi c'est bon ? Elle crache celle-là avec une baguette « alu » ? Ho, tu entends ! T'es crevé ? Ne bouge pas, je vais te chercher de la flotte ! J'arrive... Tiens, parles-y. Il est fabuleux ce mec, tu comprends ?... »

Et René à l'hiver de sa vie, en regardant ce schtroumpf explosif, ce ludion pétillant et fragile, retrouve ses « gambilles » de vingt ans comme au temps où il courait les Sorgues et les maquis.

Assier, profession reporter ; celui qui rit des faux « intellos » au bac complet, parce que lorsqu'il griffonne trois mots sur un bout de papier ou au dos d'une « foto », « coquillise » à loisir. Assier, le tragique à la fleur aux dents, savez-vous qu'il est docteur en « Vie », et agrégé en « volonté de puissance ».

Ses humanités, il les a faites à l'Université des « Alpes de lumière ». Là, il a appris la valeur d'un travail bienfait, puis l'eau, le feu, le soleil, les étoiles, la pluie, la terre, le froid, la fatigue, le courage, le rêve, la ténacité, la crève, le doute, la révolte, la misère, la tendresse bref : les vraies richesses. Ce n'est pas un jeune sclérosé, un bourgeois figé ou un homme détrit, parce qu'il porte en lui, une foi de premier fidèle... dans la vie.

Son écriture, son expression : c'est la photo. Son style : c'est le coup de poing, le direct, le punch du reportage, mais il sait guetter aussi sa proie, avec la lente patience du chasseur. Sa force : sa candeur, son culot, il manie son appareil comme un samouraï, le katana.

Page 43. Par **André Borette**, journaliste à Marseille, vendredi 26 octobre 1984.

Son célèbre : « Oh ! M. le ministre, mettez-vous là, bougez-vous un peu par là. Vouï, là, montez doucement maintenant, là vouï. Je vais vous... une bonne photo » a roulé dans toutes les Rédactions de France. Et devant : « Ils ne t'ont pas viré » il répond : « personne ne résiste à une bonne photo... » C'est magique... Ses « scoops » fleurissent presque comme les « coquelicots » dans les champs ou sur les bords des talus et sont aussi beaux et aussi gros que des tournesols, sous le soleil.

Ses cavales, ses planques, sa sueur, ses larmes pudiques – de joie ou de rage – ne sont qu'à lui. Vous ne savez pas vous ce que c'est que de faire une bonne photo ? Vous ne savez pas quel enfer ou quel paradis cela est... Vous qui jetez un regard désabusé sur votre « canard » quotidien ou qui « trieze quelque chose d'intéressant ». Pour boucher un trou... dans la page. C'est cela Assier : profession reporter.

Avant d'arriver à cette « Expo » d'Arles, puis à cette salle « Allende » à la Vieille-Charité, où 70 photos tous styles, tous terrains y ont été exposées, il a « gamellé » son poids de pain sec et de « singe en boîte » : berger, paysans, mécano, taximan.

Son lent chemin de croix, il a transformé grâce à sa vaillance de torero en voie royale.

Ce n'est pas pour rien que Char « seul et sans maître » a tendu la main à ce feu follet. Lui, « le vieux sang vouté » a reconnu dans cet elfe, la poétique d'un instant. Il a rencontré dans ce minot, qui comme lui peut dire : « l'aubépine en fleur fut mon premier alphabet : un air de liberté ».

Char : faut pas s'imaginer, on en parle peu ou pas, c'est terriblement intimidant, il fait peur même... car c'est un monument dont on a encore saisi toute la grandeur.

C'est un « hors-commerce » un « inclément » un poète violent pour qui écrire « c'est vivre la minute considérable du danger ». C'est une montagne dans le regard, un bâton qui dérange la pierre, un nuage qui ouvre le ciel... ». S'il a partagé le pain et le vin, l'eau et le sel avec ce « Pierrot lunaire », c'est qu'il a senti tout de suite que sous la gangue graniteuse, il y avait là le mystère, l'éclat, la limpidité, la résonance d'un pur cristal. Il a buté sur cette inquiétude, cette foudre, ce tonnerre devant cet « authentique ». À chaque effondrement des preuves, le poète répond par une salve d'avenir. C'est tout simple. Char c'est... ça.

Assier, profession reporter, ce n'est ni Lartigue ni Doisneau, il a beaucoup encore à faire ; d'ailleurs, il ne peut être que lui. Assier a la griffe de la dent et il est trop pur pour chercher à tricher.

« Pelloche » après « pelloche » photo après photo, il grignote, il tête la gloire... Demain sans nul doute, il fera partie du club des Atget, des Balthus, des Barrat, des Blumenfeld, des Bichot, des Cantor, Cresci ou Pirotte. Au fait, connaissez-vous la famille des mineurs de Gardanne, de Julia Pirotte. Elle aussi belle, aussi émouvante qu'une Madone baroque.

Ce club regroupe encore Carl Mydans, Paul Outerbridge, Tim Page, Jacques Pugin, Willy Ronis, Weegee et quelques autres. Ses « nus » sont des péchés de chair, ses « rues » des coupes de quotidien, ses « portraits » des zooms impardonnables de vérité.

Assier : profession reporter. C'est un regard, une chaleur, une amitié.



Vernissage de l'exposition de Serge Assier avec Edmonde Charles-Roux, Gaston Defferre et Simone Bourlard-Collin, directrice des Musées de Marseille. Musée de la Vieille Charité (salle Allende), vendredi 28 septembre 1984. © Richard Colin et Bernard Stabile.

Les arpenteurs de quai

Des morceaux d'eau noire dans le coin d'une image. La « flache » que haïssait Rimbaud. Et le reflet d'un mât, le fantôme d'un bateau ivre.

Le Vieux-Port. Ses deux forts dont les canons sont braqués sur la ville. Sa mairie entourée de l'armée de pierre de Pouillon et ses voiliers frileux. Un univers clos, une légende immobile. Les héros de cette légende ont dans leurs yeux et dans leurs gestes toute fierté perdue d'un peuple. Ce sont les enfants de hasard du quai des Belges. Au bas de la Canebière, ils découvrent un bout de mer fermée, comme une malle au trésor dont ils auraient perdu la clé.

Alors, ils cherchent, sans trop d'espoir, sur les 3140m2 de cet espace d'illusion, les lignes de fuite, les sillages qui s'estompent, pour ne point rester pieds « tangués », sur le quai. Oh, bien sûr, ils ne cessent de s'enfoncer dans cette Marseille souterraine, dans cette bouche de métro qui les happe, qui hâte leur choix entre mer et terre.

Mail ils reviennent près des amarres et des coques qui s'entrechoquent, chercher des raisons d'aimer cette ville sans raison.

De croire ce quai retranché, cette ville qui se ronge, fut celui où abordèrent, vers l'an 600 avant J.C., des marins grecs venus de Phocée, cité grecque d'Asie Mineure ; fut celle d'où rayonna en Occident la civilisation.

Les enfants du quai des Belges ne peuvent se passer de cette odeur d'aventure engourdie, même si, finalement, ils restent à terre.

Voilà pourquoi dans leur manière d'être, dans leurs mouvements, dans leurs regards, on lit cette tristesse digne qui est l'apanage des arpenteurs de quai. Voilà pourquoi les rides de leur visage témoignent d'un autre âge. Voilà pourquoi ils traversent ce quai comme une passerelle entre les époques. Ils sourient et rient parfois, mais c'est pour oublier leur éternel état transitoire, leur rêve éveillé. Ils jouent, dansent, crient, ruent comme des chevaux fous et prennent leurs marques pour se donner une identité, sur ce quai d'éternité. Leur quotidien, c'est casquettes vissées, rencontres manquées, accordéon désaccordé, poissons morts, envers du décor, clic-clac japonais, ballons envolés, barbes-à-papa sucrées, mouettes jamais muettes, albatros qui se gaussent.

Immobile au fond de l'eau, mort noyé, le galet.

Allez savoir pourquoi Serge Assier a tenu à enfermer tous ces destins croisés sur 3140m2 de quai. A grands coups de trottoirs, de bancs publics, d'abribus, d'escaliers roulants, de passages protégés, de reflets trompeurs, de cordages tendus, il a redessiné une géométrie à leur mémoire.

Il en a fait les Belges de ce quai. Mauvaise blague. Roi de ces Belges au profil grec, il orchestre leur enfermement, sur l'aire (ou l'air) du départ.

J'ai vu, agrippé à ce quai, un trois-mâts nommé « Belem » aux allures de cygne blanc. C'était un soir d'orage effrayant où la Vierge de la Garde se découpait en silhouette, funèbre sous le ciel de plomb.

Comme si elle se trouvait veuve de ses pêcheurs, de ses enfants du quai. Un cygne blanc pour un signe noir.

3140m2 entre espoir et désespoir.

Putain de Photos. Putain de quai, Putain de ville.

Philippe Larue Journaliste



001. 3140M2 sur le vieux Port.



013. 3140M2 sur le vieux Port.



037. 3140M2 sur le vieux Port.



035. 3140M2 sur le vieux Port.



049. 3140M2 sur le vieux Port.



053. 3140M2 sur le vieux Port.

Serge Assier est un œil. Un œil dont le prolongement naturel est un appareil photographique. Il arrive que certains grands interprètes nous laissent sous la même impression. En écoutant Samson François, il semblait que, sous ses doigts, les touches du piano devenaient de chair et de sang. A leur contact, Samson retrouvait son cœur, son âme, son souffle, sa joie de vivre. Le piano et lui ne faisaient qu'un. Quant au couple que forment le violoniste et son violon, il est « le plus beau, le plus étroitement uni et le plus étonnant au monde ... On comprend qu'une femme soit jalouse d'un violon. J'ai envié sa place pudique et tendre ... » (1).

Mais ce couple, pour étonnant qu'il soit, n'est pas plus uni que ne l'est Assier et son appareil photographique, source unique de bonheur. Il l'aime comme un paysan aime ses champs. Cela se devine, cela se voit.

Serge Assier s'exprime hors de tout intellectualisme. Ses photos ne prétendent rien prouver. Ce ne sont pas des messages, ce sont des images prises à la sauvette, des moments de vie captés par lui seul. Il ne compose pas : il saisit au vol ce que lui offre le hasard. En cela il ressemble aux plus grands. Je n'en veux pour preuve que le récent travail qu'il vient de faire en Corse : cinquante et une photographies qui résument à elles seules une large par des ambiguïtés et des mystères de l'île de Beauté.

« Une vérité dont le lecteur ne sort pas indemne » (2). Comment demeurer insensible devant ces gestes arrêtés qui nous dévoilent le présent, confèrent une réalité au passé et nous suggèrent ce que sera l'avenir de l'île obstinée, contradictoire réfractaire, à la fois refermée et dressée contre elle-même. Images pirandelliennes quand elles nous dévoilent les ruelles étroites, les villages pendus à des pics rocheux, les escaliers empierrés dans lesquels les enfants jouent... au ballon, les eucalyptus exsangues, anéantis de soleil, blanc de poussière et perdant leur écorce, la mer étale, les ânes revenant des champs, la solitude des vieux, les fenêtres aux persiennes closes et les grands navires à quai, comme des coursiers épuisés retrouvant leur écurie.

En 1980 se tenait à Marseille, dans le cadre de la fête de la Rose, une grande vente-signature : le Carré des Écrivains. Serge Assier, que je ne connaissais pas, vint à mon stand. Il attira mon attention sur son travail. Il souhaitait devenir photographe de presse. Deux mois plus tard, Gaston Defferre demandait à Louis Rancurel, directeur de la photo au Provençal et photographe lui-même, d'engager un jeune pigiste de talent : Serge Assier. Depuis lors, personne n'a su, comme lui, jouir des avantages d'une double vie. Il est reporter au service d'un quotidien par devoir, et photographe indépendant par passion. L'aventure n'est pas aussi impraticable qu'il semblerait, puisque Serge Assier, dans un pays riche en photographes, s'est hissé parmi les meilleurs. La vision qu'il nous donne d'une Corse buissonnière en est la meilleure preuve.

Edmonde Charles-Roux

Femme de Lettres, Journaliste, écrivain, membre
et présidente de l'Académie Goncourt
Marseille, avril 1992

1. Le violon, roman de Louise de Vilmorin - Gallimard 1960.
2. Le vol du vampire de Michel Tournier - Page 374 - Mercure de France.



002. Exposition La Corse Buissonnière. Photographie de Serge Assier.
« Transport ». (Bastia. Novembre 1989). Légende Marie-Christine Bretzner



007. La Corse Buissonnière. « L'Etendard élevé ». (Piana. Avril 1991).



010. La Corse Buissonnière. « Le repos de Neptune ». (Pietracorbara. Novembre 1989).



015. La Corse Buissonnière. « Le chemin des écoliers ». (Borgo. Avril 1991).



021. La Corse Buissonnière. « L'Olympe abandonnée ». (Corte. Décembre 1989).



037. La Corse Buissonnière. « Les chasseurs ». (Erbalunga. Avril 1991).

Serge Assier s'exprime hors de tout intellectualisme. Ses photos ne prétendent rien prouver. Ce ne sont pas des messages, ce sont des images prises à la sauvette, des moments de vie captés par lui seul. Il ne compose pas. Il saisit au vol ce que lui offre le hasard. En cela il ressemble aux plus grands. Je n'en veux pour preuve que le récent travail qu'il vient de faire en Corse : cinquante et une photographes qui résument à elles seules une large part des ambiguïtés et des mystères de l'Île de Beauté.

Edmonde Charles Roux

Texte **Edmonde Charles Roux**



042. La Corse Buissonnière. « ...Les fugitifs ». (Erbalunga. Avril 1991) Légende Marie-Christine Bretzner

Extérieurs intimes L'Estaque vue par Serge Assier

Le reportage de Serge Assier sur l'Estaque peut se prévaloir d'une qualité qui est apparue infamante pour les critiques et amateurs de photographie : celle d'être une fenêtre ouverte sur le monde.

Cette métaphore de la fenêtre nous parle pourtant de la photographie comme pur dehors, et désigne ici une aptitude de son praticien à nous intimer la présence vive du monde extérieur.

Tout d'abord, dans la série même du reportage qui est une célébration du dehors : chaque image, en effet, rencontre une scène de la rue ou un lieu qui y retourne. Le photographe se tient dans la proximité des fêtes ou des gestes répétés au quotidien par les différentes catégories sociales qui peuplent ce quartier de Marseille.

Serge Assier convoque, sans en modifier l'allure, des personnages en situation qui semblent pourtant disposés à trouver la meilleure place dans l'espace de l'image photographique : à travers la cinquantaine d'épreuves qui résume un an de fréquentation du 16^e arrondissement de Marseille, c'est un regard attentionné qui se porte sur des centaines de gens.

On est loin, pour autant, d'une photographie documentaire qui se piquerait de sociographie : la joie de vivre qui éclate dans ces images ne serait pas discernable par la rigueur scientifique. Mais, il s'agit pourtant bien d'une connaissance à part entière ; une connaissance sensible des hommes et de leur milieu, que le reporter déploie comme une poétique visuelle qui renouerait avec le sens le plus ancien du mot de théorie.

La théorie des anciens, tout d'abord. Elle ouvre la séquence sur un bal musette et se décline à travers des attitudes surprises dans les habitudes des vieux villageois : sous la pinède, derrière les verrières ou sur les bancs publics, ils assurent la permanence de tranquillité qui règne sous le soleil de l'Estaque. La théorie des gamins ensuite, comme la course continue d'une bonne humeur sereine, depuis la cour et la rue de l'école, jusque dans les bassins du port où ils plongent ensemble, laissant traîner sur le mur des ombres dégingandées.

L'originalité du reportage de Serge Assier, c'est d'avoir « laissé être » ses estaquéens comme on peut vivre quand on ne se sait pas regardé ; c'est de nous avoir épargné la trilogie « baptême, mariage, enterrement » qui sont la marque vulgaire du pittoresque. Son Estaque se perçoit comme une unité humaine grâce au défilement de la séquence photographique, conçue à la manière d'un annuaire d'impressions instantanées.

Les images s'enchaînent selon l'association libre des émotions visuelles : l'on vogue depuis la fenêtre où un bras amical remplit des verres de pastis, à ce même geste répété dans un bar ; de la mère qui soigne son enfant, à l'ancien taulard penché contre un grillage, un petit morveux dans les bras appuyé sur son tatouage. De vérandas en fenêtres, de balcons en jardins, les gestes les plus simples passent d'un personnage pagnolesque à un maghrébin, et de celui-ci à un autre migrant.

Ce quartier de la ville est-il une réserve de voisins amateurs de voisinage, ou est-ce l'objectif de Serge Assier qui conjugue en des contiguïtés remarquables la vie de passants sortis devant lui par hasard ?

Dans un « L'Estaque » écrit en 1849, soit à l'époque de la naissance de la photographie, un écrivain marseillais, Paul Vérany ⁽¹⁾ dit ceci : « Les habitants de L'Estaque sont sobres et aiment le travail. Malgré le rapprochement de Marseille, ils tiennent comme on dit à leur clocher ».

Le photographe montre bien, cent cinquante ans plus tard, comment la vertu de voisinage est la référence concrète qui permet de discerner le périmètre de L'Estaque. Le nom de la ville proviendrait, dit-on, du vieux provençal *estaqueo* qui signifie « amarre ».

Serge Assier s'est donné une année pour écrire L'Estaque avec les plus belles lumières qu'il pouvait retenir, et pour tendre entre elles une amarre visuelle et amicale.

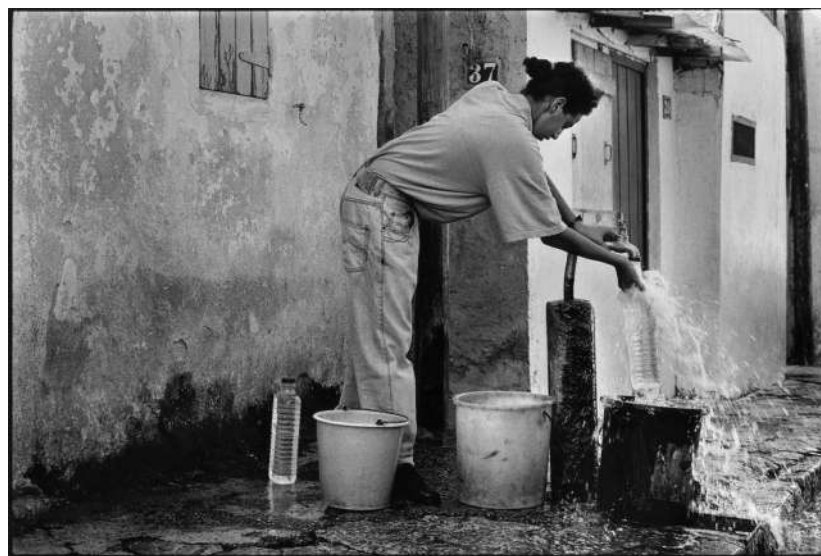
Robert PUJADE
Janvier 1992

(1) Paul Vérany. *L'Estaque*. 1849. (Bibliothèque Méjanes, Aix-en-Provence, Fonds Bruno Durand).



visueur
3
Dans une loggia turque
un lampadaire fleuri
les pieds d'une lettrice
et les boucles d'une fumante

003. L'Estaque.



second rouleau
10
L'eau qui transforme la bouteille
de plastique en colonne de quartz
la délicatesse des coutures
autour de la poche du jean

010. L'Estaque.



Troisième rouleau
19
Les marins sur le T-shirt du fils
l'argent la belle tatouée sur la poitrine du père
divers treillis telles de petites vagues
recouvrant le sable ou les dalles

019. L'Estaque.



022. L'Estaque.

regarde
22
Nombres teints et tatouages
accroche-cœurs bijoux toisons
espérilles tripes lanières
fourches des grilles flammes des volutes



029. L'Estaque.

regarde
29
la lyre au-dessus de la porte de l'harmonie
l'orgue des bouteilles en adhérent mieux
les cornes brillantes enfoncées dans les goulots
pour servir l'avis dans un jésu gracieux
et ceci que l'on allait presque marquer



050. L'Estaque.

regarde
50
Pique-niques en duo
quatuor sous les pins
à tire d'ailes de pierres
journées pelures d'écorces



et celui-ci qu'on allait presque marquer.
51
L'avis de se précipiter ni joliment
devant les pyramides en sucre et sucre
la foule des baigneurs au loin
c'est tel un drapeau de victoire qui s'élève
J'éclie

051. L'Etaque.



52
Une averse de jeunes gens
doublés par leurs ombres
les chaînes n'étant plus là
que pour être marquées

J'éclie

052. L'Etaque.

Lucinges, le 29 décembre 1991
Mon cher Serge,
voici donc la nouvelle version des quatrains fantôme.
8 La lumière qui monte
dans chevrons du paradis
les triangles des joints universels
sur le blanc tableau noir du ciel
35 le clin d'œil du meuble de rail
qui se passe que tous les vingt ans
l'échappée vers l'oblitération
au-delà des heures et papiers
44 le liège des murs absorbe le bruit
des circulations et conversations
des ports jamais conservent la fraîcheur
dans le cellier des nouvelles
Tous mes vœux !
De courtoisie pour vous
A Lucinges, 29 décembre 1991
Michel Butor
Sur les roulers, le mieux
serait de faire les corrections à
l'encre rouge avec 3 autres quatrains
rimes rimbombant à une note "la fin"
en rouge : "correction de dernière minute".

Courrier et quatrains corrigés, Michel Butor, 29 décembre 1991.

Poésie Instantanée

Ce que Serge ASSIER nous donne à voir dans chaque séquence d'images est un poème visuel rythmé par les variations, les contrastes et les accords de l'ombre et de la lumière. Il le fait avec un souci extrême de simplicité qui ne tombe jamais dans le banal ou la complaisance.

Au début, tout n'est qu'éblouissement. La splendeur du nu féminin offusque ce qui l'entoure comme un diamant sa sertissure. Il faut un temps pour que notre regard irrésistiblement aimanté par cette fulgurance parvienne à distinguer les contours d'un décor. Il s'établit alors un échange subtil où le nu est tour à tour ou simultanément ombre et lumière et lumière de l'ombre donnant ainsi à l'image cette vibration qui l'anime d'intensité.

L'espace des mille et une nuits, une chambre d'hôtel anonyme, une salle de restaurant déserte, des maisons délabrées ou fastueuses, une usine désaffectée, un village qui pousse sur le ciel, une plaine unanime qu'interrompt parfois une manade, des chemins et des rues, tels sont quelques-uns des lieux que traversent les belles impassibles. Des lieux de jadis et d'aujourd'hui, abandonnés, marqués par la désolation et qui dans le sillage des corps efflorescents retrouvent un sens et sont à nouveau habités.

Par la grâce de son apparition, le nu adoucit la pierre rugueuse, incendie la glace, jaillit de la roche dure comme une tendresse de ruisseau, donne à l'eau dormante un frémissement de rêve, une caresse à fleur de peau émus.

Le nu s'offre à notre seul regard mais jamais ne s'y abandonne. Nous le regardons mais il ne nous voit pas, il nous tient à distance, parfois même il est sans visage, D'autres regards que le nôtre peuplent ces images et glissent indifférents, orphelin de leur chance. Le rêve nu et le réel quotidien se côtoient attablée, regard cannibale d'un rêve peut-être inassouvi. Et aussi, à l'ombre des arènes d'Arles, au fond de la ruelle, le regard du passant ébahi qui entre par effraction dans un rêve qui n'est pas le sien.

Sinon, tout est solitude. Solitude enchantée de celui qui regarde, solitude orgueilleuse de celle qui est regardée et, entre les deux, par consentement tacite, une distance jamais franchis.

Ces femmes nues au regard lointain, fermé ou égaré, éblouies par leur propre lumière, qui sont-elles ? On ne le sait exactement. De belles étrangères qui marchent, qui dansent, qui posent sur leurs socles insolites en gardant leur part de secret.

Le nu est là pour qu'un regard l'embrasse et jamais il ne se prête à l'étreinte. Ici, le nu n'est pas un simple objet de désir ordinaire vers lequel se tendent, à presque le toucher mais sans l'atteindre, des bouquets de mains frémissantes. Il est soif d'inaccessible et pur désir demeuré désir.

On pense par moments à cet érotisme glacé à force de transparence qui illumine certains tableaux surréalistes, d'un René MAGRITTE ou d'un Paul DELVAUX.

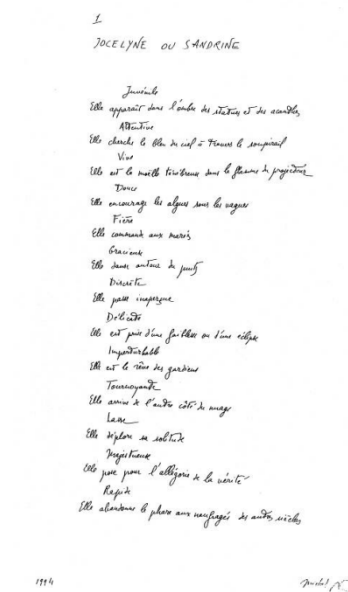
Un corps qui flambe comme une allumette. Un corps éclos du rocher même comme un saxifrage. Un corps qui se fait houle à la surface d'un étang. Un corps dans le vent des chemins. Le champ de blé moissonné qui sert d'écrin au corps-épi mûr de la faucheuse, dans une sorte d'inversion jubilante de l'allégorie de la mort. Oui, ce que l'art de Serge ASSIER

Page 57. Exposition. À l'ombre d'Elles. Préface de Jean Andreu. Poèmes de Michel Butor.

nous donne à voir par la vertu de l'image instantanée n'est pas la réalisation d'un rêve enfoui mais une invitation clairement assumée à rêver le réel.

Et ce rêve fragmenté nous renvoie, dans un grand élan de liberté, au monde des origines, aux sources lustrales de la poésie.

Jean ANDREU (Mars 1994 – Université de Toulouse – Le Mirail.)



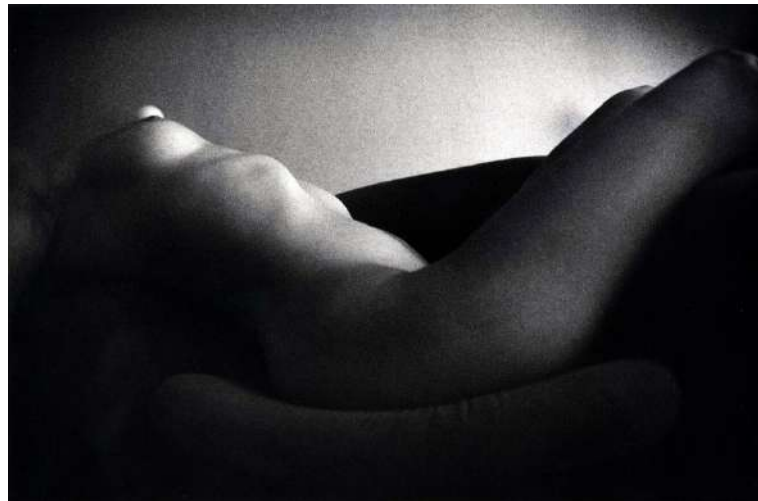
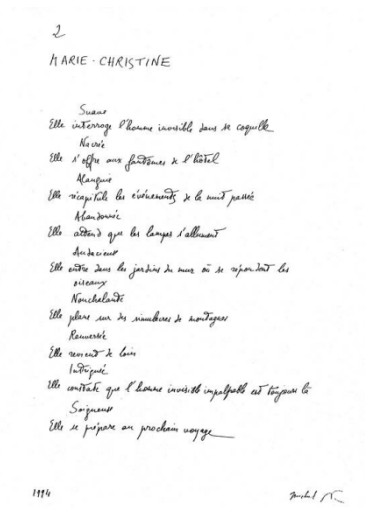
Poème N°1 de Michel Butor.



Poème N° 1. Photo 6. À l'ombre d'elles. Jocelyne et Sandrine.



Poème N°1. Photo 13. À l'ombre d'elles. Jocelyne et Sandrine.



Poème N°2 de **Michel Butor**.

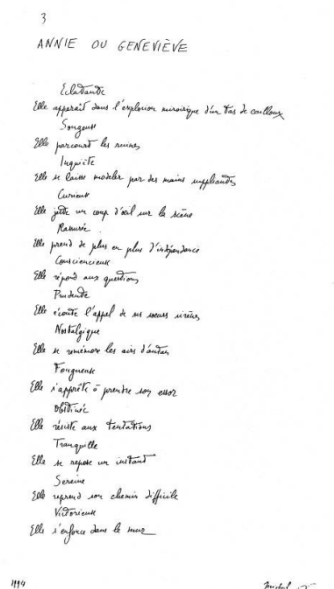
Poème N°2. Photo 2. À l'ombre d'elles. Marie-Christine.



Poème N°2. Photo 3. À l'ombre d'elles. Marie-Christine.

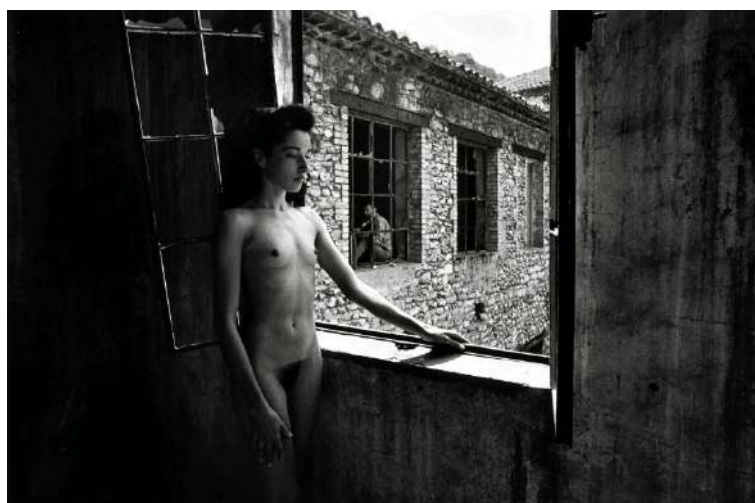


Poème N°2. Photo 9. À l'ombre d'elles. Marie-Christine.



Poème N°3 de **Michel Butor**.

Poème N°3. Photos 4 et 5. À l'ombre d'elles. Annie et Geneviève.



Poème N°3. Photo 8. À l'ombre d'elles. Annie et Geneviève.



Poème N°3. Photo 10. À l'ombre d'elles. Annie et Geneviève.

De la photographie de presse à la photographie

Serge Assier est un vrai photographe de la presse quotidienne régionale. De la presse, il acquit très tôt les qualités d'acuité journalistique qui implique d'être au centre d'une actualité pour en ramener visuellement l'essentiel du témoignage. De son quotidien Le Provençal, il apprit les servitudes du métier qui veulent souvent que l'énergie professionnelle et individuelle dépensée tous les jours se résolve dans un produit collectif où la photo n'a, hélas, encore de nos jours, qu'un rôle subsidiaire. La région est son jardin secret. L'espace dans lequel il peut poursuivre à loisir ses recherches d'informations photographiques. La région est pour Serge Assier le territoire privilégié au confluent de son exigence de journaliste et de sa passion de photographe.

La région est une entité qui, paradoxalement, n'a pas de frontières. Serge Assier est aussi à l'aise sur les quais du port de Marseille que dans les usines désaffectées de Longwy. Là, loin des feux de la rampe médiatique, se déroule la trame de vies qui n'en sont pas moins importantes à signaler. Serge Assier va à la rencontre de tout cela : le travail des marins sur les péniches, le mariage du samedi, la promenade du dimanche, le repas de fêtes, les saisons...

Il rend compte au plus juste de l'immuable cycle humain. En même temps qu'il en dégage sur des visages ou sur des lieux les inquiétudes diffuses devant les temps difficiles.

Mais parlons plus précisément de la photographie de Serge Assier. Les images qui relatent les activités de tous les jours doivent faire le point - à tous les sens du terme - et ne devraient pas s'embarrasser de fioritures brouillant le sens de l'image. C'est ce que l'on pense en général et qui a pour conséquence que l'on édite de préférence dans les journaux et magazines les photos les plus directes, celles qui, réduites à la plus simple expression de forme, touchent le lecteur au ventre et lui font remuer les sentiments plutôt que le regard. C'est un défaut de la photo de presse que Serge Assier rectifie par une sensibilité spontanée. Et c'est tout le miracle de l'œil exprimé par la photographie que de confondre cette sensibilité avec l'observation du sujet et de la fonder dans des formes originales. Ainsi, il est des instants où Serge Assier trouve un style particulier à sa volonté de saisir la réalité. Il explore des pistes graphiques sans abandonner l'objet de son attention. Le toit de l'usine désaffectée de la Semouze est un essai de lignes de lumières qui souligne l'abandon. Les restes d'un « jour de fête à Thionville » est un cliché audacieux et violent mesurant l'intensité d'une réunion exceptionnelle. Ces exemples éclairent le cheminement de Serge Assier. Ce sont les premières pierres d'une œuvre photographique qui garde la modestie dans laquelle Serge Assier est trempé.

Cette œuvre se construit par la recherche empirique d'une identité structurelle au travers de signes de reconnaissance : des harmonies et des contradictions d'espaces, des ambiances, une unité de tons, une clarté... Mais seul Serge Assier est le maître de ses découvertes et, comme tout photographe, il est dans la course de la lumière pour essayer d'en maîtriser sa source et nous distribuer ce que la lumière voudra bien.



011. Chants de Lorraine. « Les traces du passé ». (Guntzwiller. Janvier 1987).



012. Chants de Lorraine. « Le temps arrêté ». (Lutzelbourg. Janvier 1987).



018. Chants de Lorraine. « Requiem pour un métal hurlant ». (Longwy. Juin 1988).



020. Chants de Lorraine. « Songe éveillé ». (Thionville. Juillet 1987).



037. Chants de Lorraine. « Départ imminent ». (Tunnel de Mauvages. Novembre 1987).



050. Chants de Lorraine. « Vitrine ». (Dombasle. Janvier 1987).

Avec vue sur l'Olympe

Tout voyage se passe après

Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,
Nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons !

Charles Baudelaire
"Le voyage"

Tout se passe après, en esprits, il vaut, par
recherche ou comparaison, quant on est de retour.

Stéphane Mallarmé
La musique et les lettres

Qu'est-on allé chercher, jadis ou naguère, en pays étranger ?
Ce que donne à voir Serge Assier.

Le plaisir du voyageur est d'abord le produit de sa surprise. Il aime être dérouté, si c'est sans danger. Il quitte son environnement habituel, son paysage, ses habitudes alimentaires, et vestimentaires, sa langue, mais avec l'assurance intérieure de pouvoir les retrouver dès qu'il le souhaitera. Il s'écarte de son centre, mais sans se perdre, alors que la folie à tout jamais l'égèrerait. Pour l'Occidental extrême, la Grèce est un lieu idéal pour se déplacer dans ses propres marges. Elle est mystérieuse sans être inconnue ; et il suffirait de pousser un peu plus vers l'Orient pour pénétrer progressivement dans ses zones d'obscurité plus denses, pour rencontrer de vrais dragons, et peut être même des lions, selon le schéma qui gère, littérairement, le voyage romantique en Orient. Les portes se referment ; le navire s'enfonce dans l'inconnu. Dans la Grèce même, les régions de Macédoine et de Chalcidique tiennent une place imaginaire insolite. Hyperboréenne pour les Athéniens, la ville de Salonique est soupçonnée d'être rude et grossière : les territoires du nord sont depuis trop peu de temps libérés de l'occupation turque pour ne pas paraître barbares aux Hellènes, c'est-à-dire leur sembler radicalement étranger ? On y parle officiellement une langue populaire, le démotique, qui était un sabir dangereusement politique, pour tout habitant conservateur de l'Attique. Vivent encore là des peuplades de la nuit, quand les Grecs traditionnels estimaient être les peuples de la lumière.

Ce qui apparaît, dès la première image, c'est une écriture nouvelle ; elle ravive en nous le souvenir de ce que nous avons appris par les livres ; la forme d'un triporteur rend matérielle la "métaphore". La plaque indicatrice de la rue menant à la citadelle des sept Tours est aujourd'hui rédigée en deux alphabets ; nos lettres, que nous pensions de forme naturelle et nécessaire, quand nous n'avions qu'elles dans notre environnement, nous paraissent soudain abstraites et arbitraires. Loin de ce souci, un vieil homme assis contemple la ville, et plus loin la mer, et, de l'autre côté du golfe, l'Olympe. Le temps passe sur la ville et stagne sur la colline. Le sentiment d'instabilité que l'on ressent est renforcé par l'impression que la ville est de guingois, soit que les églises paraissent s'enfoncer dans le sol à mesure que, dans les rues, monte l'épaisseur de bitume posé sur la caillasse, soit que les immeubles d'habitation, séparés pas d'étroites ruelles, donnent par leur inachèvement une impression de délabrement. Les hommes à la retraite portent un complet de ville ; les boutiquiers ont des blousons de laine, les gens de la campagne, une chemise blanche close au cou. Les hommes que l'on croise portent des lunettes à grosses et sombres montures, et une moustache guerrière. (Le port de la barbe est strictement réservé aux "Papas"). On en déduit que les hommes du pays sont aussi semblables que les oliviers. Le regard est malin, et la palabre rituelle. Les amoureuses sont de partout, "angéliques et noires comme la lumière". Leurs chaussures sont à la mode de Londres et de Paris.

La curiosité n'est pas satisfaite par ces promenades insouciantes. Elle nous incite à entrer dans la ville pour surprendre les façons de vivre ordinaires, pour suivre les voies intestines, cheminer dans le ventre de la cité. Le marché est un lieu aussi particulier et trouble qu'une arrière-cuisine ; le végétal et l'animal se côtoient, les fleurs et les bêtes ouvertes. On y voit des piles de fruits ("méli" - mélo de pommes et de limons) ; des poissons arqués pêchés dans le golfe thermaïque (il n'en est plus de "pourri" depuis le temps où Apollinaire le faisait écrire par les cosaques zaporogues) ; des panses, des bonnets, des feuillets, des caillettes devant les carreaux de faïence blancs où opère découpe, taille le fripier. Les abat-jours de métal, sombres au-dessus, laqués au-dessous, plaquent sur les marchandises une lumière de projecteur. Il convient de s'écarter des voies officielles pour longer

Page 65. Avec vue sur l'Olympe. Textes. **Michel Butor**, **Georges Fréris** et **Jean Roudaut**.

les échoppes, dont les rideaux de fer tombent dans un bruit de laminoir (à l'autre bout de la rue, on s'affaire autour des fûts d'huiles) ; un diable d'«apothicaire» assure la distribution des produits ; le marchand de balais frappe le sol en cadence pour emmancher la brosse. C'est là, en dehors du centre le lieu de toutes les activités, des improvisations les plus fines, les bricolages les mieux conçus.

"Dites, qu'avez-vous vu ?" demande au voyageur, l'homme sédentaire avide de savoir. On est entré dans la ville, par une des portes des remparts ; on la quitte, en scooter, par une autre (est-ce le passant élégant du marché qui emporte l'amoureuse du jardin ?). Découvrir la campagne déserte, inculte, avec la bergerie de pierres sèches, les tas de pieux empilés, c'est se donner l'impression de glisser dans un temps ancien qui, en fait, existe seulement dans notre mémoire. Je reconnais ce que je n'ai pas pu voir, ce que je n'ai pas su voir. La petite place au centre du village, à la croisée des chemins, deviendra au printemps un salon en plein air ; maintenant c'est l'hiver, l'homme, qui pose, avec béret et canadienne s'emmitoufle ; le platane est sans feuille ; mais la table de bois blanc est restée là, et les chaises de paille, qu'il sera difficile de rendre stables sur le sol inégal. Le chantier est-il la conséquence d'une démolition ou l'annonce d'un remâconnage ? Car le décor donne aussi bien l'impression de se dégrader que de se construire ; et le temps, suivant l'heure, sur la nappe en papier ornée de fleurs rouges, de précéder le nôtre ou de l'anticiper. Un "micré" apportera, sur un plateau de cuivre à contre poids, des tasses de café turc, avec les verres d'eau, ou, à une autre heure, une bouteille d'ouzo, avec des olives et des "mézé". Dans le silence du matin ou du soir le seul bruit est celui des dès jetés sur le jeu de tric-trac.

"Et puis, et puis encore ?" Au-delà des campagnes, des pres'îles de Cassandre et de Sithonie, le mont Athos, avec son port de Dafni, ses couvents, les ruelles de sa capitale, Karyes, les caloyers et les touristes, représente notre cœur ambigu. La persistance en nous d'une ferveur enfantine, nous donne la nostalgie, en cette terre, d'un lieu d'immortalité, d'un espace où s'abandonner un peu. Et la Sainte Montagne, si opposée à nos modes de vie et de pensée, pourrait en tenir lieu. Mais c'est un rêve. Et où on aspire à trouver une porte du ciel, on rencontre des humains, trop humains, occupés à nous apprendre les tache humbles, comme faire de l'huile. C'est une leçon.

Pour illustrer leurs sermons, les prêtres, en Occident, disposaient d'anecdotes réunies en recueils, des "exempla" ; ils n'avaient plus ensuite qu'à les adapter à leur public pour rendre sensible la morale. Les images, qu'au retour du voyage on feuillette, sont des moments "exemplaires" de notre propre vie. Elles nous regardent, c'est-à-dire qu'elles nous concernent et nous enseignent. Elles nous rendent attentifs aux discordances que nous ne percevons plus en notre monde ordinaire, à son caractère hétérogène. Il nous faut nous distraire des soucis qui nous emportent pour remarquer les grecques que dessinent sur le ciel les hauteurs diverses des immeubles, l'incongruité des réclames et des enseignes, la disparate des façades. Les trottoirs défoncés de nos villes, nous les détaillons peu. Nous cherchons seulement à éviter les dénivellations et les nids de poule. Mais sur une image, nous nous émerveillons que se mêlent les signes des siècles, les murailles du IV^{ème} siècle, et les poubelles. Et nous nous étonnons du caractère composite de notre univers. Nous n'en finissons pas de découvrir de nouveaux collages.

Achévé, le voyage se poursuit sous une autre forme. Il ne s'agit plus de se rendre en un autre pays, mais de rassembler les souvenirs de celui que l'on vient de faire, de le recomposer "par recherche ou comparaison". Car le livre scandant des oppositions, celle de la ville et de la campagne, des hommes mûrs et des enfants, fait rimer des moments, comme les photos-souvenirs et les icônes de la Vierge de Tendresse, la joue de l'enfant appuyée contre celle de sa mère, font communiquer l'espace des boutiques et celui des cafés. La disposition de l'image et l'usage d'un noir d'encre métamorphose un instant en un autre, celui où se profile la Tour Blanche derrière l'enfant en roller, et le navire de la mémoire au moment où il appareille. Sait-on bien à quel moment du temps on est, quand on se laisse prendre par ce que l'on regarde ? On tremble avec ce qui glisse devant soi, les clients d'un café, les musiciens, une religieuse aux Météores ; on est immobilisé avec ce qui demeure suspendu, le ballon retenu en l'air, le dé jeté.

Quel est le but du voyage ? Feuilletter des images pour ressaisir, par la recherche ou la comparaison, un passé qui se fait présent.

Jean ROUDAUT
Paris et Crozon 1999



1
On n'utilise qu'une langue
mais avec les deux alphabets
l'enfant essaie de rattraper
en vain son retard pour l'école

001. Avec vue sur l'Olympe.



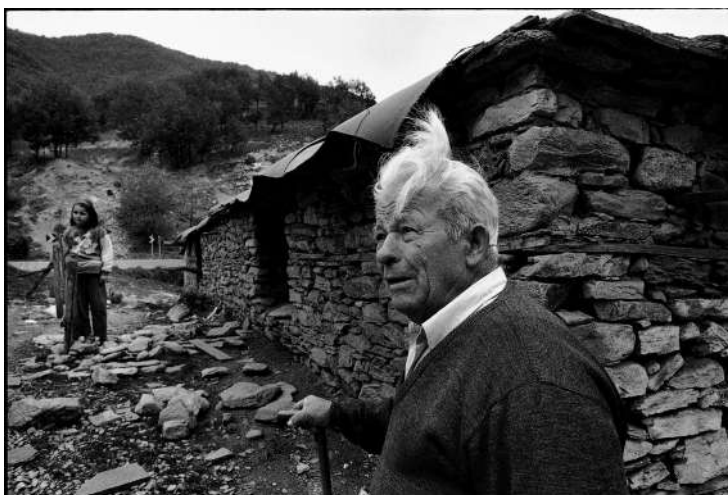
008. Avec vue sur l'Olympe.

8
 Sur sa brochette un pauvre diable
 pousse des ballons ficelés
 sous les rideaux de fer peints
 comme les affiches d'hier



017. Avec vue sur l'Olympe.

17
 On s'ivresse aimablement
 le nouveau-venu photographie
 certains enfouissent leurs soucis
 dans leur cigarette ou leur verre



026. Avec vue sur l'Olympe.

26
 Le vent soulève le plumage
 du paysan devant les pierres
 et les oiseaux sur le chantail
 de sa fille battent ses ailes



030. Avec vue sur l'Olympe.

30
Au sébécadère le pope
poursuit son chemin sans daigner
honorer du moindre regard
ses compagnons de traversée



034. Avec vue sur l'Olympe.

34
Clochers coupoles et fenêtres
marches rambarades et pavés
vitres vibrent au moindre pas
branches sifflant au moindre souffle



035. Avec vue sur l'Olympe.

35
Frères qui viviez avant nous
les araignées ont travaillé
pour voiler vos orbites creuses
où quinquets restant allumés

Berlin ville d'airain

Mais que peut donc bien négocier, l'air mauvais, ce soldat russe dans une ville qui ne lui appartient plus ? Serge Assier, avec cette exposition, nous réveille brutalement. Comment donc Berlin pourrait-elle avoir un visage humain alors qu'elle est ancrée dans nos esprits comme une ville d'airain, lourde, massive sans espace pour le rêve. Une ville de bronze où il suffit de secouer les nuages pour déclencher une pluie de gouttes de plomb. C'est que, plus que tout autre elle en a vu de la tragédie cette terre. Cette terre qui recouvre pareillement les corps des hommes qui ont mis en œuvre les deux plus grandes catastrophes du siècle passé. Là s'est concentrée la partie visible des icebergs du nazisme et du soviétisme.

Cette terre a indistinctement connu Marx et Hitler, Engels et Hesse, Rosa Luxemburg et Eva Braun, Brecht et Riefenstahl. Quand le monde était commodément coupé en deux, Berlin était le musée d'une idéologie de haine et celui d'une autre : la fraternité humaine. Tellement antagonistes qu'il a fallu, bien des années après la mort du nazisme, élever un mur, comme pour exorciser ce malheur de l'histoire.

Hélas, l'utopie généreuse s'est muée elle aussi en horreur ajoutant sur l'airain et le bronze une couche de plomb supplémentaire. Pour qui est persuadé que l'histoire met du temps à accoucher une nouvelle vie, Berlin est là pour raconter le contraire. La ville est réunifiée, les nostalgiques de la svastika sont pourchassés alors que ceux de la faucille et du marteau soulèvent des vagues de nostalgie. Grâce au cinéma on s'est mis à aimer l'ère de Lénine et le flic de la Stasi provoque de l'empathie pour une simple question posée dans un ascenseur ! À Berlin l'humanité semble n'avoir pas de rancune.

Les habitants de cette capitale ont une soif physique de soleil : au moindre rayon ils dénudent leur peau, nous rappelant que la ville est un puzzle posé sur des lacs, des entrelacs de forêts et des espaces verts qui font les délices de sa population turque, aux enfants décomplexés, une population toujours prête à griller des brochettes de mouton et à chauffer la braise du narguilé. À l'odeur et les yeux fermés nous voilà en quelque campagne de l'Anatolie originelle de cette population qui a sauté à pieds joints du Moyen âge de ses campagnes aux rues de cette cité qui pose des œuvres d'art moderne à tous les coins de rue et de place, comme pour rattraper le temps perdu.

Il en a fallu du courage pour élever des entrailles de la terre ce monument-hommage aux victimes de l'Holocauste. Comme il a fallu de la raison pour conserver des pans entiers de ce fameux mur dont la chute a raccourci le XXème siècle. Ce mur de douleur aux innombrables victimes. Oui, Berlin a retrouvé son visage humain lorsque les premières notes du violoncelle de Rostropovitch se sont élevées devant les ruines de la forteresse d'airain. Serge Assier s'en est allé surprendre les enfants de cette lourde histoire. Car, miracle, le Berlin du photographe est rempli d'enfants qui ne portent ni culottes de cuir ni foulard rouge autour du cou. Ils jouent avec la légèreté de leur âge sous un ciel que les vents généreux de l'histoire ont débarrassé de sa chape de plomb.

C'est bien cela que la sensibilité de l'artiste a su capter avec ses saltimbanques volants et ceux à crête de coq ; ses amoureux universels du marché aux puces ; ces marionnettistes qui amusent les vieux ; ces danseurs de toutes les couleurs aussi extravagants que le mélange des architectures ; l'humilité de la cathédrale baroque devant la solide et belle jardinière. Même la porte de Brandebourg a perdu sa couche d'airain, retrouvant son lustre de victoire après avoir été l'arc de toutes les capitulations de l'humanité.

Ils ont raison de le prendre en riant les interlocuteurs de notre soldat russe. C'est que la guerre perdue par les armes vient d'être gagnée par l'intelligence de ce Berlin, ville verte et ouverte, qui a eu raison des grands totalitarismes de l'histoire de l'humanité.

Jean KÉHAYAN
Journaliste Écrivain

Arrabalesques berlinoises
avec must tente par l'absurde.
de Fernando Arrabal
pour Serge Assier

Arrabalesques Berlinoises (Dialogue)



001. Berlin à visage humain.

1. : Que penserait l'enfant que vous avez été s'il
vous voyait maintenant en uniforme? Les fruits ne
passent jamais la promesse des fleurs; puisque ne pas
trouver une aiguille dans une meule de foin est moins
rare que de trouver celui qui a perdu une aiguille
dans une meule de foin.



012. Berlin à visage humain.

12. : Qui détestez-vous? (eux qui distinguent la
renommée de l'innombrable.



017. Berlin à visage humain.

17.: Danser a-t-il un sexe ? Le sexe danse ? | e ne
supporte qu'un danseur chauve : MDI.



022. Berlin à visage humain.

22.: De nos paniers de déchets, lequel croyez-vous
devrait faire partie d'une installation académique ? : Je
ne crois pas que l'on puisse établir des vases communicants
(en vue d'une communion) entre les ordures que j'évacue
et les autres sans que nous perdions l'académie et moi,
de concert, notre identité.



030. Berlin à visage humain.

30.: Que représentez-vous en tant qu'enfants? : Tout ce que nous pouvons dire de notre surprenante actualité aurait encore moins d'importance que le fait: ~~que~~ lorsque l'on se couche avec une petite énigme, on se réveille avec un énorme problème.



035. Berlin à visage humain.

35.: Perdez-vous le casque dans le labyrinthe? : La roue de la fortune n'accorde pas la réussite aux meilleurs ouvriers, mais aux plus connus.



Une Ville Ordinaire

Jean Roudaut, Paris, 5 novembre 2003.

© Serge Assier

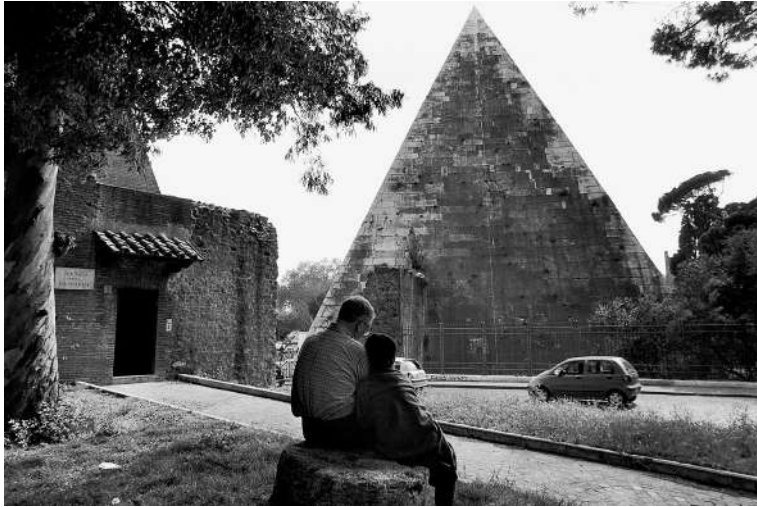
Sitôt qu'apparaissent sur la carte, ou dans un livre, les noms d'Alexandrie, Carthage, Istanbul, Rome, Salonique, Venise, pour demeurer en bordure du bassin méditerranéen, le lecteur imagine aussitôt un lieu magique, un espace où le printemps est perpétuel, où les rues sont bordées par des orangers en fleurs. Ce rêve, en Occident, est particulièrement insistant quant apparaît le nom de Rome. Musée en plein air, la ville est aussi tenue pour un centre spirituel. Et ainsi placée hors du temps.

La vie quotidienne est négligée par les touristes ; ils ne souhaitent photographier que ce dont on a parlé. De San Pietro in Montorio, sur le mont Janicule dans la Transtevere, Stendhal décrit la vue de Rome qu'il avait, ou aurait souhaité avoir : « Toute la Rome ancienne et moderne, depuis l'ancienne voie Appienne avec les ruines de ses tombeaux et de ses aqueducs, jusqu'au magnifique jardin de Pincio bâti par les Français, se déploie à la vue ». C'est en ce lieu, note-t-il aussitôt, que fut présenté le tableau de *la Transfiguration* peint par Raphaël. Et comme Stendhal vient juste d'avoir cinquante ans, il décide de considérer sa vie comme s'il ne se situait pas de l'autre côté du Tibre mais du Styx ; et de la raconter comme si elle était celle d'Henry Brulard, transfigurant son existence en s'attachant aux petits faits vrais. Rome, dans notre imaginaire, est une ville enchantée. Comme les autres villes italiennes qui ont conservé en elles les constructions de la Renaissance, elle est une merveilleuse suite de décors semblables à ceux que réalisaient Serlio ou Bibiena. Une nuit de printemps où nous avons erré aux alentours de la Piazza Navona, Georges Perros gravit les marches de San Ignacio pour déclamer à Michel Butor et à moi, qui étions au parterre, des vers du *Cid*. L'action se déroule sur une place publique. Une fenêtre éclairée, bien qu'on fût déjà aux petites heures, laissait espérer la présence d'une Chimène cachée. La ville tout entière est un théâtre.

À ces deux images conventionnelles, qui changent la ville en lieu spirituel ou en série de praticables, Serge Assier paraît tourner le dos. Entraîné par ses souvenirs de Tite-Live, Stendhal est plus ému par la Rome ancienne que par la ville moderne. Serge Assier prête plus d'attention aux gestes des vivants qu'aux restes des morts. Pour Stendhal encore, la description de la ville obéit à l'ordre du diorama. Serge Assier ne propose pas de vues des monuments célèbres, mais fait voir au quotidien la vie des hommes.

À un étranger, un lieu paraît beau et une ruelle séduisante, quand il est libre de son temps. Ici, pense-t-il, loin de ses contraintes habituelles, on n'a pas seulement à disposition des oranges mais la liberté ! Où il vit habituellement, il est assujéti aux horaires ; il ne peut plus prêter attention aux fleurs des acacias, ni à la beauté des brumes. Tenir certaines villes pour des lieux magiques, c'est imaginer qu'on pourrait vivre en elles sans contraintes matérielles. Mais en elles, comme toutes, les habitants souffrent et meurent. Ils vivent une vie ordinaire. Ils désirent, s'épuisent, dorment au bord d'un Tibre de bas étiage.

Jean ROUDAUT (Extrait de la Postface)



001. Cronaca di Roma.

1
Le compas de la pyramide
mesure la distance exacte
entre les amoureux liseurs
et la voiture de leurs rêves



004. Cronaca di Roma.

4

Les deux mains serrant la cambour
de la charmante sur le banc
qui plane sur les graminées
sous les étoiles des voitures



011. Cronaca di Roma.

11
D'où viennent ce voile et ces fleurs
se rafraîchissant à l'écluse
que le pape d'un autre livre
a fait jaillir pour les amants?

14

Aux thermes de Caracalla
le mélancolique tondeur
se pense cocher d'un quadrigé
ou pilote de formule un



014. Cronaca di Roma.



020. Cronaca di Roma.

20

Le ruissellement au travers
de l'anneau forcé par le temps
où l'on amarrait les chevaux
pour le débarquement des vivres

47

Les chemises des visiteurs
dans les loges du Colisée
semblent bouquets de roses blanches
pour les jeunes mariés tout neufs



047. Cronaca di Roma.

Mistral aux Goudes

Le Mistral, chez nous, exerce une souveraineté sans partage. Rien ne lui résiste. Ni les hommes, ni les choses. Se laisserait-il photographier ? Il y a lieu de s'effrayer d'une telle question ? À l'entendre, il vous vient comme une envie de se fâcher, de répondre au questionneur avec insolence : « Et puis quoi encore ? » ou avec violence : « Non, mais ça ne va pas dans la tête ? ». Car viendrait-il à qui que ce soit l'idée de photographier Dieu ? Résumons-nous : on ne photographie pas l'invisible, le surnaturel.

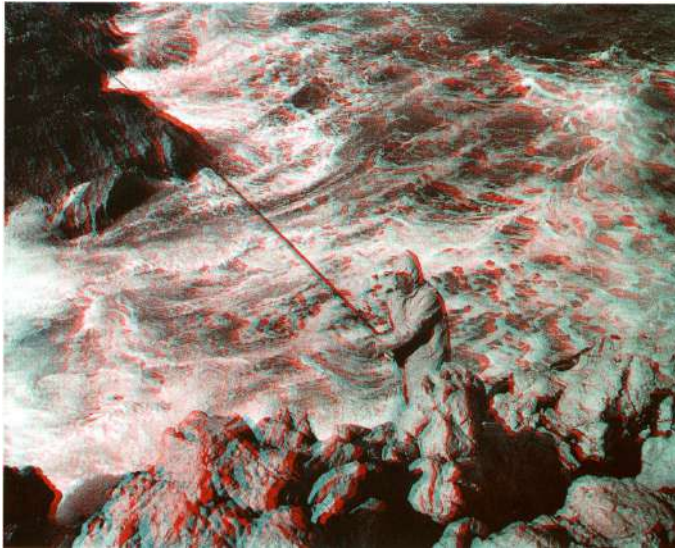
Serge Assier ne s'y est pas risqué. Ce qu'il nous montre n'est que l'œuvre du dieu Mistral et ses effets sur des sujets de tous âges et de toutes conditions, hommes, femmes, enfants, vieillards ou jeunes gens, tous assujettis à la volonté de ce potentat, de ce despote. L'originalité du propos tient au lieu où Serge Assier s'embusqua : aux Goudes, cette extrémité rocheuse d'où le Grand Marseille tombe à l'eau, pique du nez dans la Méditerranée, ce village de pêcheurs, cet ensemble de constructions minimales posées là comme pour dire : « Comparées aux mas et aux bastides, que nous sommes-nous ? Moins que rien... À peine quelques planches et des bouts de murets plantés dans le sol pour se protéger du vent... Rien qui puisse, par ses ambitions ou son ampleur, choquer *Notre - Seigneur - le Mistral - qui - êtes - aux - cieux*, rien qui puisse le rendre jaloux, rien, vous dis-je, et pour seul bien, la vue imprenable sur le théâtre de ses changements d'humeur, de ses bouderies, de ses soudaines disparitions, lorsqu'il laisse la vedette au silence des flots, à l'immobilité de l'air et que l'on vit dans l'attente de son retour en force, de ses imprévisibles coups de colère qui mettent la mer sans dessus dessous, la remuent et la bouleversent ».

Ces jours-là, aux Goudes, on peut s'attendre à tout. À ce que les pierres se soulèvent et que Poséidon, dans une hâte furieuse, quitte les profondeurs de sa demeure et surgisse en personne dans des jaillissements d'écume.

C'est ce que Serge Assier laisse entendre

Edmonde CHARLES-ROUX
de l'Académie Goncourt
Marseille 2000





001. Good Mistral, anaglyphe.

MICHEL BUTOR
LES JEUX D'ÉOLE

(Good Mistral)

1

Photographier le vent
pénétrer ses replis
les creux de ses entrailles
les crânes de ses vagues

6

les cheveux les rayures
les rampes et les marches
redoublent leurs signaux
sur les rives des pages



006. Good Mistral, anaglyphe.



008. Good Mistral, anaglyphe.

8

les ongles des cheveux
s'approchant des sourcils
les mèches des phalanges
enlagent les oreilles

16
Il fait le saut de l'ange
pour la vierge ravie
qui ne sait que penser
de cette annunciation



016. Good Mistral, anaglyphe.



25
Pour que la boule arrive
à l'endroit qu'il désire
il lui faut tenir compte
de toutes les poussées

025. Good Mistral, anaglyphe.

40
Le jeune capitaine
inspecte ses recrues
la pêche sera bonne
la relève assurée



040. Good Mistral, anaglyphe.

Assyrie et Venise Assier

- Parmi les photographies de Serge Assier à Venise j'ai cru entendre le sifflement du serpent lorsque les dieux nous créèrent immortels.
 - Je ne crois ni aux dieux ni à l'immortalité... vous êtes trop idéaliste. J'aime les photos d'Assier... un point, c'est tout !
 - Votre Vulgate matérialiste vous empêche de voir que nous avons perdu cette pérennité terrestre à cause d'un détail absurde ou d'une erreur insignifiante. Comme la pomme d'Eve au Paradis ou la soif de Gilgamesh en Assyrie... Regardez la Venise de Serge Assier.
 - Les aventures héroïques, le combat contre des monstres ou des taureaux célestes... quel rapport avec la précision du photographe ?
 - Gilgamesh, prostré, pleura de longs mois la mort de son ami Enkidu. Aventures, combats et douleurs semblables à ceux que vit le photographe cloîtré dans son laboratoire...
 - ...'cloîtré', comme vous dites, met un terme au troisième acte de la photo sans d'autres pleurs que ceux provoqués par l'acide.
 - Il s'interroge dans sa solitude : "au delà de la photographie, la photographie absolue existe-t-elle ?" Et il s'agrippe au cou de la girafe et s'envole avec elle, les pieds tenaillant ses flancs pour ne pas perdre l'équilibre.
 - Vous, je vous prie d'avoir les pieds sur terre : Serge Assier n'a ni racines, ni ailes, mais des bras et des jambes pour photographier ou pour travailler dans son atelier.
 - Le temps et l'espace, pour lui, ne sont pas des concepts.
 - Ils s'imposent à lui comme des projections de... de...
 - ...sa sensibilité.
 - Je vous l'accorde vous voyez que je ne suis pas un fanatique comme vous avec votre idéalisme
 - Le 12 août 1914, Kafka écrivait dans son journal "L'Allemagne déclare la guerre à la Russie. L'après-midi, piscine": deux instantanés juxtaposés... . Eblouissant !
 - Autour de la photo, la plupart des êtres croient et certains créent.
 - Pour Serge Assier à Venise, le bonheur est un rêve de l'imagination et non pas de la raison.
 - Assez d'idéal ! Dans les restaurants, finira-t-on par nous proposer des morues peintes par Miro ou photographiées par Nadar ?
 - Serge Assier a fait son entrée dans l'art comme un ver à soie dans son cocon pour sortir chrysalide et papillon à tête de mort.
- Bien sûr... l'imagination est le moteur essentiel de son activité...
- ...spirituelle ! Quand on contemple ses photographies on pense à la princesse qui, en s'approchant trop près d'une bougie, avait vu sa tête fondre.
 - Son talent se hausse au niveau de son art.
 - Une finalité qui ne trouve pas en elle sa propre fin, sans qu'extase et morale puissent être jugées identiques.
 - Où allez-vous chercher tout ça dans des photographies si belles et limpides ? : Il perçoit l'universel en goûtant au singulier.

Page 79. Exposition Les coulisses de Venise. Photographie **Serge Assier**. Texte **Fernando Arrabal**.

- Viendra-t-il un jour où l'on apprendra aux hirondelles à bâtir leurs nids ?
- Comprenez que son savoir subjectif est une science. Il dédaigne les phénomènes superficiels.
- Il n'est libre que lorsque son esprit soumet sa volonté.
- C'est un photographe : dès qu'il n'y prend garde, les images l'envahissent.
- Tel un pharaon égyptien, il s'ébat éternellement dans des champs d'étoiles et se nourrit au sein de la déesse Nout.
- Quelle horreur... et que d'erreurs ! Il n'est pas dans la lune : il distingue hier d'aujourd'hui, l'ombre de la lumière, reflétée dans l'éternel retour des concepts.
- Son art survient, mêlant son haleine à celle de la beauté. Sans gondoles prisonnières de canaux vénitiens enlisées dans la sciure.
- Mais non... En créant, il modifie l'ordre de la causalité (autant de différence qu'entre l'original et le portrait), en faisant de lui-même son œuvre... comme dans l'abricot le noyau est source de vie.
- La chimère pénètre dans la voracité de son âme affamée !
- Parlez plutôt de réalité !... et de son corps !
- Si le chaos était l'absurdité des Titans, de nos jours la confusion est le hasard des dieux, comme le montre son œuvre divine.
- Si Dieu existait il faudrait l'abolir !
- L'art le mène ici puis l'emporte là, en un envol, aussi facilement qu'un trou noir s'implante dans le ciel, ou que la sève circule des racines à la cime du séquoia.
- Je vous accorde... que l'amour de l'art de photographier enseigne à Serge Assier ce qui ne peut s'enseigner, et qu'il est pour lui-même capital d'apprendre.
- Son corps plane à bord de son âme, comme la mouette s'élève avec la brise et tremble de félicité. Il est photographe. La splendeur irradiante le change en un rayon lumineux.
- C'est vrai, il est entré en photographie comme certains fanatiques de votre Dieu entrent en religion.
- Ses rêves sont la ferraille et les squelettes de ses œuvres en Assyrie et à Venise.
- Il ne peut trahir son inspiration sous le glacial éclat des modes et des soumissions.
- Il y a plus de trente ans que l'homme a marché sur la Lune, déesse de l'immortalité. Serge Assier, marchant sur le chemin de la pérennité, ne se laisse séduire que par les aventures de l'âme.
- De la matière !
- Souriez... Clic !

[Tous deux, pour une fois à l'unisson. - Serge vient de nous photographier...
Vous voyez que nous sommes faits pour nous comprendre !]

Fernando ARRABAL

Poète, romancier, essayiste, dramaturge et cinéaste
Paris, janvier 2002



001. Les Coulisses de Venise.

1 Il pourrait être son grand-père
tousillant le rio de sa rame
menée par les chevaux marins
elle se réchauffe en ses rêves



026. Les Coulisses de Venise.

26 Le soir le projecteur solaire
détache en la rue du milieu
les ombres de deux demoiselles
entre les loges et rideaux



031. Les Coulisses de Venise.

31 Au-dessus du col relanqué
contre les griffes de l'hiver
elle regarde les pigeons
qui la transforment en archange



051. Les Coulisses de Venise.

51 Quelques carcasses dévoyées
de pontons qui s'étaient rêvés
caravelles quittant les îles
pour découvrir une Amérique



052. Les Coulisses de Venise.

52 Le pédoncule ferroviaire
avec son autoroute liée
d'où l'on voit passer la gondole
comme dans un petit Guarini



053. Les Coulisses de Venise.

53 Une coquille retournée
son noir devenu lumineux
sous des balcons de chalet mince
avec leurs pots de géraniums



046. Instants de Chine. (Beijing, La Grande Muraille) novembre 2005. © **Serge Assier**

LE SOUFFLE DE LA VIE

pour Serge Assier

En regardant ces 54 photographies en noir et blanc que Serge Assier a pris en Chine, on sent parfaitement le souffle de la vie.

Utilisant un appareil argentique, il provoque un dialogue pictural avec les simples chinois et leur vie paisible dans les petites villes et villages.

Les gens l'accueillent avec le sourire hospitalier réservé depuis toujours aux amis étrangers venus de loin. Ils laissent notre photographe fixer librement leur quotidien. Ainsi défilent des instants vivants, des gestes, des particularités locales, des objets symboliques.

À une époque où le rythme du développement s'accélère en Chine, il reste des lieux où la population a conservé ses postures traditionnelles : sous les saules ou au pied des murs on joue au mah-jong, aux échecs ou aux cartes, ici on observe les joueurs avec passion que l'on soit une personne âgée ou un jeune amateur.

Et quelle tendresse chez ce jeune père qui joue aux échecs, son bébé au bras. Scène rare dans les grandes villes où la vie est plus trépidante pour les jeunes. Cette vie paisible demeure malgré tous les tourbillons. Est-ce que le naturel et l'immuable sont les plus forts ? L'émotion est aussi à chaque coin de photo de femmes ou de bébés. Traditionnellement les femmes chinoises prêtent une grande attention à la vie familiale: la maternité, les soins aux enfants. La préoccupation permanente de ces piliers de la famille est une vie saine, aisée et harmonieuse.

Autre réalité chinoise : la palanche. Il ne faut pas s'étonner de voir les gens utiliser cet instrument qui permet tout transport de poids en parfait équilibre sur les sentiers périlleux. Quant à cet échafaudage entièrement en bambous, "il est bien moins lourd que du métal et ne craint pas la rouille" dit Michel Butor.

Ce qui est naturel voire primitif est souvent meilleur et plus attirant. Voici des enfants après la classe. Ils se régalaient d'un morceau de patate douce grillée bien meilleure que certains fast food étrangers à la mode...

Néanmoins, le mode de vie citadin pénètre la campagne à grande vitesse. Les nouveaux moyens modernes, comme les téléphones fixes ou portables, les motos ou tricycles à moteur, n'y sont plus choses rares. Les défilés de cérémonies ou folkloriques passent dans des rues jadis silencieuses.

Désormais ils sont très bruyants pour attirer l'attention des passants et des voyageurs. Les jeunes gens ne se contentent plus de rester tranquillement à la maison. Pleins d'assurance, ils lèvent le majeur et l'index en faisant le signe d'un grand V pour la photo souvenir de départ. Certains sont vaguement inquiets car la ville leur semble étrangère. Très informés grâce à la télévision, ils imaginent beaucoup de choses et montent sans regret dans le grand bus amenant avec eux leur enfant encore très jeune pour tenter leur chance et réaliser un rêve qui les fascine et les hante depuis longtemps par les récits de leurs parents

ou de leurs grands-parents.

Cet exode rural de vaste envergure provoque des modifications sans précédent et sur tous les plans : psychologie des jeunes, bouleversement de la vie des villes grandes ou petites et de la campagne. Sans parler des changements économiques et culturels de tout le pays.

Les Chinois disent souvent: "la vie réside dans le mouvement". Et d'ajouter: "l'arbre risquerait de mourir au cours du déplacement, tandis que l'homme vit mieux en se déplaçant".

Le mouvement vers l'ouverture favorisera le développement de l'individu et celui du pays. Aujourd'hui on constate que des gens des villes commencent à retourner à la campagne pour y vivre et pour y créer des entreprises. On peut facilement imaginer que ce mouvement alternatif entre la ville et la campagne favorisera le développement du pays.

Depuis son ouverture, la Chine se développe rapidement et a connu de grands changements. Les « Instants de Chine » donnent envie d'aller y jeter un coup d'œil et de capter en profondeur, comme Serge Assier, les images de la vie réelle qui révèlent les bouleversements, avec pour tout bagage le révélateur d'un appareil argentique.

Zhu JING



002. Instants de Chine. (Lishui) novembre 2005.



004. Instants de Chine. (Home) novembre 2005.

Arrabalesques chinois

Pour Serge Assier

1. Ta vie est-elle un roman plein d'alliances de mystère, d'amour...?:
... et d'hallucinations à l'étage au-dessus.
2. Où trouvez-vous votre équilibre d'aristocrate inverse?:
Dans mes paniers à baldaquin.
3. Avez-vous des colombes messagères?:
Elles volent parfumées d'étoiles.
4. Souris-tu avant d'aller au théâtre?:
Oui, mais précédé par l'ouvreur de cylindres à malices.

INSTANTS DE CHINE



007. Instants de Chine. (Home) novembre 2005.

7

Culture de champignons
livrés par le triporteur
aux restaurants de la ville
ou bien aux conserveries



025. Instants de Chine. (Home) novembre 2005.

25

Fumer boire un peu de thé
porte-cigarette ancien
recapés ses tourbillons
de culture et politique



026. Instants de Chine. (Beijing) novembre 2005.

26

Pommes de terre qui grillent
ou se prépare à l'hiver
enfants respirent l'odeur
attendant l'équitation



028. Instants de Chine. (Qufu) septembre 2007.

28
En parcourant le marché
à pied ou à bicyclette
on est soudain alerté
par les frissons de la sauce



033. Instants de Chine. (Qufu) septembre 2007.

33
Trois camarades de classe
échappées pour la récré
vont se régaler de pommes
de terre avant de rentrer



050. Instants de Chine. (Weishandu) lac Wetland lotus, septembre 2007.

50
Les filets et les poteaux
se déboulent dans la brume
en horizons successifs
jusqu'aux rives lointaines

Porto, fenêtre des sud sur l'Atlantique

pour Serge Assier

Il est des villes qui nous invitent – nous obligent même – à les fixer sur la pellicule. Les raisons de cette séduction sont souvent évidentes et avant tout par la magie de la lumière. Il y a aussi le relief, des éléments forts dans le paysage, une montagne, un fleuve, la proximité de l'océan, les bruits, un patrimoine qui entremêle temps et mythes. Parfois des petits riens : reflets naturels, éclat des pierres, des coins et des détours insoupçonnés, des surprises, des quartiers fébriles, des visages.

Porto rassemble tout cela. Ville atlantique, elle trempe ses pieds dans le fleuve. Ici il a perdu la majesté du pays des vignobles qui ont pris son nom et, coincé entre les deux rives-villes, il les rapproche dans une conurbation en développement.

Pour les férus de géographie, l'Atlantique est l'océan des nuances infinies, agencées le long des hémisphères qu'il baigne et d'innombrables histoires humaines dans les trois continents qu'il englobe. Des glaciers inhospitaliers de Groenland aux chaudes plages des Caraïbes, de l'Afrique Équatoriale ou d'Amérique du Sud. Ses eaux, tantôt calmes, transparentes et paisibles, tantôt agressives, noires et indomptables, ont été la raison première de la diversité climatique et de la morphologie des territoires qui ont donné lieu et maintenu de multiples et conflictuelles civilisations.

Dans ce coin d'Europe, ouvert aussi bien au Maghreb qu'aux lointaines Amériques ou à la froide Scandinavie, des racines et des projets se croisent. Ils ont toujours donné au Portugal une identité complexe aux milliers de facettes. Porto, ce rocher à pic vient du nord, avec son granit, ses brumes et ses vents forts. L'intense humidité obscurcit la pierre et lui donne la patine de mousses. Mais la ville est aussi une fenêtre ouverte vers le sud, promesse d'aventures, de chaleur et de bonheur. N'oublions pas que c'est Porto qui a donné son nom au Portugal.

Serge Assier l'a bien senti dès sa première visite et il a immédiatement compris qu'il devait revenir dans cette ville aux toits d'argile et aux œils-de-bœuf saillants, où le passé pèse et l'avenir se devine. À l'exemple de tout son travail d'auteur, il photographie sans commande et sans compromis ; il part tôt le matin et arpente inlassablement la ville à pied. Sans parler la langue, il interpelle les gens qu'il croise et s'en revient, le soir, la tête pleine d'histoires et de photographies.

En cherchant la ville, en cherchant le sud et soi-même, il porte avec lui d'autres villes. Comme n'importe quel voyageur, il part de la gare d'arrivée, ce lieu jadis couvent et désormais centre urbain moderne. Il part pour plonger dans les rues encaissées de la vieille ville, à pic, où la présence des gens fait vivre le scénario. Par les rampes et escaliers de ce centre "vieux-nouveau", les traditions du commerce de rue se mêlent aux boutiques toutes semblables à leurs sœurs du monde entier. Chemin faisant il arrive jusqu'au fleuve et au Ponte D. Luiz, dessiné par un disciple français d'Eiffel, emblème de l'époque faste de l'industrialisation du 19^{ème} siècle. Il relie les vestiges des remparts moyenâgeux au monde où l'industrie tient le haut du pavé. Assier montre un pont qui cache partiellement la ville-cascade, tandis que le passage du nouveau métro désacralise le monument du passé. Et tout de suite après un jardin baroque, c'est le retour vers la présence récurrente du passé. Du bassin

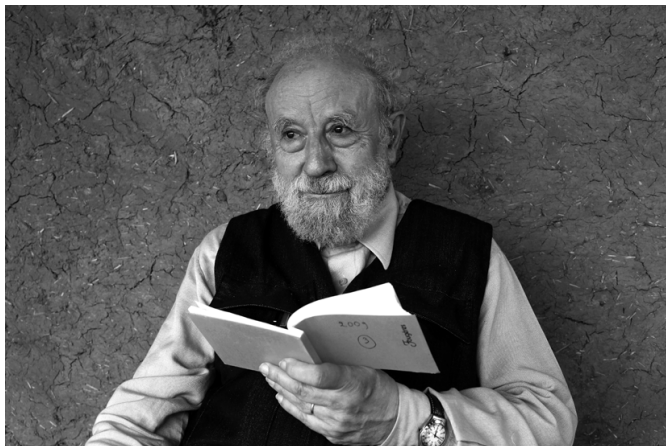
Page 87. Porto, fenêtre des Sud sur l'Atlantique. Textes Tereza Siza, Quatrains Michel Butor.

public, où on lave toujours le linge, on passe aux rues où il sèche au vent, aux fenêtres et balcons en fer des maisons à carrelages, en autant d'étendoirs. Des maisons, jardins et églises d'antan, on passe à l'architecture contemporaine, à la présence de la politique, au fait-divers de l'évènement ritualisé. Assier enregistre des couches superposées et juxtaposées d'une ville à plusieurs lectures et cultures qui font sa véritable identité. Et toujours le regard s'attarde sur l'eau, le fleuve ou l'océan, tour à tour lieu de loisir et de travail. Le photographe s'approche des gens pour en recevoir une camaraderie complice qui écarte l'agression ou le folklore mais qui révèle plutôt un assentiment et une connivence.

Histoires de ville. Histoires de gens. Histoires de la photographie.

Tereza SIZA
Porto 2010

Commissaire et auteur de textes sur l'histoire et l'esthétique de la photographie. Ex-directrice du Centre portugais de la photographie à Porto.



Michel Butor Tahanaout Marrakech 19-05-2009. © Serge Assier.

SUR LES QUAIS
D'ENIVREMENT

PORTO
FENÊTRE DES SUD
SUR L'ATLANTIQUE



001. Porto, fenêtre des Sud sur l'Atlantique.

1
Sur la place de la gare
sous les vitres de l'abri
entremêlées par l'averse
la femme devient miroir



009. Porto, fenêtre des Sud sur l'Atlantique.

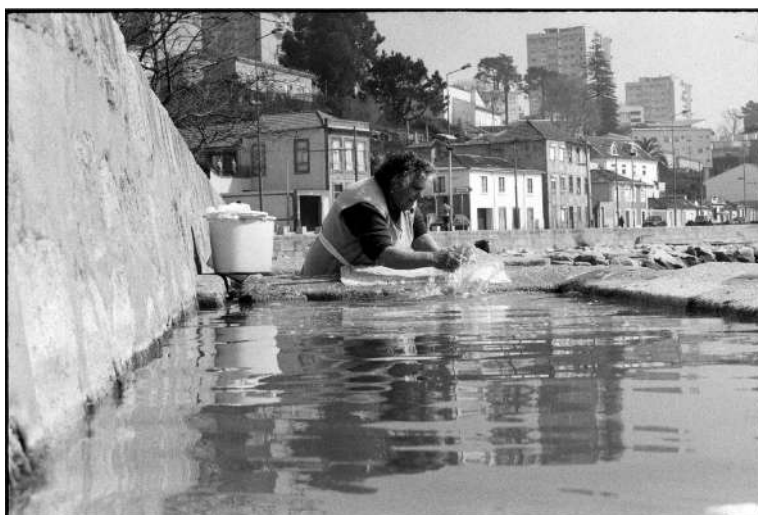
9
Sur la pompe du trolley
on croirait voir des affiches
mais soudain ils se détachent
en passagers clandestins

11

le soleil dresse une plume
sur le chapeau de la dame
qui propose du jasmin
au-dessus de ses oreilles



011. Porto, fenêtre des Sud sur l'Atlantique.



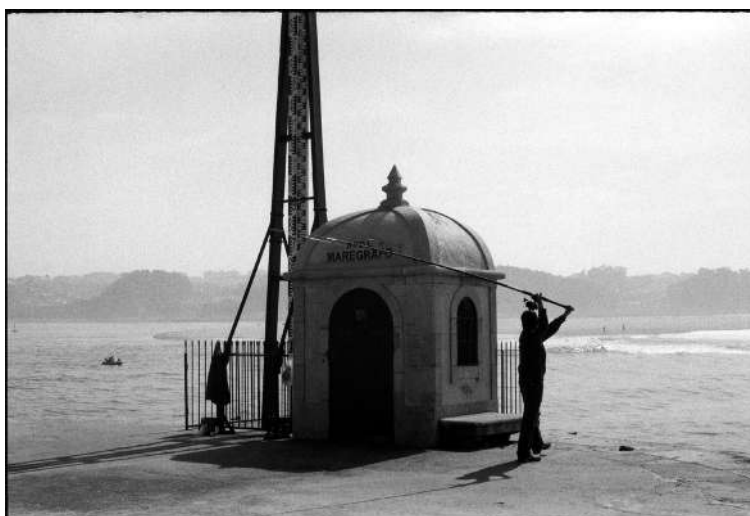
014. Porto, fenêtre des Sud sur l'Atlantique.

14

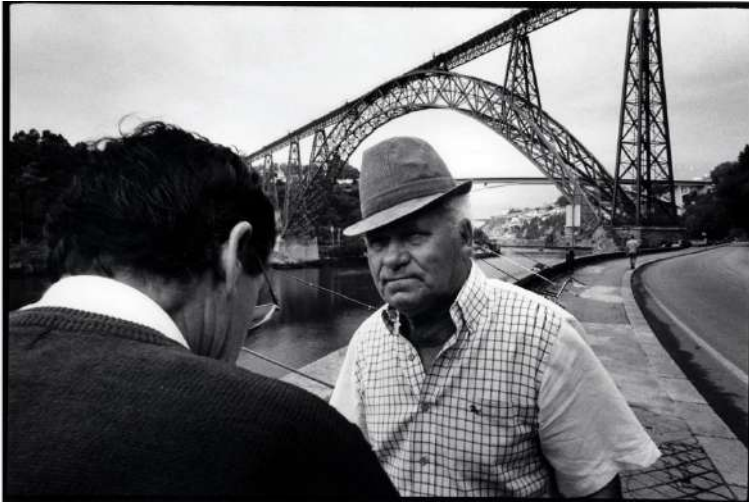
Dans le miroir du lavoir
la vieille très concentrée
lessive le paysage
pour lui rendre sa clarté

23

L'annonceur des marées
peut annoncer au pêcheur
une arrivée de poissons
venus de la haute mer



023. Porto, fenêtre des sud sur l'Atlantique.



Dialogues paniques
F. Arrabal

026. Porto, fenêtre des sud sur l'Atlantique.

26: — Non, Monsieur, je ne suis pas Jean Gabin, je vous en envoie un par colis recommandé pour que vous voyiez la différence.



027. Porto, fenêtre des sud sur l'Atlantique.

27: — Toute beauté est endormie. C'est mon chapeau pour le bal de la Reine d'Angleterre.



045. Porto, fenêtre des sud sur l'Atlantique.

45: — Si je ne t'embrasse pas, ce matin, tu te désécheras.
— Arrête! Tu devrais porter un tablier cloué avec des histours, et pour casquette, un bousin enraciné dans ta cervelle.

F. Arrabal N.Y., cinq jours avant «l'invention de la biophysique»
20 clins men 13% de l'x.p. [II-IV-MMX, vulgaires]

Page 90. Exposition. Quatre rives & un regard. Anvers, Barcelone, Marseille, Rabat. Photographie **Serge Assier**. Marseille Capitale Européenne de la Culture 2013.
Textes. **Fernando Arrabal**, **Michel Butor**, **Françoise Bérot**, **Miquel Galmes** i **Creus**, **Claire Gindre**, **Vicki Goldberg**, **Cathy Jurado-Lécina**, **Jean Kéhayen** et **Christian Skimao**.

Serge Assier : *l'estime du monde*

Quand l'art photographique était jeune, les photographes s'aventuraient en des mondes inexplorés pour les présenter à leur public : Maxime Ducamp en Egypte, Samuel Bourne en Inde, John Thompson en Chine. Les photographes recherchent encore l'inconnu, mais tant de parcelles de notre monde ont été dévorées par l'objectif que seuls les photographes événementiels nous offrent constamment des nouveautés au menu, et il se trouve que la plupart des actualités se révèlent semblables à d'autres, venues d'ailleurs. Les photographes du XIXe siècle qui restaient chez eux témoignaient, eux, d'une réalité domestique, aussi exacte et artistique que possible, mais même alors il était entendu que l'intérêt résidait dans le fait de regarder les objets et les lieux de manière différente : il s'agissait de refaçonner le monde à des fins de consommation visuelle. Ces photographes engagés considèrent la vie comme la quête perpétuelle d'un trésor et se font une idée hautement personnelle de ce trésor.

Serge Assier se lance dans cette quête dès la première page de ce livre : le reflet d'un monde sens dessus dessous, une image splendide quoique légèrement excentrique de la tour d'une église gothique, vue à l'envers dans une flaque d'eau. Cette image annonce un photographe qui s'épanouit dans le détournement, et dans un regard aux perspectives inattendues sur notre environnement quotidien, un photographe si habile dans le travail des reflets, que cela peut engendrer des images rebondissant contre des surfaces ou contre la pensée elle-même. Beaucoup de photographes ont photographié les reflets - l'art photographique, défini parfois au XIXe siècle comme un miroir doué de mémoire, ne pouvait que trouver dans les effets de miroirs un motif privilégié - et pourtant je n'ai pas connaissance d'un ouvrage s'ouvrant si audacieusement sur un reflet.

La deuxième image est proprement déroutante. Des gens dans un café, vus à travers une fenêtre, une rue placée à un niveau étrange voire improbable, une table dans un espace indéterminé, des voitures reflétées par une autre fenêtre ou vues à travers elle... C'est la cité contemporaine, qui depuis les devantures de magasins du XIXe siècle (et les immeubles en verre du XXe siècle) offre une série d'images-reflets, partiellement visibles au sein d'autres images, ou à partir d'autres images, une scène mouvante nous rappelant combien la vie moderne se caractérise par un mouvement permanent. La plupart d'entre nous auraient ignoré ces éléments. Seul un photographe doué à la fois d'une capacité de vision et de pénétration peut prendre la peine de nous révéler notre manque de clairvoyance, et combien le regard lui-même peut être imparfait.

Le second chapitre, sur Barcelone, s'ouvre sur un autre type de scène inattendue : un skateboarder, muni d'un appareil photo, prend un cliché d'un de ses camarades alors qu'il s'élance pour sauter, tous deux encadrés dans un cercle parfait que forme manifestement l'extrémité d'un gros tuyau. Nul autre qu'un photographe (à l'exception peut-être d'un petit garçon) n'aurait vu, observé, et circonscrit cet événement dans les limites d'un tuyau. En outre, l'image reproduit la vision que l'on aurait par la lentille d'un objectif si l'on pouvait s'introduire dans l'appareil et oublier le viseur. Ce chapitre s'achève avec l'image floue d'une femme marchant dans la rue et vue à travers la vitre d'une voiture : mouvement à double sens qui produit une autre sorte de vision lacunaire, un autre produit de la vie moderne.

Vicki GOLDBERG (Extrait de la Préface)

Auteur d'études sur la photographie sociale et historique, pour Le NewYork Times et Vanity Fair, ainsi que de plusieurs publications de préfaces et monographies sur de grands auteurs, photographes et sur l'histoire de la photographie, ainsi qu'une biographie sur Margaret Bourke-White.

Page 91. Exposition. Quatre rives & un regard. Anvers et Barcelone. Photographie Serge Assier. Marseille Capitale Européenne de la Culture 2013. Arrabalesques Fernando Arrabal. Quatrains Michel Butor.



001. Quatre rives et un regard (Anvers).

1 ANVERS: Si j'avais un pouvoir illimité, la première chose que je ferais : éliminer les feuilles mortes, elles me font trop d'ombre. Fernando Arrabal.



002. Quatre rives et un regard (Anvers).

2 ANVERS: Je danse avec Zarathoustra car mon célibat est de moins en moins héréditaire. Fernando Arrabal.



001. Quatre rives et un regard (Barcelone).

1

Dans le hublot d'une conduite
devant la végétation peinte
l'homme à la caméra s'apprête
à sauter avec son sujet. Michel Butor.



020. Quatre rives et un regard (Barcelone).

20

Au revoir femme qui te hâtes
entrevue depuis la fenêtre
du taxi qui me ramenait
je voudrais regarder tes yeux. Michel Butor.

La main glorieuse

Les villes naissent de leurs légendes et meurent de leurs vérités. Ainsi en va-t-il d'Anvers et de la statue de Silvius Brabo sur la Grand-Place – réalisée en 1887 par Jef Lambeaux –, légionnaire romain qui aurait tué le géant Duron Antigoon qui tranchait les mains des capitaines récalcitrants ne voulant pas payer leur droit de passage sur l'Escaut. Bien sûr l'étymologie s'avèrera trompeuse par la suite ("hand" la main, et "werpen" jeter, en néerlandais) mais si belle tandis que l'autre, évoquant une avancée de terre surélevée du côté du Steen ("antwerp") demeure par trop triviale.

Assez de références poussiéreuses car la ville d'aujourd'hui bouge au rythme d'une jeunesse branchée et internationale. Il s'agit de la capitale de la mode avec son complexe dédié aux tendances et à l'éducation des jeunes stylistes ainsi que d'une active conversation avec le prestigieux musée de la mode, le MoMu. L'éphémère se chargeant de transmettre le goût, changeant et fluctuant, impalpable continuité d'infinies variations. De nombreux autres musées se situent dans le Zuid dont le MuHKA

Page 92. Exposition. Quatre rives & un regard. Anvers. Photographie [Serge Assier](#). Marseille Capitale Européenne de la Culture 2013. Texte. [Christian Skimao](#). Arrabalesques [Fernando Arrabal](#).

pour l'art contemporain, le Musée de la Photographie et celui royal des Beaux-Arts.

Anvers respire surtout au rythme de ses habitants et Serge Assier intervient dans le quotidien pour saisir lui aussi une continuité présente dans chaque photographie. Ses clichés travaillent à l'élaboration d'une grammaire intime et publique qui dépasse l'espace de l'anecdote pour parvenir à une intemporalité paradoxale. L'instant donné de l'instantané qui reste inscrit dans la conscience du spectateur en une référence.

Dans une série d'articles publiés en 1836 dans *La Chronique de Paris*, Théophile Gautier accompagné de son ami Gérard de Nerval, raconte son odyssée en Belgique, terminant son récit par la visite d'Anvers. Un petit volume reparu récemment sous le titre *Anvers* chez Magellan & Cie permet de mieux suivre ce récit mi-fantastique, mi-picaresque. On y retiendra cette citation qui me semble aussi explicative du travail photographique d'Assier: "Je n'emprunterai rien au *Guide du voyageur*, ni aux livres de géographie ou d'histoire, et ceci est un mérite assez rare pour que l'on m'en sache gré."

Christian SKIMAO (Extrait de la Préface d'Anvers)
Écrivain, poète, critique d'art et critique littéraire.



005. Quatre rives et un regard (Anvers).

5 ANVERS: La course à vélo est pleine de détours, de chutes, et de surprises. Mais jamais de pitres à pointes. [Fernando Arrabal](#).



014. Quatre rives et un regard (Anvers).

14 ANVERS: Mais, comment les scaphandriers d'Anvers dansaient-ils avant d'avoir des chapeaux de paille ? [Fernando Arrabal](#).



016. Quatre rives et un regard (Anvers).

16 ANVERS: La confusion nous enfièvre-t-elle, nous, bateaux, d'une telle fougue qu'elle crée avec réalisme des utopies? [Fernando Arrabal](#).



018. Quatre rives et un regard (Anvers).

18 ANVERS: Avec nos ricanements, sommes-nous la mauvaise conscience des amoureux ? [Fernando Arrabal](#).

UN REGARD PARTICULIER

Rien de plus difficile que d'écrire au sujet de l'œuvre réalisée par un collègue tant il faut rester objectif. Dans le cas de Serge, c'est encore plus difficile parce que nous sommes liés par l'amitié et écrire sur un ami et son œuvre est -bien qu'agréable toujours risqué.

Aucun problème pour évoquer Serge : l'homme et son œuvre vont de pair avec son affect toujours en éveil. L'œil, le cœur et le cerveau liés (l'ordre peut changer). Avec son regard incisif Serge, comme l'oiseau chasseur fondant sur sa proie, et à maintes reprises avant que son cœur le trahisse, son cerveau donne l'ordre à son doigt, pour qu'il déclenche l'appareil et il fixe l'image, afin que nous puissions en jouir en regardant l'instant magique.

En feuilletant cet ouvrage - catalogue vous allez découvrir quelques images d'une Barcelone très différente de celle que vous pouvez trouver dans les guides officiels.

Serge brise les stéréotypes avec sa vision et la série de photographies de ma ville natale. Il fuit la cité post-olympique, la Barcelone touristique-Gaudinienne, la Barcelone traditionnelle et la ville post-moderne : in, fashion, cool, trendy, guapa, etc., etc., et autres qualificatifs à la mode. Il s'enfonce dans les lieux où les gens vivent et où Serge, se promenant dans ses rues et ses places avec son appareil photo capte des images qui sont le reflet de son circuit émotionnel. Il nous montre, dans le chaos architectural et urbain, caractéristique des grandes villes, une Barcelone humaine baignée par la même Mare Nostrum que sa ville d'adoption, Marseille.

Assier a parcouru la ville à plusieurs reprises pour en saisir la vie, se promenant du nord au sud et d'est en ouest par rues et places, capturant tantôt les amants s'embrassant sur le port avec en arrière-plan le monument à Christophe Colomb, tantôt ces enfants qui jouent sur une placette où les vieux murs endommagés des bâtiments sont, encore aujourd'hui, les témoins visibles d'une guerre fratricide passée il y a plus d'un demi - siècle : peut être que les grands-parents qui jouent aux cartes dans un autre coin de la ville l'ont encore en mémoire. Dans le même temps il nous montre des images festives du 1er mai, où des personnages pittoresques peuplent les trottoirs de la grande Rambla, les deux grands-mères qui voient passer le temps depuis leur balcon, le barman du restaurant typique, du skateboarder qui saute indifférent devant le poisson œcuménique, de la jeune femme qui parle à dieu sait qui avec son portable en passant sous le homard olympique de Mariscal, etc.

Les photographies de Serge ont la marque caractéristique de l'école que créa Eugène Atget et qui donna naissance à des Georges Brassai, Édouard Boubat, Robert Doisneau, Jean Dieuzaide... entre autres.

Serge, une fois de plus, merci de m'avoir offert le plaisir d'admirer vos photos, et de m'accorder votre amitié.

Miquel GARMES i CREUS - Photographe
Barcelone. Printemps 2012
Président de l'Institut d'Estudis Fotogràfics de Catalunya



2 Dans le vertige horizontal
retentit un laïus d'adieu
le découvreur sur sa colonne
leur envoie sa bénédiction

002. Quatre rives et un regard (Barcelone). Quatrain Michel Butor.

Page 94. Exposition. Quatre rives & un regard. Barcelone. Photographie de [Serge Assier](#).
Marseille Capitale Européenne de la Culture 2013. Quatrains [Michel Butor](#).



8 C'est au confluent des planchers
de chaque côté d'une longue
de vide à treillis métallique
que le danseur prend son envol

008. Quatre rives et un regard (Barcelone). Quatrain [Michel Butor](#).

16 Le dactylographe public
peut nous aider à rédiger
une lettre pour une amie
ou un curriculum vitae



014. Quatre rives et un regard (Barcelone). Quatrain [Michel Butor](#).



19 Comment le pseudo-Tatonage
le vicil apprenti primitif
avec son slip hyperbolique
conserve son bracelet-montre

019. Quatre rives et un regard (Barcelone). Quatrain [Michel Butor](#).

Page 95. Exposition. Quatre rives & un regard. Marseille. Photographie [Serge Assier](#). Marseille Capitale Européenne de la Culture 2013. Arrabalesques [Fernando Arrabal](#).



La Provence Marseille, 28 avril 2013.



Arles, vendredi 26 juillet 2013. © Serge Assier



002. Quatre rives et un regard (Marseille).



005. Quatre rives et un regard (Marseille).



017. Quatre rives et un regard (Marseille).



019. Quatre rives et un regard (Marseille).

- 002.** Arrabalesques [Fernando Arrabal](#). MARSEILLE : La Bourse, se demande la poissonnière, est-elle un autre sanctuaire de la Bonne Mère? Célèbre-t-elle le miracle de faire de l'argent avec de l'argent ?
- 005.** Arrabalesques [Fernando Arrabal](#). MARSEILLE : Je n'ai plus le vertige depuis que l'aumônier m'a appris que la peur du vide se dissipe avec la hauteur... bien qu'il demeure comme le sourire du chat de Cheshire.
- 017.** Arrabalesques [Fernando Arrabal](#). MARSEILLE : Je galope dans la nuit parce que je suis un cannibale diabétique : je ne dévore plus les filles sucrées.
- 019.** Arrabalesques [Fernando Arrabal](#). MARSEILLE : Lorsque je regarde le Stade Vélodrome de Marseille sous la neige, je pense qu'il est plus facile de passer par l'achat d'une anguille que de chasser ce sein que je ne saurais boire.

Rabat, forteresse des cœurs.

Avant d'être une capitale, Rabat était une forteresse aux murs massifs, lieu stratégique dans les combats entre croisés et maures, où échouaient les pirates de tous bords. Dans les photos de **Serge Assier**, Rabat est d'abord cette forteresse du sud, repliée comme tous les forts sur son ombre intérieure. C'est une ville qui ne s'ouvre jamais qu'à demi, se défiant de la lumière. Au dehors : murs chaulés, frénésie tumultueuse de la rue, vie des travailleurs et des enfants, barbes des prieurs. Au-dedans, la fraîcheur des cœurs amis, le repos et le thé.

Rabat, ce sont des portes qui rappellent qu'entre nous rien n'est perméable : entre le vieux et le jeune, entre les croyants et les impies, entre le nanti et le loqueteux, entre l'homme et la femme. Toujours, le partage se dérobe ; toujours, malgré la beauté du monde, les cœurs sont impénétrables. **Serge Assier** travaille avec son regard cette forteresse des cœurs ; il explore l'entrebâillement des portes, où s'entrelacent ombre et lumière, et y recueille le paradoxe d'un Maroc offert et reclus, opulent et austère. Un monde où l'on parle beaucoup avec peu de mots, le peu de mots que laisse à l'homme la misère, l'analphabétisme, l'obscurantisme ami des puissants.

Cathy JURADO-LÉCINA, écrivain. (Extrait de la Préface Rabat)



002. Quatre rives et un regard (Rabat).



004. Quatre rives et un regard (Rabat).



013. Quatre rives et un regard (Rabat).



015. Quatre rives et un regard (Rabat).



016. Quatre rives et un regard (Rabat).

002. Quatrain **Michel Butor**. Qu'y a-t-il dans cette babouche : un caillou qui s'est enfilé : un copeau de palme tombé : sur l'esplanade les remparts

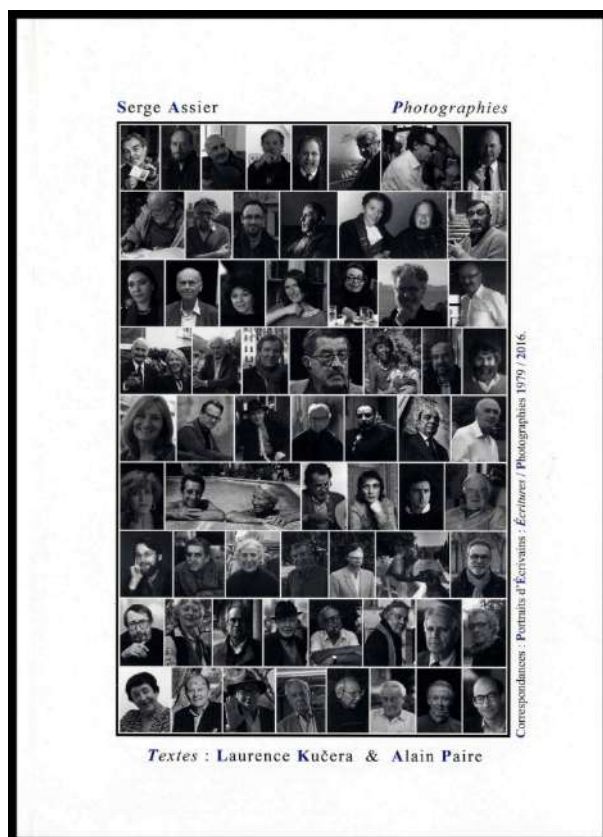
004. Quatrain **Michel Butor**. Oignons melons aulx et navet : cela remplira la charrette : pour des réunions d'épluchage : et colportage de nouvelles

013. Quatrain **Michel Butor**. Jarres pour y cacher voleurs : dans l'histoire d'Ali Baba : séchant au soleil attendant : qu'on les apporte à la cuisson

015. Quatrain **Michel Butor**. À la porte d'un marabout : les chats observent goguenards : les efforts du vieux pour tenir : les alentours un peu plus propres

016. Quatrain **Michel Butor**. C'est le colloque des cigognes : pour savoir si l'on partira : vers le Nord avec ses vignerons : pour y construire nouveaux nids

Page 97. Exposition. Correspondances : 65 Portraits d'Écrivains : *Écritures* / Photographies 1979 / 2016. Photographie **Serge Assier**. Textes. **Laurence Kučera** et **Alain Paire**.



Ouvrage, février 2017.



053. Jules Roy à Marseille, mardi 20 octobre 1987
© **Serge Assier**.

Portraits d'écrivains. Regards croisés.

« Une image vaut mieux que mille mots. » (Confucius).

Si Serge Assier n'avait pas été photographe, il aurait été écrivain, poète, c'est à n'en pas douter. La photographie est, pour lui, un moyen détourné d'exprimer ce qui ne peut être dit, à l'écrit, comme il le voudrait. Plus qu'un regard sur le monde, elle révèle une façon de penser. Comme l'écriture, elle se déploie dans le silence. Elle invite à découvrir ce qui se dit, à travers ce qui est montré. À nous de l'imaginer. Car c'est bien d'écriture dont il s'agit, au-delà même de l'étymologie. L'image se substitue aux mots. L'œil du photographe, son regard, remplace la main, le geste de l'écrivain. Ainsi Serge Assier, la photographie est devenue sa propre calligraphie, un moyen d'écrire par l'image, à travers les images, grâce aux images. Pour lui, la photographie est poésie.

Scènes de rue, paysages, portraits, sont autant de témoignages, de preuves de sa quête permanente de la beauté. Car il ne s'agit pas seulement de capturer le réel, il s'agit aussi d'en dire la poésie. « Ses images » - comme il se plaît à les appeler - sont autant de poèmes, véritables hommages à la beauté. Ses poèmes photographiques suffisent à le prouver. Ils traduisent aussi la volonté d'unir, dans un mariage presque forcé, photographie et poésie. C'est aussi ce qui se veut ici. Soixante-cinq portraits d'écrivains sont rassemblés pour rendre hommage à la littérature. C'est une galerie de portraits, une sorte de musée, à travers lequel Serge Assier nous invite à déambuler. C'est une invitation à découvrir son panthéon dans lequel sont regroupés amis, poètes, écrivains rencontrés, êtres chers, tous ceux qui, de près ou de loin, ont compté. Les liens d'amitié, de complicité, se lisent d'emblée. Car la photographie permet « l'Occasion, la Rencontre, le Réel, dans son expression infatigable »¹. La rencontre, pour Serge Assier, est le moteur même de la vie, ce qui l'a orienté vers la photographie.

Dans ce lien qui unit l'écriture et la photographie, chaque image est associée à une pensée. La voix de l'écrivain se fait entendre. C'est un peu comme s'il se mettait à parler. Un mot, un geste, un regard, une

Page 98. Exposition. Correspondances : 65 Portraits d'Écrivains : *Écritures* / Photographies 1979 / 2016. Photographie **Serge Assier**. Texte. **Laurence Kučera**.

expression, retiennent notre attention, et c'est une autre image de l'écrivain que nous saisissons. Dans cet échange de regards croisés, c'est surtout le regard du photographe, plus que celui de la personne photographiée, qui nous est montré. Sans cesse dans l'étonnement, l'émerveillement, il est celui qui voit les choses comme pour la première fois, « celui qui voit plus intensément que la plupart des gens », comme le précise Bill Brandt. C'est son regard que Serge Assier nous offre ici – sa propre vision, parfois proche de la prémonition. La photographie est fascination.

Il ne s'agit pas seulement de donner à voir, à représenter, il nous fait entrer dans l'intimité de ces écrivains. Il réussit à révéler ce qui est caché, instantanément, à faire éclater la vérité avec beaucoup de naturel et de spontanéité. La photographie permet ainsi de montrer ce que les mots ne peuvent exprimer : la vérité d'un visage, véritable cartographie d'une âme, la vérité d'un être. « Et qu'est-ce que la vérité d'un visage, sinon ce qu'elle laisse deviner d'une âme ? », nous rappelle Richard Millet². La photographie est, en ce sens, révélation ; le photographe, un démiurge, un daïmon. Il s'agit, comme le suggère Henri Cartier-Bresson, de « mettre sur une même ligne le regard, l'esprit et le cœur », ce que Serge Assier réussit à faire à travers ces portraits.

L'esthétique du noir et blanc, le jeu des contrastes et des oppositions, permettent de révéler un être, de faire apparaître la beauté, de faire jaillir la lumière, comme une explosion dans les ténèbres. Si « l'artiste collabore avec le soleil », le photographe peint avec la lumière. Plus que révélation, la photographie est alors réverbération.

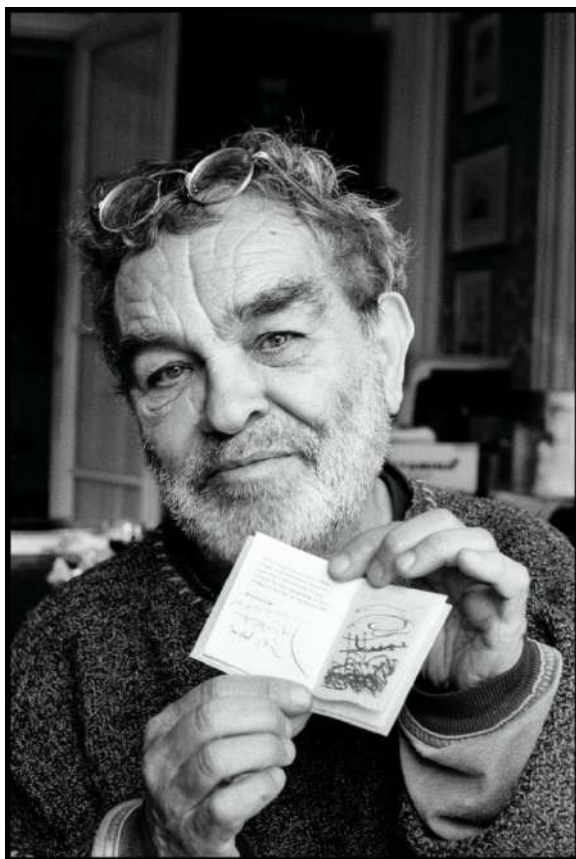
Laurence KUČERA
Professeur de Lettres
(Extrait de texte)

¹ Roland Barthes, *La chambre claire*, Paris, Gallimard, 1980, coll. Cahiers du cinéma, p. 38.

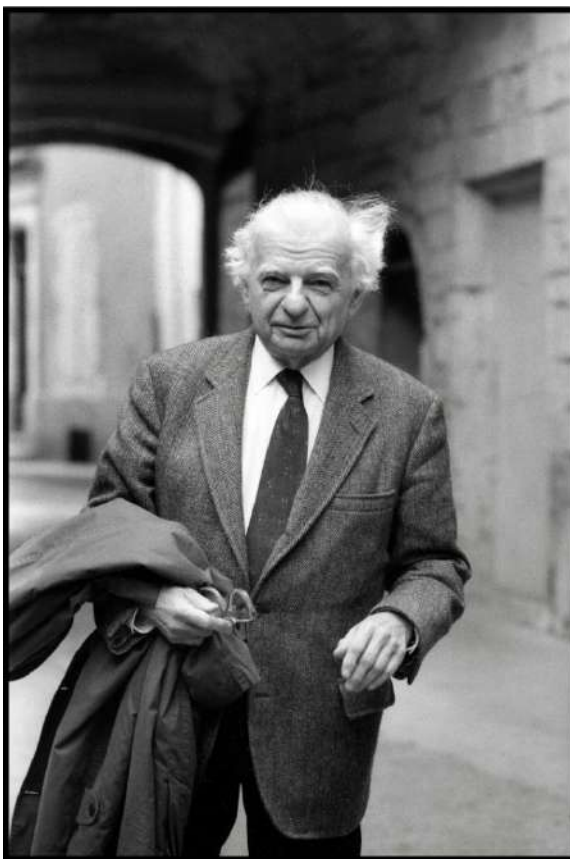
² Richard Millet, *L'art du bref*, Paris, Gallimard, 2006, p. 32.



051. Christiane **Rochefort** à Hyères, jeudi 6 septembre 1979. © **Serge Assier**.



001. Fernando Arrabal, chez lui à Paris, le 3 novembre 2003.



006. Yves Bonnefoy, à Arles, le 9 décembre 1966



009. Michel Butor, à Marseille, le 22 mai 2015.



012. René Char, chez lui, à L'Isle-sur-la-Sorgue, le 28 octobre 1986.



013. Edmonde Charles Roux et Marguerite Yourcenar, à Marseille, le 18 mars 1983.



020. Marguerite Duras, à Hyères, le 4 septembre 1979.



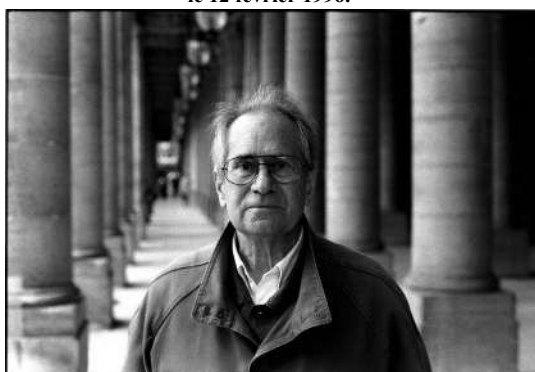
040. Annie Le Brun, à Cassis, le 29 avril 2001.



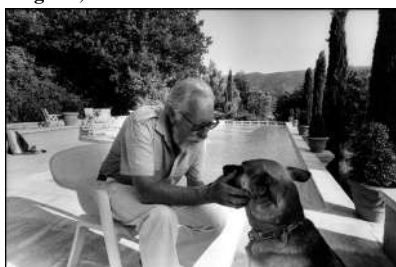
043. André Makine, à Marseille, le 12 février 1996.



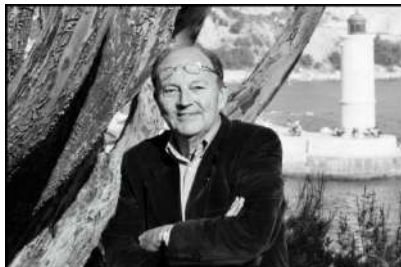
033. Philippe et Anne-Marie Jaccottet, chez eux, à Grignan, le 16 décembre 2015.



052. Jean Roudaut, à Paris, le 5 novembre 2003.



048. François Nourissier, chez lui, à Ménerbes, le 12 août 1987.

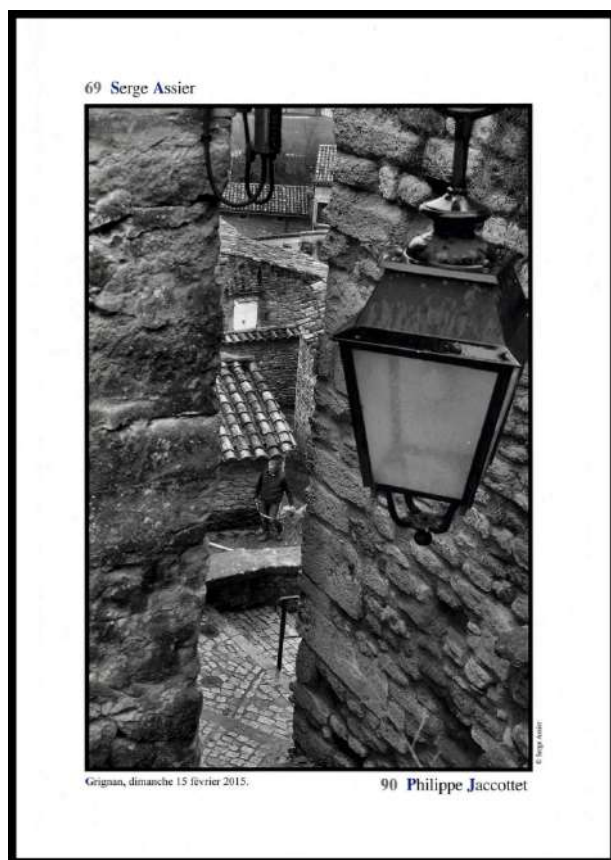


059. Michel Tournier, à Cassis, Le 1^{er} mai 2000.

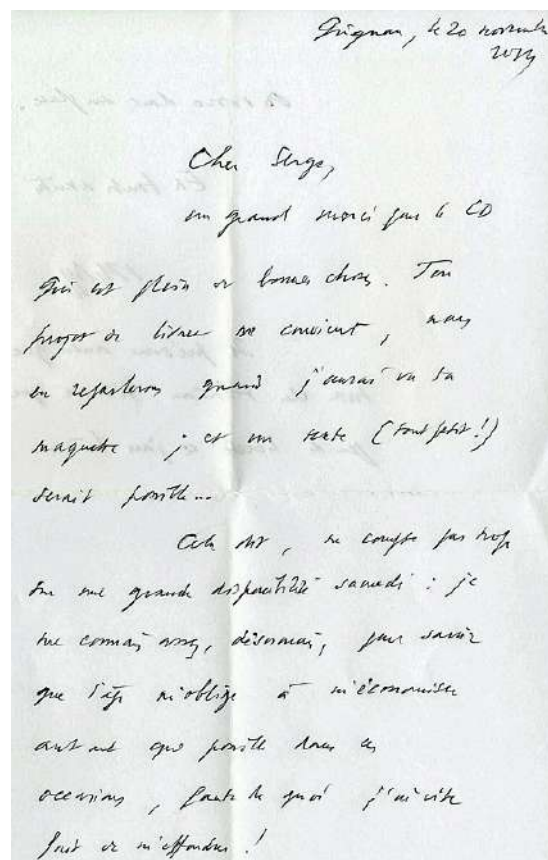


062. Paul Veyne, à Bédoin, le 5 novembre 2016.

Page 101. Exposition. Grignan une ville Littéraire. Photographie **Serge Assier**.
Texte manuscrit **Philippe Jaccottet**.



Ouvrage **Philippe Jaccottet – Serge Assier** 2015.



Courrier **Philippe Jaccottet**, 20 novembre 2014.



Philippe Jaccottet, à Grignan, samedi 5 mai 2007.



Couverture. Grignan, dimanche 15 février 2015.

Quiconque a eu l'idée, peut-être
sanguinaire, de lire quelques-uns de mes
livres ne sait que trop à quel point
les paysages proches de Grignan m'ont donné
depuis plus d'un demi-siècle ; et je n'en
raisonnerai pas sur ce point.

En revanche, la dette que j'ai contractée
depuis ma venue, longtemps avant les
habitants du bourg où nous avons choisi
de vivre dès 1953, je ne l'ai pas reconnue
assez clairement que je l'aurais dû.
L'occasion m'en est fournie par les
photographies qu'a réalisées ici l'excellent
"regardant" qu'est Serge Assier, lequel
vive nous a ce que l'on appelle la
photographie "d'art" qu'a fixée plus
profondément et plus justement des instants
de vie ; et, dans une tonalité complexe

avec l'humain, des figures telles qu'en on
craie tout simplement au fil du jour (à l'ombre
ou au soleil de moments fugaces). Ces habitants de
Grignan, j'ai toujours été heureux et fier de les
côtoyer, et même, quelquefois, d'en devenir
l'un, sans plus en faire d'histoire, reconnaissant
que j'en étais, notamment, qu'ils comprennent
à l'instant mon désir de ne pas perdre dans le
lieu plus de place qu'il en faut, de ne pas faire,
autant que possible, plus de bruit, sachant depuis
toujours que mon travail (notre "travail", car nous
sommes deux), aurait tout à gagner à rester aussi
secret et, tout au moins, aussi discret que possible.
Ces habitants de Grignan, je les remercie donc ici
pour leur sourire, leur bienveillance et leur accueil cordial.
Et cela, grâce à l'œil chaleureux de Serge Assier,
qui certains d'entre eux paraissent dans les pages
où se joue la scène d'un même sourire.

Philippe Jaccottet

Janvier 2005



008. Grignan, vendredi 27 avril 2001. © **Serge Assier**.



009. Grignan, vendredi 27 avril 2001.



024. Grignan, samedi 8 novembre 2014.



029. Grignan, samedi 8 novembre 2014.



030. Grignan, dimanche 15 février 2015.

Page 105. Exposition. Oppède-le-Vieux Souvenirs d'Enfance 1946- 2018. Photographie Serge Assier. Textes. Jean Kéhayan, Laurence Kučera, Alain Paire, Jean Roudaut, Dominique Sampiero, Abigaíl Suncín et Jean Charles Tacchella.



Hommage à mes grands-parents paternels.

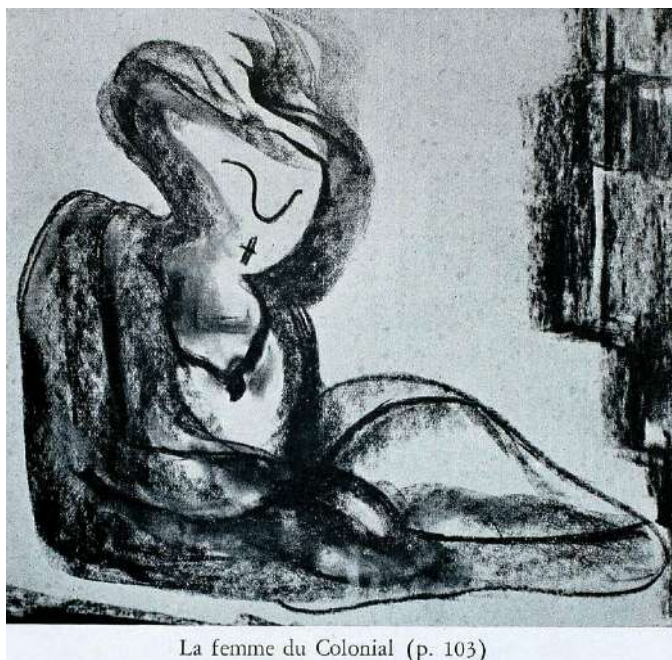
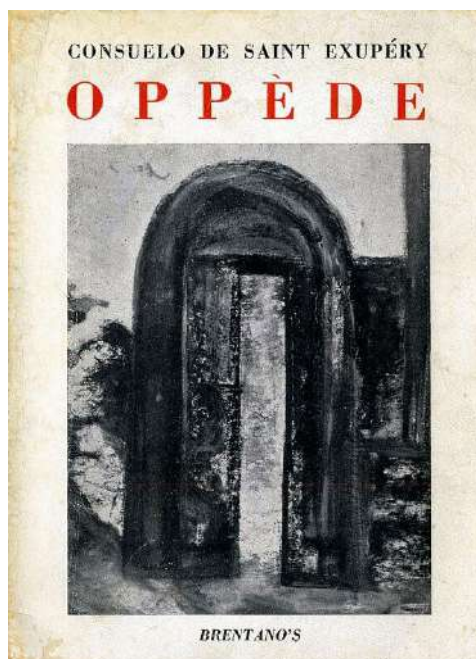
Hommage à mes grands-parents paternels chez qui Consuelo de Saint-Exupéry venait déjeuner avec le groupe d'Oppède, lorsqu'elle habitait Oppède-le-Vieux, en 1942. Cette communauté d'artistes comptait l'architecte Bernard Zehruss, Grand Prix de Rome, le sculpteur Étienne-Martin, Georges Brodovitch et son frère Alexey Brodovitch, figure du monde des arts graphiques au XXe siècle et directeur artistique de Harper's Bazaar. Sa collaboration avec Richard Avedon et André Kertész influença toute une génération de photographes.

À cette époque, ma grand-mère, Marie Thérèse Antonia, épouse Assier, et mon grand-père, Vincent Joseph Assier dit «Le Colonial», tenaient l'auberge Saint-Laurent. Ils sont même cités plusieurs fois avec des portraits de ma grand-mère dans l'ouvrage de Consuelo de Saint-Exupéry, *OPPÈDE* paru aux Éditions BRENTANO'S et nrf GALLIMARD.

C'est peut-être dans ces souvenirs que ma vocation de photographe a vu le jour.

Serge Assier

Ma grand-mère paternelle. Marie-Thérèse Antonia Mathieu, née le 14 janvier 1887 à Oppède-le-Vieux (Vaucluse) et décédée le 28 août 1969 à Oppède-le-Vieux (Vaucluse), épouse de Joseph Vincent Assier, né le 26 novembre 1888 à Beaume (Savoie) et décédée le 18 juillet 1943 à Oppède-le-Vieux (Vaucluse).



La femme du Colonial (p. 103)

Ouvrage Consuelo de Saint-Exupéry, *OPPÈDE* paru aux Éditions BRENTANO'S et nrf GALLIMARD. Portrait peint de ma grand-mère. La femme du Colonial (p.103).

Oppède-le-Vieux, entre force et authenticité.

« Ce n'est peut-être pas un hasard si Image est l'anagramme de Magie. » Georges Méliès

Il est des lieux dont on se souvient toute une vie, qui laissent des traces – une empreinte : ce sont les lieux de l'enfance, des origines, des premiers moments, ceux où l'on a grandi. Lieu placentaire, lieu de gestation, lieu primordial, berceau familial, il suffit de se rendre compte de l'importance du lieu de l'enfance, lorsqu'après un nécessaire exil, vient le retour : l'émotion, les souvenirs affluent. Quelque chose de nous est resté là, imprégné dans les lieux.

Ce retour, point de rencontre entre le présent et le passé, nous émeut. L'on prend alors conscience de la distance qui nous sépare de l'enfance – paradis perdu – du chemin parcouru, de l'attachement aux lieux. C'est une plongée au plus profond de l'intime. L'on se retrouve un peu soi-même ; l'on se découvre être nouveau. Le passé résonne alors comme un lointain écho. Visages familiers apparaissent – proches disparus, amis perdus de vue. Voix connues. Images, mots, moments, surgissent à la conscience, dans un même mouvement.

Oppède-le-Vieux – petit village du Luberon, perché, préservé, suspendu entre le bleu du ciel, le vert de sa végétation, ses forêts, le blanc de ses rochers, baigné de cette lumière, que l'on ne trouve qu'en Provence, dans le Sud de la France, où le soleil est roi et dicte sa loi.

Toute la palette du peintre y est concentrée. Comment ne pas penser à Nicolas de Staël ? Lumière foudroyée, dont le château domine les hauteurs de Ménerbes. Tout près. « Un peu de bleu et beaucoup de blanc », ou l'inverse, appliqués à couteaux tirés, en aplats, et des rouges incandescents – comme autant de fruits mûrs écrasés sur la toile, pour celui qui, toute sa vie, cherchera à rendre l'intensité de la lumière, la densité de la couleur et de la matière. Lumière foudroyante, parfois aveuglante, couleurs fulgurantes, éclaboussent la toile. Le feu, dérobé aux dieux, s'invite dans la peinture. Mais trop de beauté brûle. Le peintre se consume, désespère, de rendre compte de ce qu'il voit.

Non loin d'Oppède-le-Vieux, le poète écrit, lui aussi, à la gloire de la lumière. La nature est célébrée : le minéral et le végétal, les pierres et les rochers, les rivières. C'est le « chant du monde » qui se fait entendre. Comment ne pas songer à René Char, familier des lieux ? À Jean Giono, « voyageur immobile », auteur lui-même d'un ouvrage sur Oppède ? À tous ceux, peintres, écrivains, poètes, qui ont trouvé l'inspiration dans cette région : le Luberon ?

Autrefois, refuge de peintres, d'intellectuels exilés ; aujourd'hui, village classé, visité pour son décor pittoresque, sa beauté, son château autrefois fortifié, Oppède-le-Vieux séduit, émerveille. À l'approche du village, la magie opère. Baigné d'une lumière crépusculaire, lumière déclinante d'une fin d'après-midi, ou dès les premières heures de la journée, sous la pluie, lorsque les brumes matinales envahissent les montagnes, le village, drapé dans les nuages, révèle sa beauté, son mystère.

Poésie du lieu. Songe d'un jour d'été.

La place du village est le point de départ d'une longue déambulation. Commence alors l'ascension vers le château, situé au sommet. Au fil des rues pavées, défilent les maisons. Demeures médiévales ou Renaissance. Les pierres, issues des carrières, tout près, sont partout – signe de force et d'authenticité. Chacune porte en mémoire l'histoire du lieu, son passé. Les rues en calade conduisent jusqu'au tertre où se trouve l'église Notre-Dame-d'Alidon, écrin en cours de restauration. L'on vient y implorer la Vierge du même nom – la Vierge des douleurs.

Laurence KUČERA
Professeur de Lettres
(Extrait de texte)



004. Oppède-le-Vieux. Le Comte René de Beaumont, Historien docteur en droit et histoire.



005. Oppède-le-Vieux. Liliane Viens et Agnès Mangin de Lorraine qui viens l'aider.



024. Oppède-le-Vieux. Gérard Lainé, artiste peintre et Michelle Olivet, Conseiller municipal : Tourisme Culture Patrimoine.



044. Oppède-le-Vieux. Bertrand Chenel, bénévole de l'association la Forteresse d'Oppède.



046. Oppède-le-Vieux. Luc le jardinier municipal.



051. Oppède-le-Vieux. Olivia Tregaut, Sculpture Animalière Grès et Bronze, atelier à Oppède.



021. Oppède-le-Vieux. Jean Paul Clébert, écrivain, né le 23 février 1926 à Neuilly-sur-Seine, décédé le 21 septembre 2011 à Oppède-le-Vieux. © Serge Assier

Oppède-le-Vieux, avec Jean-Paul Clébert

C'était dans les années cinquante et soixante du siècle dernier. Nous étions quelques uns à apprécier de mois en mois la vie parisienne. Pourquoi ne pas choisir de vivre en un pays plus proche de nos rêves ?

Le premier à prendre cette décision fut Jean-Paul Clébert. En 1956, après avoir écrit un livre, *Paris insolite*, dont la singularité et l'originalité allaient lui ouvrir les portes du milieu littéraire, il arriva un matin dans un village de Provence, c'était Oppède-le-Vieux... Ebloui par le décor, sa lumière, ses ruines et ses habitants, il prit la résolution d'y passer le reste de son existence. Il trouva à se loger, tant bien que mal, plutôt mal que bien, à quelques kilomètres, aux alentours de Bonnieux. Une dizaine d'années plus tard, il eut enfin la possibilité de s'installer à Oppède, dans une vieille demeure, en compagnie de son épouse, Véronique.

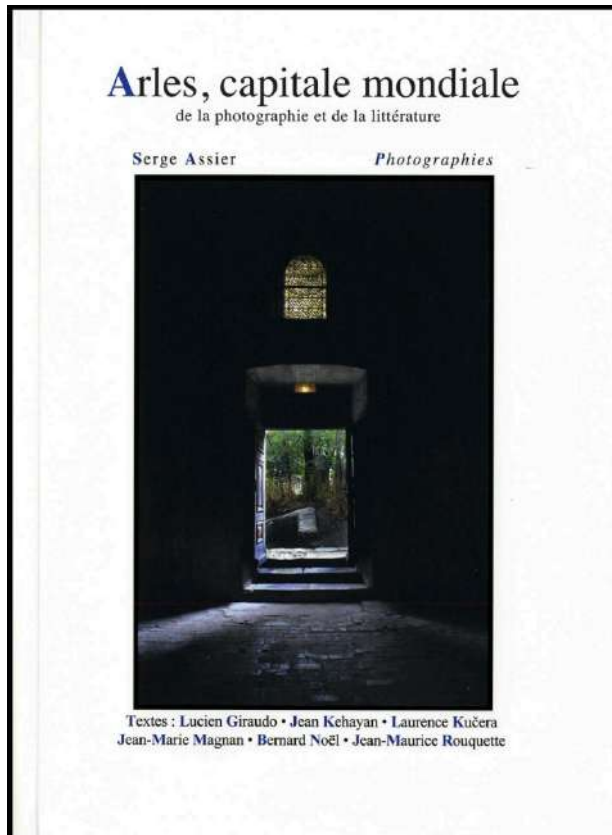
En 1959, je suis arrivé, moi aussi, en Provence, dans cette vallée du Calavon, et j'ai acheté, c'était bon marché à l'époque (moins cher qu'une chambre de bonne à Paris), une maison sur la place de Roussillon. Elle devint ma résidence principale en 1961. Parfois j'allais à Paris, un projet de film sous le bras.

Maurice Ronet souhaitait, lui aussi, échapper à la capitale. Dès que je pris possession de ma maison, à Roussillon, il vint me rejoindre. Nous deux, c'était une amitié quotidienne depuis une dizaine d'années. Tout comme moi, Maurice rêvait de devenir réalisateur. En 1962, il trouva à acheter, à Bonnieux, les ruines d'une ferme sur un terrain escarpé qui dominait la vallée. Au rythme de ses tournages et de ses rentrées d'argent, il fit reconstruire la ferme, cela prit quatre ans. Il l'habita à partir de 1966.

Quand et comment, Maurice et moi, en 1961, avons-nous fait la connaissance de Jean-Paul ? Je ne sais plus, tant nous avons immédiatement sympathisé et pris l'habitude de nous retrouver régulièrement, d'un dîner à l'autre, parfois en compagnie des amis de passage. Nous avons une même approche de l'existence en Provence. Alors que certains nouveaux venus rêvaient de se faire construire des "villas à la provençale", nous voulions sauver les vieilles maisons.

Jean Charles TACCHELLA
Scénariste et réalisateur (Extrait de texte)

Page 109. Exposition. Arles, capitale mondiale de la photographie et de la littérature. Photographie **Serge Assier**. Textes. **Lucien Giraudo**, **Jean Kéhayen**, **Laurence Kučera**, **Jean-Marie Magnan**, **Bernard Noël** et **Jean-Maurice Rouquette**.



Ouvrage 2019.



Jean-Maurice Rouquette, chez lui à Arles, 4 février 2017. © **Serge Assier**.

Heureux comme des Arlésiens à Arles

Ville à taille humaine, Arles vit en étroite harmonie avec sa population, dont un des traits dominants est son attachement à ce coin de Provence. Un long passé commun a contribué à modeler la cohésion de la communauté tout en conservant et en sublimant la personnalité des différents quartiers qui se sont peu à peu singularisés autour d'un héritage patrimonial d'une richesse exceptionnelle.

Apparue à l'aube du XIX^e siècle, la photographie allait partir à la conquête d'un domaine privilégié en découvrant l'importance et la diversité de l'architecture arlésienne. À une époque où la réussite d'un cliché exigeait une longue pose, la stabilité et la qualité d'éclairage du sujet étaient des atouts fondamentaux de succès. Or les grands monuments antiques par leur masse et leurs parements en blocs de calcaire éclatants offraient justement des modèles de choix.

Le repérage, commencé en Provence par BALDUS à l'initiative de la Mission Héliographique, allait peu à peu être poursuivi par les photographes officiels de la Commission des Monuments Historiques. Mais c'est à titre personnel que le vrai précurseur, l'arlésien Dominique ROMAN publia en 1862, sous le titre *Les monuments du Midi de la France*, un remarquable catalogue du patrimoine monumental dont Arles occupait 26 clichés sur 60. Théâtre antique et amphithéâtre y tenaient une place majeure, mais l'aspect le plus novateur du talent de Roman se manifestait dans son souci d'archéologue. Il ne se contentait pas de représenter les grandes ruines, mais proposait aussi des restitutions. Son ambition tendait à créer un musée lapidaire imaginaire sur papier albuminé à vocation pédagogique.

Page 110. Exposition. Arles, capitale mondiale de la photographie et de la littérature.
Photographie **Serge Assier** Préface **Jean-Maurice Rouquette**.

Forts de sa réussite, ses successeurs venus du monde entier allaient déployer des trésors de perspicacité pour pénétrer les secrets les plus intimes de ces créations architecturales qui sont devenues l'emblème de la cité. L'admirable collection de photos rassemblée par le Musée Réattu renferme aujourd'hui quelques uns de ces chefs-d'œuvre qui attestent du talent de leurs auteurs et du rayonnement du patrimoine.

Or, la vision que nous propose aujourd'hui Serge ASSIER est résolument différente ! Notre photographe n'est pas un archéologue mais un brillant humaniste qui s'est donné pour tâche d'accorder une place privilégiée au peuple d'Arles et de traduire son accord profond avec le cadre de vie arlésien.

L'album s'ouvre sur une photo platonicienne hautement symbolique : par la porte largement ouverte de la nef découverte de Saint-Honorat des Alyscamps avance en pleine lumière une visiteuse qui va entrer dans la pénombre de ce lieu funèbre par excellence avec ses grands sarcophages. Sur la seconde image un personnage isolé médite sur la zone cimetériale et semble écrasé par la majesté et le silence d'un décor qui évoque l'éternité. Puis le paysage s'anime : quelques jeunes gens montent d'un pas alerte l'escalier monumental aménagé en 1847 pour accéder à l'entrée principale de l'amphithéâtre dont la monumentalité contraste avec l'agilité des visiteurs. Puis l'animation d'une boutique de chapeaux installée sur le pourtour du portique du monument annonce la foule plus dense et plus colorée du marché du samedi, acte de communion sociale célébré depuis l'Antiquité. Quelques beaux portraits sont là pour ponctuer la présence humaine qu'une famille de jeunes arlésiennes en costume illumine de son charme.

Préface, **Jean-Maurice ROUQUETTE**.
Conservateur-en-chef honoraire du Musée d'Arles
et de la Provence antiques. (Extrait de texte)



003. Photographie Arles, capitale mondiale. Quatrain manuscrit **Bernard Noël**.

il y a beaucoup de chemins
mais un seul nous mène où il faut
~~pas de raison de le choisir~~ c'est par hasard qu'on le choisit
~~mieux vaut jouer de la fatigue~~ et sans penser à la fatigue

un chapeau qu'est-ce qu'un chapeau
c'est de tête qu'il faut changer
et la coiffer n'y peut grand chose n'y suffit pas
sauf faire tourner le commerce
mais ça fait

Quatrain manuscrit Bernard Noël.



004. Arles, capitale mondiale de la photographie.



006. Arles, capitale mondiale de la photographie.

les uns y vont les autres en viennent
mieux vaut les fuir que les dos
mais que voit-on des uns des autres
à part l'attente et le passage

Quatrain manuscrit Bernard Noël.

Toute route est bordée de terre
l'une est ferme l'autre liquide
on peut naviguer sur les deux
et même à roue et à moteur

Quatrain manuscrit Bernard Noël.



012. Arles, capitale mondiale de la photographie.



016. Arles, capitale mondiale de la photographie.

On pourrait croire que là-haut
tout est proche du paradis
alors qu'en bas c'est la ferraille
le temps compté la peur du manque

Quatrain manuscrit Bernard Noël.

Page 112. Exposition. Arles, capitale mondiale de la photographie et de la littérature. Photographie **Serge Assier**. Quatrain manuscrit **Bernard Noël**.

n'est-ce pas Mistral qui là-haut
exhibe barbiche et chapeau
mais qu'importe au petit cycliste
ce monsieur qui ne bouge plus

Quatrain manuscrit **Bernard Noël**.



036. Arles, capitale mondiale de la photographie.

12/5/18

Merci, mon cher Serge, de ce colis qui
m'apporte la bonne surprise de ton nouveau
livre et la découverte de la place que
tu m'y donnes. J'aime y retrouver tes images
clairement reproduites et refaire le trajet
de ta vue dans les lieux, le temps et les
visages. Cela fait un beau voyage à la
suite de ton regard et porté par lui : une
synthèse au fond de ton écriture visuelle.

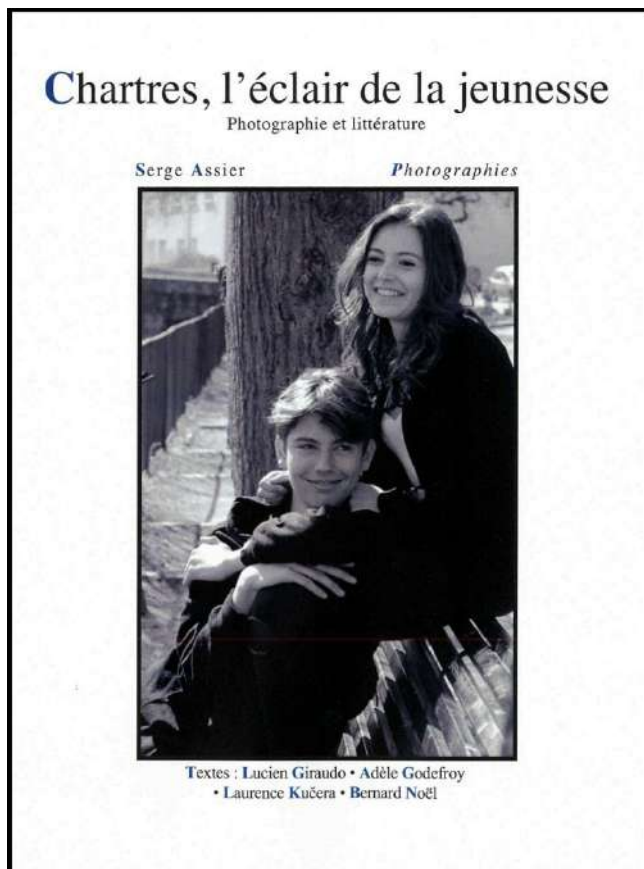
J'ai essayé là-dessus de t'accompagner
à Chartres et tu trouveras ci-joint ma
page - jamais je ne suis très long.

La fête annuelle de l'Amourier à lieu
les 26 et 27 mai à Coaraze, j'y vais.

Amicalement vers Toi

Bernard

Page 113. Exposition. Chartres, l'éclair de la jeunesse. Photographie **Serge Assier**. Quatrains manuscrits **Lucien Giraudo**. Textes. **Adèle Godefroy**, **Laurence Kučera** et **Bernard Noël**.



Ouvrage Chartres 2019.

BONJOUR SOURIRE

Que peut l'image que ne peut pas le souvenir ? Elle fixe l'apparence et lui donne ainsi une réalité durable alors que celle-ci se dissout avec le temps dans la mémoire, ou s'y métamorphose. D'où ce mitraillage conservateur auquel se livrent trop souvent nos contemporains pour conserver l'éphémère, et qu'ils se contentent en général de banaliser. Et d'où par contre l'intérêt d'un regard qui ne cherche ni à plaire ni même à conserver mais simplement à témoigner d'une rencontre et de sa vivacité. C'est ce que fait Serge Assier depuis des années et dans des lieux tantôt intimes, comme son cher village natal de Oppède-le-Vieux, dans le Luberon, et plus souvent cosmopolites, Marseille, Rome, Pékin, ou Salonique. Récemment, il s'est arrêté à Chartres, et cette ville l'a séduit par le sourire de ses rues, de ses monuments, de ses passants si bien qu'il en a fixé l'espace sous l'image d'un jeune couple aux visages illuminés. Tout n'est pas vu dans cet élan lumineux, mais tout en porte la trace, depuis l'instantané d'un passant jusqu'à une façade ensoleillée, de la saisie d'un geste de surprise aux fameux clochers gothiques ou à la chevelure blanche d'un moustachu sympathique. Le quotidien est significatif sans être jamais exceptionnel, et c'est par là qu'il représente le vivant, donc sa fragilité durable. Ce paradoxe est ce qu'exprime la photographie à la Assier, quand elle n'a souci d'attraper l'instant que pour le projeter hors de lui-même vers l'avenir.

Bernard Noël

Poète, écrivain, essayiste, et critique d'art
Mauregny-en-Haye, 12 mai 2018

Préface **Bernard Noël**



003. Chartres, l'éclair de la jeunesse. © **Serge Assier**.

*des matinées sont encore fraîches
mieux vaut être bien équipé
mais déjà la nuit de l'hiver
voque vers d'autres latitudes*

Quatrain manuscrit **Lucien Giraudo**.

Passages éclair.

Lorsque **Serge Assier** m'a confié ses images de Chartres pour que j'écrive un texte à partir d'elles, la première réaction que j'ai eue était d'en être très émue, la seconde de me dire que je n'étais jamais allée dans cette ville. Or illustrer des images, comme **Michel Butor** m'aura appris à le faire, s'accompagne pour moi d'une démarche minimale : arpenter la ville photographiée, faire corps avec elle, ses habitants et l'approcher avec mon appareil, plusieurs heures durant. Tenter ensuite de le faire par les mots, c'est tout autre chose.

Page 114. Exposition. Chartres, l'éclair de la jeunesse. Photographie **Serge Assier**. Quatrains manuscrits **Lucien Giraudo**. Texte **Adèle Godefroy**.

Je me suis mise à l'écoute des images de Serge Assier, le grand voyageur, que j'ai pu habiter avec mes propres mots. J'ai essayé d'y retranscrire cette humilité de l'artiste, qui fait qu'on erre, d'une ruelle à l'autre, dans un demi-rêve empreint de douce nostalgie, pour une ville qu'on ne connaît pas encore mais qui nous accueille. C'est la jeune fille qui tâtonne et cherche ses mots qu'elle griffonne dans son carnet.

Mon œil, le sien

Biais de son regard.
Trouver des mots justes
Juste des images.

Ce que devient l'homme qui s'accroche à la photographie : un bègue dévoré du désir de voir. Elle est son langage.

Adèle GODEFROY

Chargé de cours
Université de Cergy-Pontoise
(Extrait de texte)



007. Chartres, l'éclair de la jeunesse. © **Serge Assier**.

Quatrain manuscrit **Lucien Giraudo**.

*Ce n'est qu'un soleil printanier
mais on ne prend jamais assez
de précautions et dans le sac
il y a le bob pour bébé*



008. Chartres, l'éclair de la jeunesse. © [Serge Assier](#).

*Un lieu fort tranquille à cette heure
pour laisser couler son esprit
ou se concentrer en silence
pour faire mûrir l'or du livre*

Quatrain manuscrit [Lucien Giraudo](#).



*Ensemble sur les bords de l'Eure
croquons la vie à belles dents
trop tôt viendront les soucis car
la vie est une roue qui tourne*

Quatrain manuscrit [Lucien Giraudo](#). **010.** Chartres, l'éclair de la jeunesse. © [Serge Assier](#).



011. Chartres, l'éclair de la jeunesse. © [Serge Assier](#).

*chorégraphie pour les passants
ombres animées sur le sol
des sourires pour l'objectif
un salut pour le photographe*

Quatrain manuscrit [Lucien Giraudo](#).



028. Chartres, l'éclair de la jeunesse. © [Serge Assier](#).

Quatrain manuscrit [Lucien Giraudo](#).

Le sont des fruits curieux mi-poirs
mi-utrons qu'il faudra laisser
mûrir ou de jeunes bourgeons
qui s'apprêtent à éclater

6/8/20

Heureux d'apprendre, mon cher Serge,
qu'une partie de tes maux a disparu.
J'espère que ta visite de septembre, à
l'hôpital, confirmera non, pas seulement
ce mieux mais ta guérison. Moi, j'ai
frôlé la fin, il y a un mois, à cause
d'une tampo-masque ; je ne connaissais pas
ce mot qui désigne un grave problème
cardiaque, mais n'en sais pas plus
que cette fin d'été te repose

Je pense à Toi affectueusement

Bernard

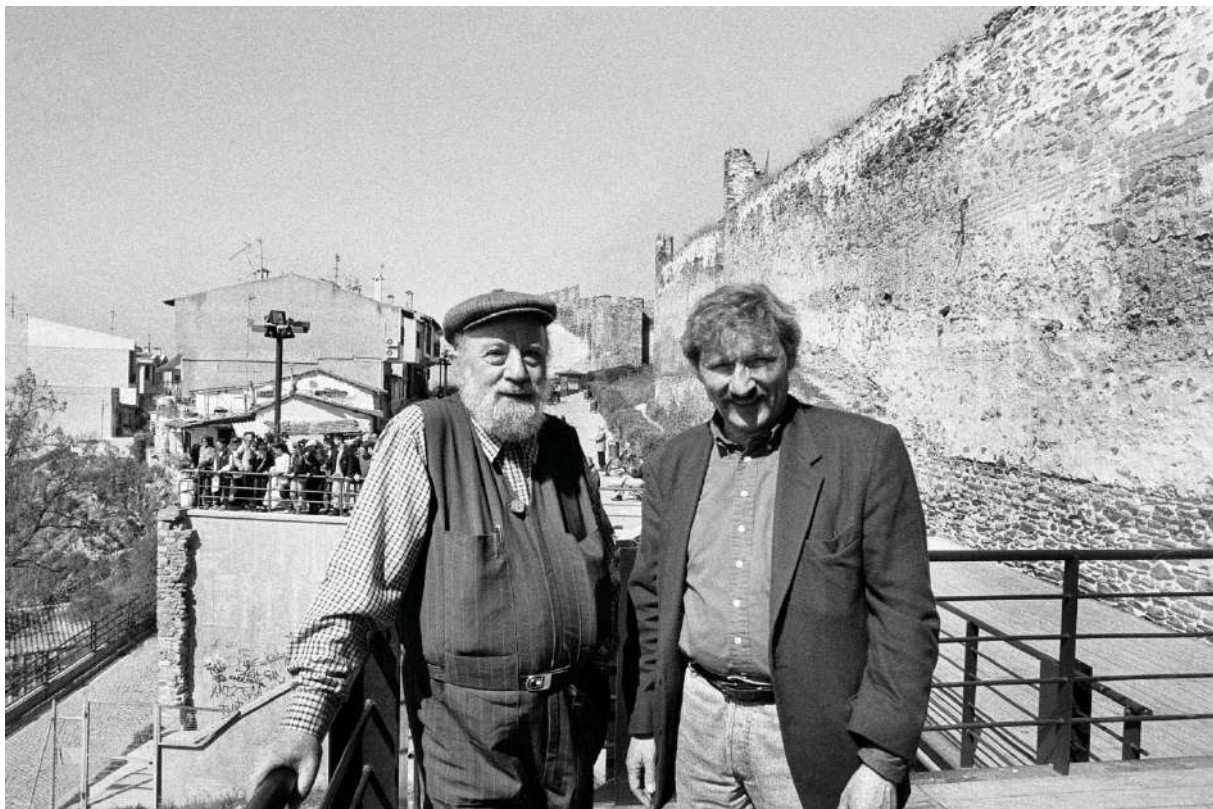
Courier [Bernard Noël](#), 6 août 2020.



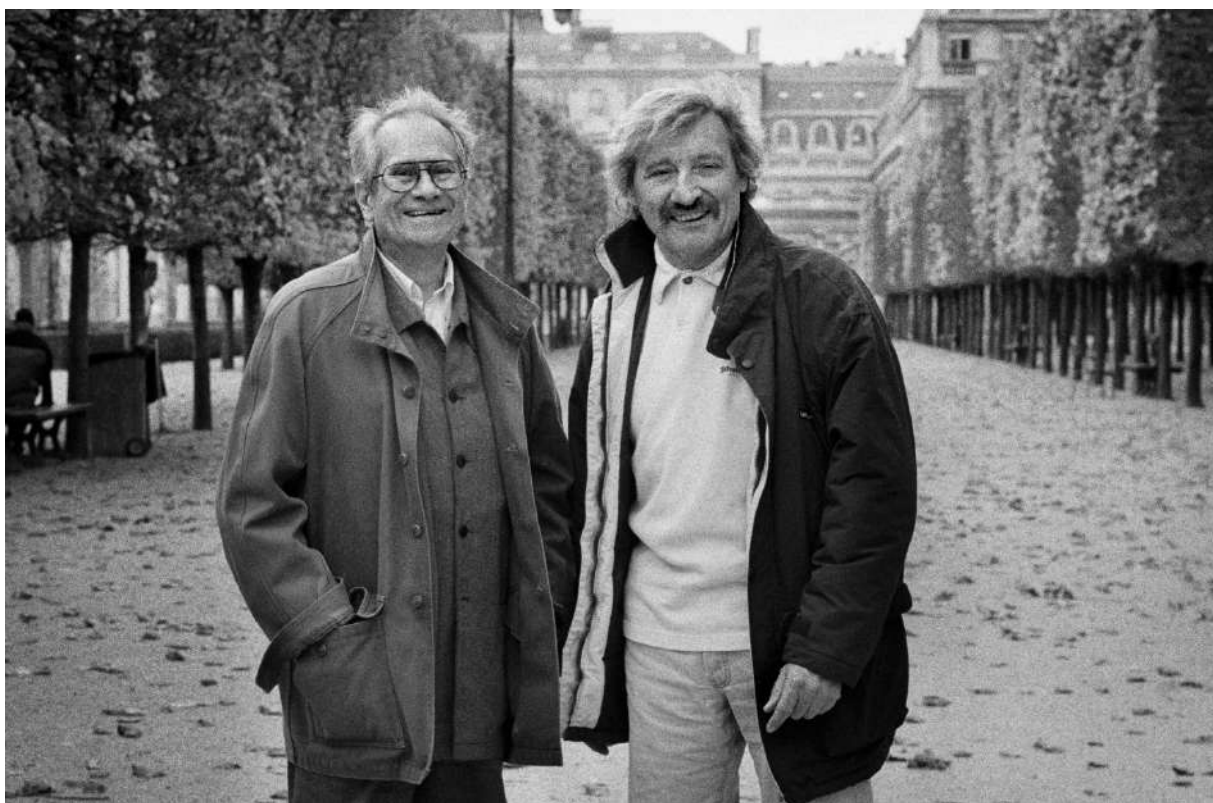
René Char et Serge Assier, lors de notre exposition commune à Arles 1984. © Richard Colinet



René Char, Serge Assier et Tina Jolas, aux Busclats 27 juin 1986. © Serge Assier



Michel Butor et Serge Assier à Thessalonique, le 16 mars 2001. © Georges Frères



Jean Roudaut et Serge Assier à Paris, le 5 novembre 2003. © Isabelle Goupil



Serge Assier, Philippe et Anne-Marie Jaccottet, chez eux à Grignan, le 16 décembre 2015. © Christian Laye



Bernard Noël et Serge Assier, à Nice, le 18 novembre 2017. © Jean Princiville



Serge Assier et Fernando Arrabal, à Paris, le 9 mars 2011. © Jean-Christophe Béchet



Serge Assier et Dominique Sampiero, à Oppède-le-Vieux, le 12 mars 2016. © Christian Laye

Page 121. Mes amis poètes, écrivains, réalisateurs, universitaires, journalistes, auteurs littéraires, sur mes images.



Exposition Serge Assier, à la Vieille Charité Marseille, Jean-Claude Passeron, Serge Assier et Edmonde Charles-Roux, Marseille, Juillet 1988. © DR



Jean Charles Tacchella, Edmonde Charles-Roux, Serge Assier, Michel Butor et Claude Colin. Pour le vernissage de mes expositions à La Bibliothèque de l'Alcazar et à l'Espace Culture de la Canebière à Marseille. Du 19 Septembre au 25 Octobre 2006. © DR

Page 122. Mes amis poètes, écrivains, réalisateurs, universitaires, journalistes, auteurs littéraires, sur mes images.



Edmonde Charles-Roux, Serge Assier et Ivan Leviï, à Marseille, le 13 janvier 1997. © DR



Serge Assier et Jean Kéhayan, à Marseille, le 3 septembre 2023. © DR

Page 123. Mes amis poètes, écrivains, réalisateurs, universitaires, journalistes, auteurs littéraires, sur mes images.



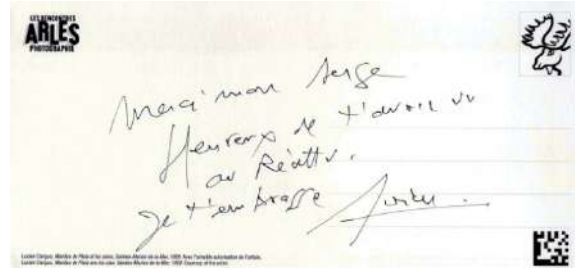
Vernissage de l'exposition **Serge Assier** à Arles, avec **Laurence Kučera**, **Michel Wayer**, **Alain Paire**, **Hervé Schiavetti** Maire d'Arles et **Sam Stourdzé**, directeur des Rencontres d'Arles, le samedi 1^{er} juillet 2017. **Laurence Kučera**, Professeur de Lettres à Montpellier et **Alain Paire**, écrivain et critique d'art ont écrit plusieurs préfaces sur mes travaux d'auteur.



Serge Assier et **Laurence Kučera**, à Oppède-le-Vieux, mon village de naissance, le 6 mai 2017. © **Gérard Lainé**



Expo de **Lucien Clergue** à Arles et son ami **Serge Assier**, Arles 2007. © **Valérie Farine**



Lucien Clergue à **Serge Assier** 11 octobre 2014



Expo de **Serge Assier** à Arles et son ami **Lucien Clergue**, Arles 2009. © **Christian Laye**



Jean-Claude Quilici, Serge Assier, Lucien Clergue et Hervé Schiavetti, maire d'Arles. Arles 2009.
© Patrick Mercier, ville d'Arles.

► **ARLES**

Le photographe Serge Assier reçoit la médaille de la Ville



Depuis 25 ans, notre confrère Serge Assier, longtemps photographe au *Provençal* puis à *La Provence*, profite des étés arlésiens pour présenter ses travaux. Des travaux où il est tour à tour œil "esthétique et éthique" sur des sujets qu'il dégote lui-même, ou "au service" d'auteurs comme René Char, Butor, Edmonde Charles-Roux...

Hier, en mairie d'Arles, son engagement et sa générosité ont été mis en évidence alors qu'il recevait des mains du maire Hervé Schiavetti la médaille de la Ville. Lucien Clergue, académicien et fondateur des Rencontres internationales de la photographie, avait tenu à être là, comme le peintre Jean-Claude Quilici.

/ PHOTO PATRICK MERCIER



Le Maire d'Arles Hervé Schiavetti a remis la médaille estampillée du nom à Serge Assier qui reçoit l'académie de Lucien Clergue. A droite, Jean-Pierre Rata, l'ancien directeur de la culture sur Arles aujourd'hui conseiller culturel à la Région

Protocole. Le photographe Serge Assier s'est vu décerner la médaille de la ville d'Arles pour l'ensemble de son œuvre

Les rencontres à l'honneur

Pour la remise de la médaille d'honneur de la ville à Serge Assier, point de longues mélodies incantées. Dans le cadre magnétique de la salle d'honneur du Mairie, il flottait comme un parfum de retrouvailles. « C'est un homme franc et sympathique, c'est pour ça que on ne se pas s'arrêter en disant et que l'on se s'arrête » Pour un hommage, celui du photographe Michel Pinson a eu le mérite d'être court et bien tenu. Lucien Clergue était venu en ami pour présenter un de ses premiers coups de cœur, alors que les Rencontres ne s'appelaient pas encore « Rencontres de la Photographie » mais plutôt, selon des sources proches du dossier, « les rencontres de la bonillabaise ». L'organisation n'était pas le premier souci des instigateurs du festival qui a connu par la suite une reconnaissance mondiale. Depuis, la jeunesse bande a pris du galon et pour certains un peu de ventre aussi.

Émulation des années 60
Lorsque Serge Assier arrive pour la première fois la route de M. Clergue, un air de révolte flottait encore en France. Tout le milieu underground arlésien se retrouvait alors chez Baby l'artisan coiffeur anarchiste à qui il ne fallait pas parler de photographie mais plutôt, selon des sources proches du dossier, « coupe légèrement destructurée » d'après Hervé Schiavetti. C'est dans son local que Baby Bochart, grand amateur de photo, a vu passer toutes les figures arlésiennes comme Jean-Louis Chabonne le créateur du festival CFF. Pour autant ce n'était pas les discussions endormies.

Ainsi le bonhomme Lucien Clergue, un habitué du lieu, invite un certain Serge Assier, auteur d'illustrations du poème de René Char qui aura l'honneur « on le malheur » d'exposer lors des premières « Rencontres » (en 1977). « J'avais illustré des poèmes d'un ami, alors j'ai fait en sorte que son travail soit exposé à Arles Sud, une maison d'édition. Mais le soir même, René Char a tristement, prié aussi qu'il n'arrivait pas le lieu. Aujourd'hui c'est l'occasion de présenter mes œuvres publiées auprès de Serge » Un académicien d'annoncer sa jalousie « des photos que je n'ai pas pu faire en Chine pendant mon voyage officiel avec l'Académie des Beaux-Arts ». Bateau référence à l'expression « Institut de Chine » installée à la maison des associations pour les BDP. Les tirages démontrent tout le talent d'un photographe qui nait selon Jean-Pierre Rata « entre l'esthétique et l'éthique en étant artiste et citoyen du monde ». Un artiste qui défend une photographie personnelle et humaniste, dans la lignée de Deimont.

SÉBASTIEN BESATI



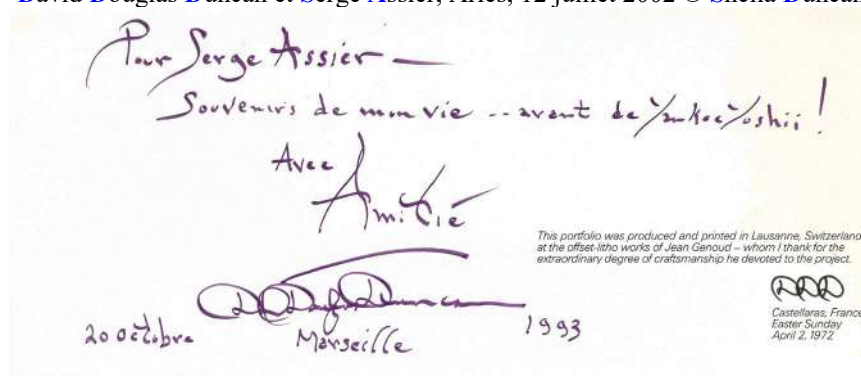
Mon cher Serge, Je ne saurais plus si je t'ai donné
un petit mot de remerciements, j'ai peut-être un peu
la boucle car j'en ai écrit un me sur à tout à l'heure.
Mais si c'est déjà fait excuse moi de me répéter,
ni ce n'était ~~pas~~ que d'amitié ni tant d'années de
collaboration, mais aussi moi - j'ai tant plus que ton
travail s'est excellent et notre honneur avec Charlie
restera dans nos bons souvenirs.
Un jour, si le souhaite, si retrouvons Marseille bien
qu'il me soit toujours difficile de quitter Paris et de
finir j'ai à chaque fois le sentiment d'abandonner
mon poste, mais si si nous de cet au vieux port si
te donnerai un coup de fil.
Surtout, saluez et que l'âme de Nijephe Nijephe
veille sur toi - Amitiés
Robert Doisneau

Robert Doisneau / La photographie des Gendoles / The Photographer of the «Gendoles» /
der Fotograf der «Gendoles» / Il fotografò delle «Gendoles» / Chosy-le-Hoi 1935
© NOUVELLES IMAGES S.A. Éditeurs et R. Doisneau - Top 1989 / 45700 Lombrèze - France /
offset printed in France
PHD 35

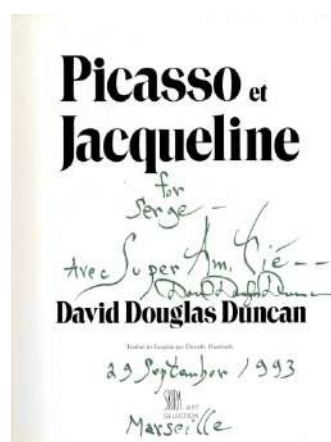
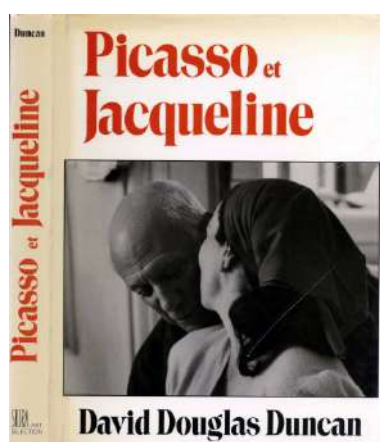
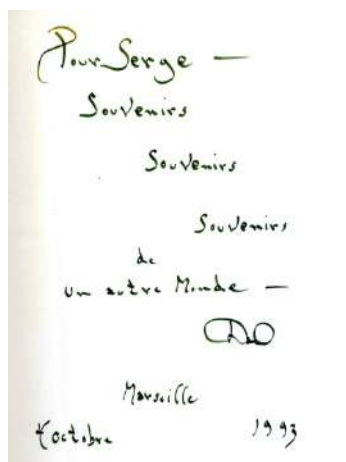
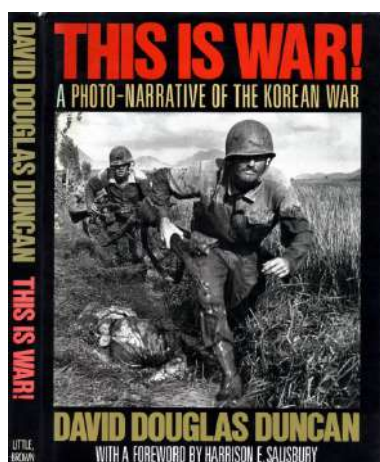
Robert Doisneau, Marseille, 24 février 1990. © Serge Assier



David Douglas Duncan et Serge Assier, Arles, 12 juillet 2002 © Sheila Duncan



Page 127. Les amis photographes : 20 ans d'amitiés et plus.



Ouvrages offert par David Douglas Duncan, collection Serge Assier



Exposition rétrospective de [Serge Assier](#), à La Ciotat, dans trois lieux.
 Chapelle des Pénitents bleus. Boulevard Anatole-France. Médiathèque Simone-Veil.
 Rue de l'Ancien Hôpital. Cinéma Eden-Théâtre. 25 boulevard Georges-Clémenceau.
[Serge Assier](#) et [Bernard Plossu](#), à la Chapelle des Pénitents bleus, le 13 avril 2019 © [Olivier Reynaud](#)



Jacques Henri Lartigue, Arles, 14 juin 1984. © Serge Assier

19-9-84

Domage, cher Serge,
mais nous partons !
(Cologne et Paris)
Donc je vous dis "MERDE"
pour votre vernissage
et vous envoie beaucoup
d'amitiés

J.-H. LARTIGUE

J'y joins des photos et
mes amitiés
Flotter

Le premier contact que l'on a avec Serge Assier
est celui de la sympathie car l'on se trouve devant
une chose rare : un être rempli de fraîcheur.

Dans cette photographie prise aux environs d'Arles
par une jeune cascadeuse, Serge a su capter
le regard attentif de Jacques sur la fragile
silhouette d'Elisabeth couronnée parant dans un sublime
champ de coquelicots.

Serge en plus de son talent a l'amitié
affectueuse et dévouée et on ne peut que s'aimer
et être en amitié avec lui.

Je t'embrasse

Flotter Lartigue



André Villers, Entrecasteaux, 13 août 1989. © Serge Assier

Muy verde - Muy Compté, Comanté un tel mee !
Il photographie à l'ombre de : Anna Bal, Biron
et César.

Sur Taxi - photo la de Marseille à Carville
puis à Valence, l'île du Borgne, Monfaucon
passant par la Louve.

Vieilles, René, j'ai presque cher à te montrer...
Contraintement aux yeux objectifs j'ai fixé
sur le mur va Coller à leur émission, Serge Assier
photographie dans tout sorts de conditions de lumière
et sans l'aide de proje ou autre appareil d'éclairage
de l'extérieur suffit.

ET Pia et Pia, la photo qui parle et qui
sue...
Ma joie et d'avoir Serge mon ami.

ET, Bon vent d'Arles !

A. Villers -
mars 96.

Page 129. Préface de Vicki Goldberg. Exposition Serge Assier. Quatre rives & un regard. Anvers - Barcelone - Marseille - Rabat. Marseille Capitale Européenne de la Culture 2013.

Serge Assier Regards Our World

When photography was new, photographers sallied forth to find unknown worlds and introduce their audiences to them: Maxime DuCamp to Egypt, Samuel Bourne to India, John Thompson to China. (Photographers still search for the unknown, but so much of the world has been eaten whole by the camera that only event photographers consistently put something new on the menu, and then it turns out that most news tends to look a lot like earlier news that took place somewhere else.) Nineteenth century photographers who stayed home made records of what was there, as accurately and sometimes as artistically as possible, but even then it was understood that the great trick was to look at things and places in an uncommon way: to refashion the world for visual consumption. Committed photographers think of life as a continuous treasure hunt and have a highly personal idea of treasure.

Serge Assier dashes into the hunt on the first page of this book: a reflection of a world upside down -- a beautiful if slightly eccentric picture of a Gothic church tower seen head down in a puddle of water. This image announces a photographer who delights in indirection and in looking at our daily environment from an unexpected perspective, a photographer who is on exceptionally good terms with reflection, which can mean images bounced off surfaces or thought itself. Lots of photographers have photographed reflections – the mirror with a memory, as photography was sometimes referred to in the nineteenth century, has found mirrors an obliging subject -- yet I can't recall another photographic book that opens so brazenly with a reflection.

The second picture is merely baffling. People in a café seen through a window, a street on an odd, perhaps an impossible, level, a table in an indeterminate space, cars reflected or seen through another window or.... This is the contemporary city, which ever since nineteenth century store fronts (and twentieth century glass buildings) has offered a series of reflected images half seen within and atop others, a shifting scene mindful of how constantly modern life is in flux. Most of us would have passed this by. Only a photographer with the gifts of both sight and insight would take the trouble of showing us how unseeing we are – and how imperfect sight is.

The second chapter, on Barcelona, opens with another kind of unexpected view: a skateboarder with a camera is photographing another skateboarder as he's about to jump, both framed in a perfect circle that is evidently the end of a large pipe. No one but a photographer (except possibly a little boy) would have seen, would have looked at, would have narrowed down this occurrence through a pipe; besides, the image mimics the view you would get through a camera lens if you could squeeze yourself inside the camera and ignore the viewfinder. That chapter ends with the blurred image of a woman walking on the street and seen through an open car window: movement in two directions producing another kind of defective vision, another product of the modern life.

That life moves on wheels – here on cars, trains, buses, motor scooters, bicycles, carts, strollers, skateboards, even skis, and those old-fashioned conveyances, feet -- and teases the eye with continual change. But in Europe and North Africa the cities themselves are old, with narrow streets and buildings of stone in the style of another age or of peeling plaster, all stolidly surveying the age of speed and waiting patiently as history rolls by. Old and new (and usually both), cities are the focus of our lives. Side by side with an account of a place of impermanent experience, Assier, a contemporary flaneur who prowls the streets, the bars and eating places, tracks the way people negotiate their public lives. They gather with friends in cafes, dance, romance sweethearts, trundle children, try out skills, take guided tours, look for bargains, make religious processions, scurry to and fro in all kinds of weather. He reports the way life goes on in a deceptively straightforward manner tinged with his keen notations and personal flourishes. These are the pictures of a man who's vitally interested in what social animals we are.

Page 130. Préface de Vicki Goldberg. Exposition Serge Assier. Quatre rives & un regard. Anvers - Barcelone - Marseille - Rabat. Marseille Capitale Européenne de la Culture 2013.

Cities are complex, and so is photography. Cameras can produce documentary reports as well as hints and mysteries and allusions; style on occasion superimposes the two approaches. Assier is more than capable of working in both camps. He is a photojournalist, having photographed for the newspaper *La Provence* (and its predecessor *Le Provençal*) for 32 years, as well as a street photographer, two genres that sometimes border on one another and are largely differentiated by where they appear and how they are used. Street photography was not markedly commercial for most of the years after its beginnings in the late nineteenth century, and its more self-assigned nature gives it greater leeway to experiment with composition and even with ideas than was traditionally accorded to photojournalism. Nevertheless, such photography has had great impact on photojournalism, which has moved closer toward it in the last 30 or 40 years.

Assier's street work springs from and remains within a mainstream tradition: that great moment in French street photography, the years after World War II when photographers like Robert Doisneau, Willy Ronis, and most notably Henri Cartier-Bresson were discovering that life in public was an aesthetic and informative gold mine where visual prizes were hidden in plain sight. In the plain sight, at any rate, of men (and a sprinkling of women) with quick reflexes, fast cameras, and a rare, intuitive appreciation of the rigors and whimsies of human existence in cities. The photographers saw and recorded haphazard events and juxtapositions that you and I would have missed had their cameras not isolated them from the rush of time, and their best pictures raised those minor happenings to major delights and turned fleeting into lasting. These men laid the foundation for street photography for decades to come – Cartier-Bresson's decisive moment was the inspirational watchword of hundreds of photographers – and it finds echoes today in this book.

Assier owns the street; and relishes its funny surprises: a flea-market salesman with an exuberant beard stands by a bulbous woven bird and its companion, both of which do good imitations of snow men; a tattooed man (perhaps only tricked out in fake tattoos) in a bathing suit wears a large, swinging dildo; marionettes accost passers-by; a public scribe (in this day and age!) walks with a typewriter slung about his neck. Photography itself has a way of causing surprises: in Rabat, the camera angle makes a strange hybrid of a butcher, who not only is decapitated by the carcass of exposed joints and cavities he carries on his shoulders but who also bears, in the crook of his arm, the animal's skull staring back at us.

Adept at framing, Assier finds uncommon opportunities, like that pipe in Barcelona, or a car window, an arch, a modern sculpture, the windows of a café, a colonnade, all conspiring to frame the view twice, once by the camera, once by another structure. Or by two young women who smile at the camera from opposite sides of the picture, unaware that a short way off in the empty space between them is the real subject, a pair of lovers. Assier has a quick eye for lovers (what Frenchman does not?) who kiss or at least embrace everywhere – on a train platform, on a bicycle, under an umbrella, in a flea market, in the rotunda of an ancient university.

He relishes patterns too. In a café in Anvers, striped shirts, blouses, and napkins bind a motley crew together. The stately, insistently striped church façade in Marseille is approached by zigzag stripes of shadows on the stairs and commented on by long strips of windows on a ferry parked nearby. Outside a café in Anvers, a worker stands among the repetitive circular mouths of beer barrels; off at an angle, buildings with what look like infinitely repeated vertical pilasters veer off into the distance.

It's just possible that Assier has been everywhere and seen everything, and it's certain he's recorded more life than many of us will ever encounter. How many moments he's saved from history's destructive impulse... This book begins with a reflection in water and ends with a man reflecting on the watery universe: a tiny figure on a high cliff looks out to sea. At the end, three looks: the man's, the photographer's, and ours. *Un regard*, ricocheting off the page.

Page 131. Préface de Vicki Goldberg. Exposition Serge Assier. Quatre rives & un regard. Anvers - Barcelone - Marseille - Rabat. Marseille Capitale Européenne de la Culture 2013.

*

As it happens, Assier had no intention of being a photographer when he was young. His life is a patchwork of experiences so far out of the ordinary they verge on fiction. His family had money until they gambled it down to the last sou; he was taken from them at the age of thirteen by a social worker and placed with a farmer's family as a shepherd. He hated it, ran away to Paris to be a singer, ended up a chochard, very ill. The police rounded him up and put him in a hospital, where a doctor stripped him down and exhibited him to a crew of medical students; Assier was so furious at being treated like an animal or an object that he simply left. Not long after, he moved to Marseille, where he worked as a docker, an auto mechanic, a baker, a waiter, and a chauffeur – which didn't leave a lot of space for higher education.

Around the age of twenty, having taught himself photography, he began taking pictures obsessively; one day, he simply decided to become a photographer. Soon he was driving a taxi at night – even photographers have to eat -- as if it were a race car; he claims he was the fastest taxi in Marseille. He enlisted the entire troop of nighttime cabbies as his special agents: if one spotted a crime, especially a murder, he'd call Serge to say in code something like 'a special passenger is waiting at such and such an intersection'. Assier would throw his current passenger out and speed off to a photograph a corpse. Like Weegee in America, he often arrived before the police did, and he supplied the press copiously with what it hungered for. So the journals began assigning him anything gory that came along; that and the pressure of working for 17 different publications, as he did by his late twenties, gave him nightmares and then a heart attack.

He changed his life, slowing down to mere high speed, but he continued to roam Europe and beyond, photograph the celebrities at Cannes, report for La Provencale, and photograph as if his life depended on it, which in a way it did. He became friends of leading authors (some of them in this book) and illustrated their books. He won awards, he was featured on television. He personally printed, framed, hung and remained as guard of his nineteen one-man shows – this is his twentieth -- and then packed them up afterward by himself, all the while refusing to sell a print other than those that earned him a living as a reporter. If his life has slowed down his career has not, and his *regard* is as swift and sure as ever.

Vicki Goldberg

Is an (American) photography critic,
author, and photo historian
New York, October 2012





Tournage du film de Michel Deville, *Le Voyage en douce*, à Draguignan, le 2 août 1979. Avec Géraldine Chaplin et Dominique Sanda. © Serge Assier



Tournage du film d'Yves Boisset, *La femme flic*, à Toulon, le 28 septembre 1979. Avec Miou Miou et Fred Personne. © Serge Assier



Tournage du film de Claude Zidi, *Les sous-doués*, à Saint Tropez, le 9 septembre 1981. Avec Daniel Auteuil, Grace de Capitani, Guy Marchand, Charlotte de Turckheim. © Serge Assier



Tournage du film de Jean Valère, *La Baraka*, à Marseille, 12 octobre 1982. Avec Roger Hanin. © Serge Assier



Tournage du film de Jean-Louis Comolli, *L'Ombre rouge*, à Marseille, le 11 juin 1981. Avec Jacques Dutron, Nathalie Baye et Claude Brasseur. © Serge Assier



Tournage du film de Jacques Demy, *Trois Places pour le 26*, à Marseille, le 13 mai 1988. Avec Yves Montand et Michael Peters. © Serge Assier



Tournage du film de Jacek Bromski, *Alicja*, à Marseille, le 18 janvier 1990. Avec Jean-Pierre Cassel et Sophie Barjac. © Serge Assier



Tournage du téléfilm de Jacques Demy, *La Naissance du jour*, à Saint Tropez, le 14 juin 1980. Avec Dominique Sanda et Jean Sorel. © Serge Assier





François Truffaut et Fanny Ardant, présentant le film, *La femme d'à côté*, à Marseille, le 10 septembre 1981. © Serge Assier



Jerry Lewis, présentant son film, *Au boulot...Jerry !*, à Marseille, le 13 avril 1980. Reçu à la mairie par Gaston Defferre, maire de Marseille. © Serge Assier



Jacky Chan, présentant son film, *Le Chinois*, à Marseille, le 12 mars 1981. © Serge Assier



Joséphine Chaplin et Maurice Ronet, chez eux à Bonnieux, le 31 juillet 1979. © Serge Assier



Brigitte Bardot et l'avocat Gilbert Collard, pour le procès de la Vivisection, à Marseille, le 4 décembre 1979. © Serge Assier



Brigitte Bardot et Allain Bourgrain-Dubourg au Zoo de Marseille, le 22 décembre 1982.
© Serge Assier



Le Prince Albert de Monaco et sa mère la princesse Grace Kelly de Monaco, au Baux-de-Provence, le 6 mai 1982. © Serge Assier



L'écrivain Marguerite Duras, à Hyères, septembre 1979. © Serge Assier



Jacques Henri Lartigue et son épouse Florette chez eux à Opio, juin 1986. © Serge Assier

Jacques Henri Lartigue à Arles, champs de coquelicots, juin 1986. © Serge Assier

Jacques Henri Lartigue et La Bégum à Cannes juin 1986. © Serge Assier



Annie Girardot à l'aéroport de Marseille Marignane et à Marseille avec Laurent Malet.
Septembre 1980. © Serge Assier



Gaston Defferre et son épouse Edmonde Charles-Roux à Aix-en-Provence 1979. © Serge Assier
Edmonde Charles-Roux et Gaston Defferre, maire de Marseille lors des municipales le 1^{er} avril 1983. © Assier
Edmonde Charles-Roux et Hervé Bazin à la fête de la Roses, Marseille, 21 octobre 1979. © Serge Assier



Hervé Bazin, Marek Halter, Alain Robbe-Grillet, François Cavanna, lors de la Fête de la Roses à Marseille 21 octobre 1979. © Serge Assier



Simone et Jean Lacouture, chez eux à Roussillon, août 1979. Jean Charles Tacchella et son épouse Ginette, chez eux à Roussillon 1980. © Serge Assier



Bernard Tapie sur le port de Marseille pour l'arrivée du voilier *La Vie Claire* le 2 avril 1983. © Serge Assier

Nul n'est prophète dans sa ville, son pays.

Né à Oppède-le-Vieux, dans le Luberon, j'ai créé, depuis Marseille, ma ville d'adoption, une œuvre d'art universelle en correspondance avec les textes de mes amis poètes et écrivains.

Aucune institution ne s'est intéressée à mon travail d'auteur et tout a été réalisé avec mon argent personnel. Les musées marseillais ou nationaux ne m'ont apporté aucun soutien, car je ne fais pas partie de l'intelligentsia.

Je suis un homme libre. En 1984, grâce à l'amitié qu'ils me portaient, Edmonde Charles Roux et son mari, Gaston Defferre, m'ont fait l'honneur de m'attribuer la Salle Allende à la Vieille Charité. Edmonde Charles Roux a écrit plusieurs textes sur mes travaux photographiques, notamment sur *La Corse Buissonnière* et *Good Mistral*, le quartier des Goudes, ainsi que de très beaux articles.

J'ai financé la totalité de mes trente-deux expositions ainsi que les ouvrages qui les accompagnaient. Mon métier de reporter photographe m'a permis de vivre de la photographie et de produire en même temps une photographie d'auteur.

J'ai construit mon travail photographique autour de mes envies, en indépendant, mais aussi avec des amitiés sincères : romanciers, essayistes, poètes, universitaires ... qui sont entrés dans l'univers de ma photographie en acceptant d'écrire des textes pour accompagner mes images. Entre autres, Jean Andreu, Cyril Anton, Fernando Arrabal, Michel Butor, Marie-Christine Bretzner, René Char, Claude Colin, Edmonde Charles-Roux, Renato Cristin, Bruna Donatelli, Marie Frisson, Georges Fréris, Lucien Giraud, Adèle Godefroy, Vicki Goldberg, Philippe Jaccottet, Zhu Jing, Jean Kéhayan, Laurence Kučera, Philippe Larue, Eliahu Lemberger, Ivan Levaï, Jean-Marie Magnan, Louis Mesplé, Bernard Noël, Alain Paire, Robert Pujade, Jean Roudaut, Jean-Maurice Rouquette, Dominique Sampiero, Tereza Siza, Christian Skimao, Abigail Suncín et Jean Charles Tacchella.

Aujourd'hui, à bientôt 78 ans, je viens de décider de faire une donation à la MPP (Médiathèque du Patrimoine et de la Photographie), pour sauver cette œuvre photographique et littéraire unique. Je remercie ses responsables de l'avoir acceptée, c'est un grand bonheur pour moi et tous mes amis cités plus haut, une belle trace de vie qui, je l'espère, continuera à exister après mon départ pour rejoindre mes amis poètes disparus.

Serge Assier, propriétaire d'un ensemble d'archives photographiques produites par lui-même entre les années 1970 et 2022 souhaite donc en faire don à l'État, pour être conservé à la Médiathèque du Patrimoine et de la Photographie (MPP).

Ce don se compose d'un ensemble de négatifs noir et blanc sur support souple 24x36, 6x6, 9x12, de positifs et négatifs couleur, de planches contact, de tirages de lecture les référençant et d'un ensemble de tirages d'exposition associés à des manuscrits d'écrivains comme René Char, Michel Butor, Fernando Arrabal, Jean Roudaut, Philippe Jaccottet et bien d'autres cités plus haut, ainsi que toutes les correspondances avec ces auteurs avec lesquels j'ai collaboré. Y seront jointes les archives relatives à ma carrière, ainsi qu'un ensemble de justificatifs de publications de ces images.

Une page se tourne sur ma vie, sans rancœur, malgré le peu de soutien des institutions culturelles. J'étais peut-être un homme trop libre.

Mais avec la MPP une nouvelle vie commence pour mes œuvres photographiques et littéraires.

Serge Assier

No one is a prophet in his city, his country.

Born in Oppède-le-Vieux, in the Luberon, I created, from Marseille, my adopted city, a universal work of art in correspondence with the texts of my poet and write friends.

No institution was interested in my work as an author and everything was done with my personal money. The Marseilles or national museums gave me no support, because I am not part of the intelligentsia.

I am a free man. In 1984, thanks to their friendship, Edmonde Charles Roux and her husband Gaston Defferre did me the honor of giving me the Salle Allende at the Vieille Charité. Edmonde Charles Roux has written several texts on my photographic work, in particular on “La Corse Buissonnière” and “Good Mistral”, the Goudes district, as well as very beautiful articles.

I financed all of my 32 exhibitions as well as the works that accompanied them. My job as a photojournalist allowed me to make a living from photography and at the same time gave me the freedom to produce an author's photograph.

I built my photographic work around my desires, independently, but also with sincere friendships: novelists, essayists, poets, academics ... Who entered the world of my photography by agreeing to write texts to go with my images. Among others Jean Andreu, Cyril Anton, Fernando Arrabal, Michel Butor, Marie-Christine Bretzner, René Char, Claude Colin, Edmonde Charles Roux, Renato Cristin, Bruna Donatelli, Marie Frisson, Georges Fréris, Lucien Giraudo, Adèle Godefroy, Vicki Goldberg, Philippe Jaccottet, Zhu Jing, Jean Kéhayen, Laurence Kučera, Philippe Larue, Eliahu Lemberger, Ivan Levai, Jean-Marie Magnan, Louis Mesplé, Bernard Noël, Alain Paire, Robert Pujade, Jean Roudaut, Jean-Maurice Rouquette, Dominique Sampiero, Tereza Siza, Christian Skimao, Abigail Suncin and Jean Charles Tacchella.

Today, almost 78 years old, I have just decided to make a donation to the MPP (Médiathèque de l'Architecture et de la Photographie), to save this unique photographic and literary work. I thank its managers for accepting it; it is a great happiness for me and all my friends mentioned above, a beautiful trace of life which, I hope, will continue to exist after my departure to join my deceased poet friends.

Serge Assier, owner of a set of photographic archives produced by himself between the years 1970 and 2022, therefore wishes to donate them to the State, to be kept at the Médiathèque de l'Architecture et de la Photographie (MPP).

This donation consists of a set of black and white negatives on flexible support 24x36, 6x6, 9x12, color positives and negatives, contact sheets, work prints referencing them and a set of exhibition prints associated with manuscripts by writers such as René Char, Michel Butor, Fernando Arrabal, Jean Roudaut, Philippe Jaccottet and many others mentioned above, as well as all the correspondence with these authors with whom I have collaborated. Attached to this, the archives relating to my career, as well as a set of proof of publication of these images.

A page turns on my life, without resentment, despite the lack of support from cultural institutions. Perhaps was I too free.

But with MPP a new life begins for my photographic and literary works.

Serge Assier
Translator
Louise Jablonowska